

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. *(Essai sur Nicolas Gogol.)*

Publication mensuelle

ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

9e Année — N° 97 **Décembre 1961**

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris-9e* (PIG. 87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (TRI. 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 1,60 NF ; Belgique : 23 FB ; Maroc : 185 FM.
ABONNEMENTS. — 6 mois : *France et Union Française, 8,70 NF ; Etranger, 9,90 NF.*
1 an — — — *16,80 NF ;* — *19,20 NF.*

La fin d'Illa

Du 29 janvier au 9 juillet 1925, la revue « *Sciences et Voyages* » publia un feuilleton pas comme les autres : « *La fin d'Illa* ».

Son auteur, José Moselli, était connu pour ses nombreux romans d'aventures, souvent destinés à la jeunesse. Il se situait dans la lignée de Paul d'Ivoi et de Louis Boussenard. « *La fin d'Illa* » représenta dans son œuvre une sorte d'« accident » — l'accident providentiel.

Car « *La fin d'Illa* » est avant la lettre un roman de science-fiction comme on aimerait en lire souvent de nos jours. Non seulement, plus de trente-cinq ans après avoir été écrit, il n'a pris aucune ride, mais il contient encore une étonnante intuition des conquêtes matérielles, de l'évolution morale et même des événements politiques que le monde connut depuis lors.

C'est ce roman — *qui ne fut jamais réédité en librairie* — dont « *Fiction* » publiera le texte à partir de son prochain numéro, dans le cadre du Rayon des Classiques.

Dans le même numéro, au sommaire particulièrement brillant, vous lirez des nouvelles d'Isaac Asimov, Frederik Pohl et C.M. Kornbluth, Jacques Sternberg, Robert F. Young et André Pieyre de Mandiargues.

Autant en apporte le temps

(*Time lag*)

par POUL ANDERSON

On discute encore pour savoir si, lorsqu'une fusée voyagera très vite, au voisinage de la vitesse de la lumière, le temps s'allongera pour les voyageurs. La plupart des théoriciens sont d'accord là-dessus, mais une minorité assez énergique n'admet pas ces théories. Poul Anderson a choisi de prendre l'hypothèse généralement admise et d'envisager honnêtement — ce qui n'avait jamais été fait — les effets d'une telle contraction de temps sur une guerre interplanétaire. Le résultat, dans la veine des grands récits d'action andersoniens, est extrêmement surprenant.



522 Anno Coloniae Conditae :

Elva était sur le chemin du retour, en vue de chez elle, lorsque survint le raid.

Pendant dix-neuf jours de trente heures, elle avait chevauché dans de hautes forêts où le soleil filtrait à peine à travers le feuillage, et dans des savanes où l'herbe et les premières lampe-fleurs frémissaient sous les brises printanières ; la nuit elle avait dormi à la belle étoile, ou bien sous la hutte de quelque habitant de la sylve — une fois, elle avait même couché dans un nid d'Alfavalas, et les petits êtres sauvages pépiaient dans l'obscurité en la regardant de leurs yeux phosphorescents.

Elle avait pris le départ à contre-cœur. Son mari de deux années, son enfant d'un an, le lac, les champs, la fumée des cheminées au crépuscule qui étaient désormais les siens, tout cela était trop merveilleux pour qu'elle eût envie de partir.

Mais le Franc-Chef de Tervola avait des obligations, aussi bien que des droits. Une fois par saison, lui-même ou un représentant devait faire une tournée. Dans les montagnes, au milieu des forêts et des vallées profondes, à travers le Pays du Lac jusqu'au Troll lointain, puis remontant de nouveau vers le Sud le long de la rivière Swiftsmoke, serpentait la route que les pères de Karlavi avaient empruntée pendant près de deux siècles. Que ce fût à dos de haïlu au printemps et en été, ou en traîneau motorisé lorsque la neige recouvrait les pistes, le Franc-Chef visitait ses terres. Les clans de cultivateurs isolés, les gardes forestiers en patrouille, les chasseurs, les trappeurs et les bûcherons lui exposaient

leurs querelles dans sa fonction de magistrat, ou leurs soucis dans son rôle de chef. Même les farouches Alfavalas avaient appris à l'attendre au bord des sentiers, ceux qui étaient malades ou blessés espérant être guéris, ceux qui avaient des problèmes plus complexes tentant de les exprimer en vocabulaire humain.

Mais cette année, cependant, Karlavi et ses baillis étaient bien trop occupés par le nouveau barrage sur l'Oulu. L'ancien barrage s'était rompu au printemps dernier à la suite d'un hiver anormalement enneigé, et cinq mille hectares de vallée étaient inondés. Les ingénieurs de Yuvaskula (la seule véritable ville de Vaynamo) avaient mis au point un nouveau procédé de construction parfaitement adapté à ce genre de situations : et Karlavi voulait utiliser ce procédé.

— « Mais bon sang, » dit-il, « je vais avoir besoin de tous mes hommes compétents — moi y compris. *Il faut* que ce travail soit terminé avant que le terrain devienne sec, pour que le ferroplast s'amalgame avec le sol. Et tu sais combien nous manquons de main d'œuvre. »

— « Mais qui fera la tournée, alors ? » demanda Elva.

— « C'est ce que j'ignore. » Karlavi passa une main dans ses cheveux bruns et courts. Il était typiquement vaynaméen : taille élancée, teint clair, pommettes hautes et yeux bleus obliques. Il portait les vêtements de travail habituels du district de Tervola : des braies de cuir enfoncées dans des mukluks, et un mackinaw aux couleurs du tartan familial. Il n'y avait rien de romantique dans son apparence. Néanmoins le cœur d'Elva chavirait lorsqu'il la regardait. Même après deux années.

Il sortit sa pipe, qu'il bourra nerveusement.

« Quelqu'un doit y aller, » dit-il. « Quelqu'un possédant une formation technique suffisante pour savoir utiliser une méditrousse, et savoir examiner intelligemment les difficultés des gens. Et avec autorité. Ici, nous sommes plus fidèles aux traditions que le sont ceux de Ruuyalka, ma chérie. Nos gens n'accepteraient pas le jugement *de n'importe qui*. Comment un domestique ou un métayer oserait-il arbitrer une dissenssion entre deux pionniers ? *Il faut* que ce soit moi, ou un bailli, ou... » Sa voix s'éteignit.

Elva comprit ce qu'il impliquait.

— « Non ! » s'exclama-t-elle. « Je ne peux pas ! Je veux dire... c'est... »

— « Tu es mon épouse, » dit lentement Karlavi. « Cela déjà t'en donne le droit, selon la coutume bien établie. De plus, tu es la fille du Magnat de Ruuyalka. Presque mon égale en prestige, bien que tu viennes de l'autre bout du continent, où les gens sont pêcheurs et fermiers maritimes plutôt que forestiers. » Son sourire étincela. « Je crois que tu ignores encore que les francs-hommes de Tervola sont terriblement snobs ! »

— « Mais Hauki... je ne peux le laisser. »

— « Hauki sera complètement gâté en ton absence, par sa nourrice qui l'adore et par les dix épouses du village. A part ça, il s'en tirera bien. » Karlavi écarta d'un geste la pensée de leur fils. « *C'est moi* qui resterai seul. Abominablement seul. »

— « Oh ! pauvre chéri, » fit Elva, qui fondit complètement.

Quelques jours plus tard, elle partait.

Et cela avait été une expérience mémorable. Le pas souple et berceur du haïlu à six pattes, la monotonie paisible des kilomètres qui défilaient — au fil desquels, cependant, le corps et la peau, les muscles, le sang et tous les vieux instincts prenaient une vitalité, une présence qu'elle n'avait jamais connue précédemment ; le silence des montagnes aux crêtes glaciaires ensoleillées, puis le chant des oiseaux dans les bois, et le murmure d'une rivière ; la chaude et rude hospitalité des pionniers chez qui elle logeait le soir, l'accueil impressionnant au nid Alfa — elle était à présent heureuse d'avoir connu tout cela, et prête à recommencer souvent.

Elle n'avait pas couru de dangers. Sur Vaynamo, la dernière violence entre humains — à part des rixes occasionnelles surtout dues à l'exubérance et rarement dangereuses — remontait à cent ans. Contre les orages, glissements de terrains, inondations, bêtes sauvages, elle avait la protection discrète de Huiva et d'une douzaine d'autres Alfavalas « apprivoisés ». Et même ceux-ci — le gratin intellectuel de leur espèce, qui avait choisi de servir l'homme à la manière d'un chien plutôt que de rester dans les bois — ne savaient prononcer que quelques mots, et manier que les outils les plus simples. Mais leurs longues oreilles, leurs narines aplaties, leurs antennes duveteuses, chaque mince poil vert de leur petit corps, palpitaient continuellement. Leurs sens et leurs réflexes la protégeaient mieux que n'eût fait un avion blindé.

Néanmoins, l'absence de Karlavi et Hauki se faisait plus sentir chaque jour. Quand, finalement, elle parvint à l'orée des essarts, en haut des pentes de Hornback Fell, et quand elle vit Tervola à ses pieds, un picotement momentané l'aveugla.

Huiva mena son haïlu près du sien. De sa queue, il désigna la base de la montagne.

— « Chez nous, » babilla-t-il. « Manger ce soir. Bon lit. »

— « Oui. » Elva cligna des yeux. *Suis-je un bébé pleurnicheur* ? se demanda-t-elle, à moitié furieuse. *Je suis la fille du Magnat et l'épouse du Franc-Chef, j'ai un diplôme universitaire et une médaille de tir au pistolet ; quand j'étais jeune fille j'ai navigué à la voile à travers l'ouragan et j'ai plongé dans les grottes sous-marines où gîtait la murène ; quand j'ai été femme j'ai mis au monde un fils... je ne vais pas sangloter !*

« Oui, » fit-elle. « Hâtons-nous. »

Des talons, elle frappa les côtes de son haïlu, et se mit à dévaler la pente au galop. Ses longs cheveux blonds étaient tressés, mais une mèche folle voletait dans son dos. Les sabots résonnaient sur le roc. Devant elle les emblavures et les pâturages, encore humides de l'hiver, mais dont le vert timide commençait à prendre des tons estivaux, s'étendaient jusqu'à la grande surface métallique du lac Rowaniemi — puis, de l'autre côté de la vallée, jusqu'à l'horizon où le Haut Mikkela se dressait sur un ciel aussi vaste, aussi bleu que lui-même. Près du lac se pressaient le village, la chère tuile rouge des toits, la grande masse d'une

usine de transformation, une route bordée d'arbres qui menait au manoir du Franc-Chef. Là, les troncs équarris luisaient au soleil ; les nombreuses fenêtres renvoyaient la lumière éblouissante.

Elle était à mi-pente lorsque Huiva poussa un hurlement. Elle avait appris à réagir vite. Eparpillés comme ils l'étaient sur Vaynamo, les hommes risquaient souvent la mort devant des circonstances imprévues. Tirant les rênes, Elva saisit le pistolet accroché à sa taille.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Huiva s'aplatit sur sa monture. D'une main, il montra le ciel.

Tout d'abord, Elva ne comprit pas. Un appareil aérien qui descendait au-dessus du lac... qu'y avait-il d'étrange à cela ? Comment Huiva pensait-il que les habitants des hameaux séparés par des centaines de kilomètres pussent se rendre visite ? — Et puis elle vit la forme de l'appareil. Alors, se rendant compte de l'éloignement, elle sut la dimension de *l'objet.*

Il descendait rapidement, silencieux sous le tremblotement des champs d'anti-G qui entouraient sa forme de cigare luisant. Elva replaça son arme dans l'étui et prit ses jumelles. Elle put voir que l'aérodynamisme en était rompu par des tourelles, des logements d'embarcations, des sacs de cales et des hublots. Un emblème était incrusté dans la proue blindée : une main couverte d'un gantelet de fer, qui tenait une orbe planétaire. Rien qu'elle connût. Mais...

Son cœur battait si fort qu'elle n'entendait presque pas les criaillements terrorisés des Alfavalas. « Un spationef, » dit-elle, haletante. « Un spationef, connais-tu ce mot ? Semblable à l'appareil dans lequel arrivèrent mes ancêtres, il y a longtemps... Oh ! à quoi bon ! Un grand avion, Huiva ! Suis-moi ! »

Elle cingla son haïlu, qui reprit le galop. Le premier vaisseau spatial qui touchait Vaynamo depuis — depuis quand ? Plus de cent ans ! Et il atterrissait ici ! A Tervola !

Le vaisseau se posa tout près du village. Sa masse énorme s'enfonça dans le sol labouré. Des berceaux s'ouvrirent, et des appareils auxiliaires s'élancèrent pour patrouiller en rase-mottes. Ils étaient d'une forme curieuse, plus grands et plus gros que les avions construits sur Vaynamo. Les gens, qui accouraient vers la merveille, reculèrent précipitamment lorsque les écoutilles béèrent, laissant surgir des rampes d'où descendirent des véhicules blindés.

Elva n'avait pas encore atteint le village lorsque les étrangers ouvrirent le feu.

***

Il n'y avait pas de vaisseaux hostiles, pas même une forteresse en orbite. Au départ, les sept appareils de Chertkoï s'étaient simplement donné rendez-vous hors de leur atmosphère, avaient tenu une courte et joyeuse conférence, puis avaient accéléré leur course. Le Capitaine Bors Golyev, commandant la flottille, était sur la dunette de l'*Askol* et regar-

dait les autres. L'éclat du soleil jaune brillait sur leurs flancs. Au-delà s'offraient l'obscurité et les étoiles innombrables.

Son regard se promena sur des constellations dont la parallaxe de quinze années-lumière n'avait guère changé. La galaxie était immense, songea-t-il, inimaginablement énorme. Sedes Regis était un L griffonné sur le ciel. La tradition voulait que le vieux Sol se trouvât dans cette direction, à mille parsecs de distance. Mais personne, sur Chertkoï, n'en était plus certain. Golyev haussa les épaules. Qui s'en souciait ?

— « Champ gravitationnel convenable pour propulsion agorique, mon commandant, » psalmodia le pilote.

Golyev regarda l'écran dirigé vers l'arrière. La planète nommée Vaynamo avait diminué, mais évoquait encore un blason bigarré, barré de nuages, semé de continents, d'une couleur générale d'un frais bleu-vert. Il pensa à sa Chertkoï ocrée, et aux autres planètes de son système, qui n'étaient même pas habitables. Vaynamo avait la plus belle couleur qu'il eût jamais vue. Les deux lunes, semblables à des gouttes d'or, étaient aussi visibles.

Automatiquement, son œil d'astronaute vérifia les indications des instruments. Vaynamo était-elle assez éloignée pour que les spationefs puissent sans danger passer en *agorique ?* Pas tout à fait, se dit-il... si, il avait oublié que la planète était d'un diamètre supérieur de cinq pour cent à celui de Chertkoï.

— « Parfait, » dit-il, et il donna les ordres nécessaires à ses capitaines. Un profond bourdonnement fit vibrer l'air, le métal, et les carcasses humaines. Il y eut une sensation momentanée de chute lorsque l'agoration se mit en action. Et puis les étoiles commencèrent à virer de couleur et à ramper bizarrement dans le champ de vision.

— « Tout va bien, mon commandant, » dit le pilote. Le chef mécanicien le confirma à l'intercom.

— « Parfait, » répéta Golyev. Il bâilla et s'étira consciencieusement. « Je suis fatigué ! Nous avons eu une bonne petite échauffourée dans ce dernier hameau, et je n'ai pas dormi depuis. Je vais dans ma cabine. Appelez-moi s'il y a du nouveau. »

— « Oui, mon commandant. » Le pilote réprima un sourire entendu.

Golyev s'éloigna en heurtant violemment de ses pieds le métal de la coursive, sous l'effet de la pseudo-gravité interne du spationef. Une fois ou deux il rencontra un homme d'équipage, et rendit le salut aussi négligemment qu'il était donné. Les hommes de la Corporation Interplanétaire n'avaient nul besoin d'être cérémonieux. Chacun d'eux était un astronaute et un guerrier expérimenté. S'ils préféraient porter un uniforme débraillé, échanger des plaisanteries ou vider des bouteilles, traiter leurs officiers en amis plutôt qu'en tyrans... tant mieux. Ceci n'était pas la mignarde Corporation des Transports en Commun, ni l'impeccable Trust de la Chimie Synthétique, mais la C I exploratrice et conquérante. L'astronef était propre, et les armes étaient prêtes. Qu'eût-on souhaité de plus ?

Pravoyats, l'ordonnance du capitaine, se tenait près de la porte de

la cabine. Il avait une joue écorchée et un œil poché. Maussade, il soutenait son avant-bras.

« Du grabuge ? » s'enquit Golyev.

— « Grabuge n'est pas le mot, mon commandant. »

— « Tu ne l'as pas blessée, hein ? » demanda sèchement Golyev.

— « Non, mon commandant. J'ai bien compris vos ordres. Je ne l'ai pas touchée avec colère. Mais *elle*, elle m'a touché ! Finalement je l'ai terrassée, et je lui ai donné une bouffée de gaz soporifique. Sinon elle aurait tout cassé dans la cabine. Elle est probablement réveillée à présent, mais j'aimerais mieux ne pas aller vérifier, mon commandant. »

Golyev rit. C'était un homme bien plus grand que Pravoyats, lequel était loin d'être petit. A part cela, c'était un Chertkoïen normal de la classe dirigeante, bâti en puissance, avec des jambes relativement courtes et une démarche fière, aux traits bruns, au nez court, au visage encadré d'une barbe ; et il arborait plus que sa part d'anciennes cicatrices. Il avait une simple tunique verte, des pantalons enfoncés dans des bottes souples, une arme au côté ; le seul signe de son rang était une étoile écarlate à son col.

— « Je vais m'en occuper personnellement, » dit-il.

— « Bien, mon commandant. » En dépit de ses blessures, l'ordonnance parut quelque peu envieux. « Heu... voulez-vous le *choqueur ?* Je vous assure, c'est une tigresse. »

— « Non. »

— « Les chocs électriques ne laissent pas de traces, mon commandant. »

— « Je sais. Mais va-t-en, Pravoyats. »

Golyev ouvrit la porte, la franchit, et la referma derrière lui.

La fille était assise sur sa couchette. Elle se leva avec un petit cri. Elle était belle, pour sûr. Les Vaynaméennes étaient généralement belles ; celle-ci était magnifique, grande et mince, visage délicat, nez aquilin parsemé de taches de rousseur. Mais sa bouche était grande et forte, sa peau bronzée, et elle portait un vêtement d'équitation grossier, très coloré. Son *exotisme* était le plus excitant : cheveux blonds, yeux bleus obliques — qui avait entendu parler de femmes semblables ?

Les effets calmants du gaz — ou bien le simple épuisement nerveux — empêchèrent la femme d'attaquer Golyev. Elle s'adossa à la paroi en frissonnant. Sa misère toucha un peu Golyev. Il avait vu le malheur partout : sur Infam, sur Novagal, sur Chertkoï même, et ne s'en était guère soucié. Les peuples trop faibles pour se défendre devaient s'attendre à être conquis. Mais c'était différent lorsqu'une aussi belle créature était si abattue.

Il s'arrêta de l'autre côté de son bureau, fit un petit salut, et sourit.

— « Quel est votre nom, ma chère ? »

Elle eut un hoquet de surprise. Puis elle réussit à parler.

— « Je ne pensais pas... que d'autres... connaissaient ma langue. »

— « Certains d'entre nous la connaissaient. Grâce à l'hypnopède, vous

savez. » Visiblement, elle ne savait pas. Il se dit qu'une conférence brève et dépouillée pourrait la calmer.

« C'est une invention réalisée il y a quelques décades sur notre planète. Supposons qu'une autre personne et moi-même n'ayons aucun langage commun. On nous donne une drogue qui accélère nos flux nerveux, puis l'appareil projette des images sur un écran, et analyse les sons émis par l'autre personne. Ce qu'elle entend m'est transmis, et imprimé électroniquement dans mon cerveau, sur le centre de la parole. Pendant que s'accroît le vocabulaire, un computeur de l'appareil détermine la structure de la langue — sémantique, grammaire, et cetera — et dirige mon éducation en conséquence. De cette façon, quelques leçons quotidiennes suffisent pour que je possède la langue. »

Elle toucha ses lèvres parcheminées avec une langue qui semblait pareillement desséchée.

— « J'avais entendu parler... de certaines expériences à notre Université, » murmura-t-elle. « Elles ne sont pas allées très loin. Il n'y avait pas de raison d'être, pour une telle machine. Nous n'avons qu'un seul langage sur Vaynamo. »

— « Sur Chertkoï aussi. Mais nous avons déjà soumis deux autres planètes, dont une est divisée en centaines de groupes linguistiques. Et nous comptons qu'il y en aura d'autres. » Golyev ouvrit un tiroir, sortit une bouteille et deux verres. « Un peu de cognac ? »

Il versa. « Je suis Bors Golyev, membre astronautique exécutif de la Corporation Interplanétaire, commandant ce groupe de reconnaissance, » dit-il. « Qui êtes-vous ? »

Elle ne répondit pas. Il lui tendit un verre.

« Allons, » fit-il, « je ne suis pas si méchant. Tenez, buvez. A notre rencontre. »

D'un mouvement convulsif elle fit sauter le verre de sa main. Il rebondit sur le sol.

— « Par le Créateur Tout-Puissant ! Non ! » hurla-t-elle. « Vous avez tué mon mari ! »

Elle gagna en titubant un fauteuil dans lequel elle s'effondra, enfouit sa tête dans ses bras sur le bureau, et se mit à pleurer. A terre, le cognac renversé coulait lentement dans sa direction.

Golyev grogna. Pourquoi lui arrivait-il toujours des cas comme celui-là ? Glebs Narov, lui, avait mis la main sur la plus jolie brune qu'on pût rêver, lorsqu'ils avaient conquis Marsya sur Infam : elle était heureuse d'être délivrée de sa propre culture monotone.

Il pouvait toujours rejeter cette femelle avec les autres prisonniers. Mais il n'en avait pas envie. Il s'assit en face d'elle, alluma un cigare pris dans la boîte placée sur le bureau, et éleva son propre verre devant la lampe. Du rubis frémissait à l'intérieur.

— « Je suis navré, » dit-il. « Comment pouvais-je savoir ? Ce qui est fait est fait. Il n'y aurait pas eu autant de morts s'ils avaient été raisonnables et s'étaient soumis. Nous en avons tué quelques-uns pour prou-

ver que nous ne plaisantions pas ; mais ensuite, nous avons crié aux autres de se rendre, par haut-parleur. Ils n'ont pas cédé. Et vous-même, vous arriviez des champs sur un animal à six pattes, à ce qu'on m'a dit. Vous vous êtes amenée *en plein combat*. Pourquoi n'avez-vous pas fui dans l'autre sens, pour vous cacher jusqu'à notre départ ? »

— « Mon mari était là, » dit-elle après un moment de silence. Lorsqu'elle leva la tête, il vit que son visage était devenu froid et tendu. « Et notre enfant. »

— « Oh ? Heu... peut-être avons-nous pris l'enfant, du moins. Si vous désirez aller voir... »

— « Non, » dit-elle d'une voix blanche et cependant empreinte d'un renouveau de fierté. « J'ai pu éloigner Hauki. Je suis allée droit au manoir et je l'ai trouvé. A ce moment, un de vos projectiles incendiaires a touché le toit et la maison a commencé à brûler. J'ai ordonné à Huiva d'emporter le bébé à... peu importe l'endroit. J'ai dit que je le suivrais si je pouvais. Mais dehors, Karlavi se battait. Je suis retournée à la barricade. Il venait d'être tué. Sa figure était toute ensanglantée. Puis vos véhicules ont forcé la barricade et quelqu'un m'a prise. Mais vous n'avez pas pris Hauki ! Ni Karlavi ! »

Comme épuisée par ces paroles, elle s'affala et fixa la paroi, les yeux vagues.

— « Eh bien, » dit Golyev, mal à son aise, « votre peuple avait été averti. » Elle ne parut pas l'entendre. « Vous n'avez pas reçu le message ? Mais il a été diffusé sur toute votre planète. Après notre premier atterrissage non-secret. Où étiez-vous donc ? Dans les bois ?... Oui, nous avions exploré au télescope, et fait des atterrissages secrets, et capturé quelques citoyens pour les interroger. Mais quand nous avons compris — plus ou moins — la situation, nous avons atterri ouvertement dans, heu, votre cité. Yuvaskula, c'est son nom ? Nous avons investi la ville sans trop de dommages, capturé quelques officiels du gouvernement planétaire, déclaré que la planète appartenait à la C I, et demandé à tous les citoyens de collaborer. Mais ils ont refusé ! Rien qu'une embuscade nous a coûté cinquante bons soldats. Que pouvions-nous faire ? Il fallait faire un exemple. Nous annonçâmes que nous punirions quelques villages au hasard. C'est plus humain que de bombarder depuis l'espace avec des missiles au cobalt, pas vrai ? Mais je suppose que vos gens ne nous ont pas cru réellement, à voir la façon dont ils sont venus en foule quand nous avons atterri. Ils ont d'abord tenté de parlementer, puis de résister avec des fusils de chasse ! Que vouliez-vous qu'il arrivât ? »

Sa voix parut tomber dans un gouffre sans écho.

Il desserra son col, tira fortement sur son cigare, et remplit son verre. « Bien sûr, je ne vous demande pas de partager tout de suite notre point de vue, » dit-il sur un ton conciliant. « Vous êtes restés isolés pendant des siècles, n'est-ce pas ? A peine *un* spationef a fait escale sur votre planète depuis qu'elle a été colonisée. Vous n'en avez aucun vous-mêmes, à part un ou deux appareils interplanétaires qui sont rarement

utilisés. C'est ce que votre Président m'a dit, et je le crois. Pourquoi sortiriez-vous de votre système ? Vous avez, sur votre propre monde, tout ce qu'il vous faut. Le soleil le plus rapproché du vôtre, possédant une planète avec atmosphère oxygénée, est distant de trois parsecs. Même avec une agoration extrêmement puissante, il vous faudrait dix années pour vous rendre là-bas, et autant pour en revenir. La vie d'une génération ! Bien sûr, l'effet de contraction du Temps vous conserverait jeunes — le temps du voyage de l'appareil serait de quelques semaines, ou moins — mais tous vos amis seraient d'âge mûr à votre retour. Croyez-moi, on est bien seul quand on voyage dans l'espace. »

Il but. Une brûlure agréable descendit dans sa gorge. « Pas étonnant que l'homme se soit étendu si lentement dans l'espace, et que chaque colonie soit tellement isolée, » fit-il. « Chertkoï n'est qu'un simple nom dans vos archives. Et pourtant elle n'est qu'à quinze années-lumière de Vaynamo. Vous pouvez voir notre soleil par les belles nuits. Un soleil rougeâtre. Vous le nommez Gamma Navarchi. Quinze petites années-lumière, et pourtant il n'y avait pas eu de contact entre nos deux planètes pendant quatre siècles et plus !

» Pourquoi ? Eh bien, c'est une longue histoire. Disons que Chertkoï est un monde moins accueillant que Vaynamo. Vous le verrez par vous-même. Nous, vos ancêtres, y avons pris pied avec bien du mal, nous avons dû nous battre pour tout. Et maintenant nous sommes quatre milliards ! C'était le chiffre officiel recencé quand je suis parti. Il sera probablement de cinq milliards quand j'arriverai chez moi. Il nous faut donc d'autres ressources. Notre économie arrive lentement à une halte. Et nous ne pouvons pas nous permettre une dislocation économique. *Pas* avec la marge si étroite que nous accorde Chertkoï. D'abord nous sommes revenus aux autres planètes de notre système, et nous les avons exploitées à fond. Ensuite nous avons commencé à ré-explorer les étoiles les plus proches. Jusqu'à présent nous avons trouvé deux planètes utilisables. La vôtre est la troisième. Savez-vous quelle est votre population ? Dix millions, d'après votre Président. Dix millions d'habitants pour tout un monde de forêts, de plaines, de montagnes, d'océans... le moindre de vos continents offre plus de ressources que Chertkoï tout entière. Et vous vous êtes stabilisés à ce chiffre de population. Vous ne voulez pas d'autres habitants ! »

Golyev frappa violemment le bureau. « Si vous croyez que dix millions d'agriculteurs stagnants ont le droit de monopoliser tout cet espace et ces richesses, alors que quatre milliards de Chertkoïens sont aux bords de la famine, » dit-il avec indignation, « vous faites erreur ! »

Elle s'agita. Sans le regarder, elle dit d'une voix éteinte, très lointaine :

— « C'est notre planète ; nous pouvons en faire ce que bon nous semble. Si vous voulez vous multiplier comme des lapins, vous devez en supporter les conséquences. »

La colère chassa les derniers restes de sympathie chez Golyev. Il écrasa son cigare dans le cendrier et avala son cognac.

— « Je ne suis ni un saint, ni un martyr. Je suis devenu astronaute pour me payer du bon temps ! »

Il se leva, contourna le bureau, et s'avança sur elle.

***

538 A.C.C. :

Quand elle ne put plus supporter l'appartement, Elva passa sur le balcon et contempla Dirzh jusqu'à ce que ce spectacle fût insupportable à son tour.

Vue de cette hauteur, la cité avait une certaine grandeur. Dans toutes les directions, elle étalait jusqu'à l'horizon ses immenses blocs gris parmi lesquels s'élevaient çà et là des flèches brillantes de verre et d'acier. Vers l'Est, la vision était limitée par des puits de mines, dont les échafaudages et les cheminées n'arrivaient pas entièrement à cacher un aperçu du désert. Entre les immeubles courait tout un réseau de voies roulantes surélevées ; certaines étaient réservées au transport des marchandises, les autres fourmillaient de piétons vêtus de gris. Dans le ciel d'un pourpre presque noir, sous l'énorme lune unique de la planète — presque pleine ce soir-là — voletaient les minuscules aérocars des chefs, des ingénieurs, des techniciens militaires, et autres de la classe dirigeante. Certaines étoiles étaient visibles, mais la lueur fiévreuse du néon noyait presque leur éclat. Même à la pleine lumière rougeâtre du jour, Elva n'avait jamais pu voir tout en bas. Une brume de poussière, de fumée et de vapeurs cachait la base des montagnes artificielles. Elle pouvait seulement imaginer le sous-sol, les grottes et tunnels dans lesquels les travailleurs de la plus basse catégorie passaient leur vie au service des machines, et où la classe criminelle opérait en bandes armées.

Eté comme hiver, il faisait rarement chaud sur Chertkoï. Comme le vent nocturne soufflait en rafales, Elva serra sur ses épaules un manteau en véritable fourrure de Novagal. Bors n'était pas regardant pour les vêtements ou les bijoux. Il est vrai qu'il aimait la conduire dans des lieux publics, où elle était admirée et lui, envié. Au cours des quelques premiers mois, elle avait refusé de quitter l'appartement. Il n'avait pas insisté et s'était contenté d'attendre. A la fin, elle avait capitulé. Elle attendait désormais avec impatience les occasions qui la délivraient de ces murs. Mais ces derniers temps, il n'y avait plus eu de fêtes. Bors avait trop de travail.

Drogoï, la lune, rougie par le soleil caché et l'atmosphère de la basse-ville, était en train de monter. A son zénith, elle serait de cuivre pâle. Un jour, Elva avait songé que ses taches évoquaient une tête de mort. Ce n'était pas vrai : cette idée lui avait été suggérée par son horreur de tout ce qui appartenait à Chertkoï. Mais elle n'avait jamais oublié cette impression.

Elle fouilla des yeux les constellations ; elle savait que, si elle trouvait le soleil de Vaynamo, elle souffrirait, mais elle ne pouvait s'en

empêcher. Mais ce soir l'air était trop dense, avec son odeur d'acide et d'œufs pourris. Elle se souvint d'une promenade au bord du lac Rovaniemi, peu après son mariage. Karlavi était avec elle : personne d'autre, car on n'avait pas besoin de gardes du corps, sur Vaynamo. Les deux lunes grimpaient rapidement. Leur lueur lançait sur l'eau un double pont tremblotant. Les arbres chuchotaient, l'air embaumait la verdure, quelque chose chantait fébrilement au loin, sous les ombres lunaires.

— « Mais c'est magnifique ! » avait-elle murmuré. « Ce chant d'oiseau, là-bas. Nous n'avons rien de semblable à Ruuyalka. »

Karlavi avait ri.

— « Ce n'est pas du tout un oiseau. Son nom, Alfavala — heu, qui pourrait le prononcer ? Les humains l'appellent « yanno ». C'est un petit pseudo-mammifère. Terriblement nuisible. Il déterre les tubercules. Pendant un temps, nous avons pensé qu'il faudrait détruire l'espèce

» Oui. Mais les Alfavalas auraient été blessés. Dans la mesure où ils ont une religion, le yanno semble en faire partie, localement. Il est certainement important — à leurs yeux, du moins. Sans mentionner la loi sous laquelle ils avaient grandi tous deux : les nains verts ont à peine atteint le stade où en était l'homme sur la Vieille Terre il y a deux ou trois millions d'années, mais ce sont les véritables indigènes de Vaynamo et, si nous partageons leur planète, nous devons les respecter et les aider. »

Une fois, Elva avait tenté d'expliquer cette idée à Bors Golyev. Il n'avait pas du tout compris. Si les aborigènes occupaient du terrain que l'homme pouvait utiliser, pourquoi ne pas les chasser ? Ils feraient du gibier intéressant, n'est-ce pas ?

— « Que peut-on faire au sujet du yanno ? » avait-elle demandé à Karlavi.

— « Pendant quelques générations, nous avons tâtonné avec des palissades électrifiées, et ce genre de choses. Mais il y a quelques années, j'ai consulté l'Institut d'Ecologie de Paaska, et j'ai appris qu'ils avaient mis au point une méthode totalement nouvelle. Ils peuvent désormais produire un gène mutant prédominant, qui provoque une répulsion profonde envers la Vitamine C. Tu sais, je pense que la Vitamine C ne fait pas partie de la biochimie locale, mais ne se trouve *que* dans les plantes d'origine terrestre. Nous avons semé les plants mutants et, chaque année, il y a moins de récoltes touchées par les yannos. Dans cinq ans, ils seront trop peu nombreux pour nous importuner. »

— « Et ils chanteront encore pour nous. » Elle fit approcher son haïlu du sien. Leurs genoux se frolèrent. Il se pencha et l'embrassa.

Elva frissonna. *Il vaut mieux rentrer,* se dit-elle.

Les lampes s'allumèrent automatiquement tandis qu'elle pénétrait dans la pièce de séjour. Au moins, l'éclairage artificiel était semblable sur Chertkoï et sur Vaynamo. Vivre sous des soleils différents n'avait pas modifié les yeux des humains. Quoiqu'à vrai dire, sous d'autres rapports, les colonies de l'homme avaient évolué dans des sens très différents... L'appartement comportait trois petites pièces, ce qui était considéré comme un luxe. Lorsque cinq milliards d'êtres, dont le nombre

augmentait de jour en jour, tiraient leur subsistance d'une planète aussi aride que celle-là, les riches même devaient se passer de choses qui étaient l'apanage naturel du plus pauvre Vaynaméen. L'espace, les arbres, l'herbe sous les pieds nus, une maison à soi et le ciel libre. Evidemment, Chertkoï offrait en compensation des distractions très sophistiquées, depuis les films multisensoriels jusqu'aux luttes à mort dans l'arène.

Belgoya survint en trottinant de sa cellule placée à l'écart. Elva se demanda si la servante dormait jamais.

— « La maîtresse désire-t-elle quelque chose ? »

— « Non. » Elva s'assit. A présent, elle aurait dû être accoutumée à la gravité, se dit-elle. Depuis quand était-elle ici ? Un an, à peu près. Elle n'avait pas pris garde au temps qui passait — surtout parce qu'ils utilisaient un calendrier différent du sien. Etant plus dense que Vaynamo, Chertkoï exerçait en surface une attraction plus forte de dix pour cent ; mais quand on était en bonne condition physique, cela n'était pas gênant. Pourtant, elle était toujours lasse.

« Non, je ne veux rien. » Elle s'accota sur le divan et frotta ses yeux blessés par l'ambiance du dehors.

— « Une tasse de stim, peut-être, plaise à la maîtresse ? » La fille se courba encore plus, semblable à une poupée absurde dans son uniforme.

— « Non ! » cria Elva. « Va-t-en ! »

— « Je vous demande pardon. Je suis un ver de terre. J'implore votre magnanimité. » Terrifiée, la servante sortit à reculons, en rampant sur le ventre.

Elva alluma une cigarette. Elle n'y touchait pas sur Vaynamo, mais avait pris depuis son arrivée l'habitude de fumer sans arrêt, à l'instar de tous les Chertkoïens qui pouvaient se payer ce luxe. Il fallait bien faire quelque chose de ses mains. La servilité des classes inférieures envers les dirigeants ne la choquait plus maintenant — elle les trouvait plutôt... assez visqueux. On en voyait d'ailleurs fort bien les raisons. Belgoya, par exemple, risquait à tout moment d'être renvoyée à la rue. Il y avait là un million de candidats à son emploi. Elva l'oublia et allongea le bras en direction des boutons de la télé. Il devait y passer quelque chose, quelque chose de bruyant et plein d'action, quelque chose à regarder, quelque chose pour meubler sa soirée.

La porte s'ouvrit. Tendue sous l'effet de l'expectative, Elva se retourna. Bors était donc rentré. Et seul. S'il avait amené un ami, elle eût dû se rendre dans la cellule de sommeil, et se contenter d'écouter. Les Chertkoïens des hautes classes n'aimaient pas que les femmes s'immiscent dans leurs conversations. Mais Bors étant seul, elle aurait quelqu'un à qui parler.

Il s'avança ; son pas montra qu'il était aussi fatigué. Il lança son couvre-chef dans un angle, et laissa tomber sa cape sur le sol. Belgoya vint les chercher en rampant. Comme il s'asseyait, elle était déjà de retour avec une boisson et un cigare.

Elva attendit. Elle connaissait ses dispositions d'esprit. Quand le vi-

sage epais, barbu, eut perdu un peu de sa dureté, elle arbora un sourire et s'étira sur le divan, puis s'appuya sur un coude.

— « Tu as travaillé jusqu'à épuisement, » le gronda-t-elle.

Il soupira.

— « Oui. Mais la fin est en vue. Encore une semaine, et toute cette paperasserie infecte sera terminée. »

— « Que tu dis. Un de vos bureaucrates va probablement inventer dix-neuf autres formulaires à remplir en quadruple exemplaire. »

— « Probablement. »

— « Chez nous, nous n'avons jamais eu ces ennuis. Le gouvernement planétaire était seulement un organisme coordinateur, avec des pouvoirs strictement limités. Pourquoi ne voulez-vous même pas envisager d'établir quelque chose de similaire ? »

— « Tu connais les raisons. Elles sont au nombre de cinq milliards. Sur Vaynamo, vous avez assez de place pour vous permettre d'être individualistes. » Golyev vida son verre et le tendit pour être rempli. « Par tous les chaos ! J'ai envie de déserter quand nous y serons. »

Elva haussa les sourcils.

— « C'est une idée, » ronronna-t-elle.

— « Oh ! tu sais bien que c'est impossible, » dit-il, reprenant son ton habituel sans humour. « Mis à part le fait que je ne serais qu'un étranger, ennemi de toute une planète... »

— « Pas nécessairement. »

— « D'accord, même si je me faisais naturaliser (et qui a envie de devenir un traîne-sabots ?), il ne me resterait que trente années avant l'arrivée de la Troisième Expédition. Je ne veux pas être un esclave sur mes vieux jours. Ou pire : voir mes enfants pris comme esclaves. »

Elva alluma une deuxième cigarette au mégot de la première. Elle aspira très fort en creusant les joues.

Mais tu trouves normal de lancer la Seconde Expédition et de capturer les autres, songea-t-elle. *La Première, qui m'a capturée avec mille concitoyens (que sont-ils devenus ? combien sont morts ? combien ont été reconnus inutiles, lobotomisés, et envoyés aux mines ? combien subissent encore des interrogatoires ?)... ce n'était qu'un simple voyage de reconnaisance. La Deuxième aura cinquante appareils de guerre, et essaiera de forcer la reddition. A tout le moins, elle écrasera toutes les défenses possibles, détruira tout le potentiel de guerre imaginable, ramènera toute une armée d'esclaves. Et ensuite la Troisième, forte de mille appareils ou plus, amènera les conquêtes finales, les garnisons, les administrateurs, les entrepreneurs et les colonisateurs. Mais ce ne sera pas avant quarante-cinq années Vaynaméennes, au moins. Un homme de Vaynamo... Hauki... un homme ayant survécu au passage de la Deuxième Expédition aura encore une trentaine d'années à vivre en liberté. Mais osera-t-il avoir des enfants ?*

« Je m'y installerai après la Troisième Expédition, je crois, » avoua Golyev. « D'après ce que j'ai vu de la planète la dernière fois, je pense

que je l'aimerai. Et les possibilités sont illimitées. Tout un monde qui attend d'être convenablement développé ! »

— « Je pourrais te montrer un grand nombre de possibilités que, sans moi, tu ne verrais pas, » insinua Elva.

Golyev changea de position.

— « Ne revenons pas là-dessus, » dit-il. « Tu sais que je ne peux pas t'emmener. »

— « Tu es le commandant de la flotte, non ? »

— « Oui, je le serai, mais bon sang, ne peux-tu comprendre ? La CI n'est pas semblable aux autres corporations. Nous nous servons d'hommes qui réfléchissent et agissent par eux-mêmes, et non pas de crétins retardés comme — quel est son nom... » Du pouce, il désigna Belgoya, qui abaissa humblement les yeux et continua à brasser son troisième verre. « Des hommes de la classe patronale, des fils cadets de chefs et d'ingénieurs. Les officiers ne peuvent pas avoir de privilèges spéciaux. Cela gâterait le moral. »

Elva battit des cils.

— « Pas à ce point-là. Vraiment. »

— « Mon fils aîné m'a promis de prendre soin de toi. Ce n'est pas un si mauvais gars que tu sembles le croire. Il te suffit de suivre ses caprices. Je te reverrai, dans trente ans. »

— « Quand je serai vieille et ridée. Pourquoi ne pas me jeter à la rue et en finir ? »

— « *Tu sais* pourquoi ! » dit-il avec férocité. « Tu es la première femme avec qui j'ai pu parler. Non, je ne suis pas las de toi ! Mais... »

— « Si tu tenais réellement à moi... »

— « Pour quelle espèce d'idiot me prends-tu donc ? Je sais que tu as l'intention de t'évader vers ton peuple, une fois que nous aurions atterri. »

Elva rejeta la tête en arrière, avec un air hautain.

— « Eh bien ! Si tu crois cela de moi, il n'y a rien d'autre à dire. »

— « Allons, allons, ma douce, ne prends pas cette attitude. » Il voulut poser la main sur son bras. Elle se retira à l'autre bout du divan. Il parut décontenancé.

« Autre chose, » avança-t-il. « Si tu te soucies le moins du monde de ta planète, comme je le suppose — bien que tu saches maintenant quelle bande de péquenots pétrifiés ce sont — souviens-toi que ce que nous devrons faire là-bas ne sera pas beau. »

— « D'abord tu dis que je suis traîtresse, » rugit-elle, « et maintenant tu dis que je suis lâche ! »

— « Holà, une minute... »

— « Vas-y, bats-moi. Je ne peux pas t'en empêcher. Tu es assez courageux pour cela. »

— « Je n'ai jamais... »

A la fin, il céda.

***

553 A. C. C. :

Le missile qui atterrit sur Yuvaskula possédait un rayon de destruction totale de dix kilomètres. Aussi la plus grande partie de la cité disparut-elle en une seule flambée radioactive. Dans un sens, la pensée des hommes, des femmes et des petits enfants incinérés avec leurs petits chatons fit un peu moins souffrir Elva que l'idée de la destruction de sa Vieille Ville : la cabane élevée par les premiers hommes ayant atterri sur Vaynamo, l'ancienne église de St. Yarvi avec ses vitraux et son clocher doré, le Musée d'Art que, fillette, elle visitait avec ravissement, l'Université où elle avait fait ses études et rencontré Karlavi — *je suis une véritable fille de Vaynamo,* songea-t-elle avec des remords. *Tout ce qui est traditionnel, plein de souvenirs, tout ce qui a été vu et accompli par les générations précédentes, me tient à cœur. Les Chertkoïens se moquent de tout. Ils n'ont aucun passé qui vaille la peine de s'en souvenir.*

Même à cette distance, les flammes peignaient de rouge le ciel vers le nord, tandis qu'elle marchait parmi les abris en plastique de la base avancée. Elle était venue par la voie des airs jusqu'à cent kilomètres de cet endroit, à l'aide d'un aérocar emprunté à l'astronef amiral, puis avait atterri pour éviter les missiles possibles ; elle avait fait le reste du voyage sur un camion de ravitaillement. A bord du véhicule, les engagés chertkoïens avaient été enchantés, jusqu'à ce qu'elle leur montrât son laissez-passer, signé par le commandant Golyev en personne. Ils s'étaient tenus alors à distance craintivement respectueuse.

Le laissez-passer n'était censé l'autoriser à évoluer librement *que* dans les régions de l'arrière, et elle avait eu assez de mal à l'obtenir de Bors. Mais ensuite, personne ne l'avait examiné de près. Elle était elle-même si peu habituée au concept de la guerre, qu'elle ne s'étonnait pas de mesures de sécurité si relâchées. Si elle l'avait fait, elle aurait réalisé que Chertkoï, n'ayant jamais affronté d'ennemi aux forces comparables, n'avait jamais imaginé de dispositif plus efficace. A coup sûr Vaynamo n'était pas de force égale, quoique la planète s'avérait un adversaire coriace, dont la moindre ferme pouvait être un arsenal, et la moindre sente forestière un piège meurtrier en puissance. Les combattants de guérillas ralentissaient les mouvements de l'envahisseur avec ses blindés, son artillerie atomique, son contrôle total de l'air et de l'espace ; ils ne pouvaient pas l'arrêter.

Elva serra plus fortement son manteau sombre autour d'elle, et s'accroupit sous l'emplacement d'un canon. Une sentinelle passa ; son casque carré se découpa sur la lune familière qu'elle aimait tant, son fusil se détacha sur les étoiles. Elle ne voulait pas qu'on lui pose des questions inutiles. Pendant un instant le brasier lointain se fit plus vif, la rude lueur agitée la toucha, elle craignit d'avoir été aperçue. Mais l'homme poursuivit sa ronde.

D'en haut, elle avait vu que l'incendie était principalement une forêt qui brûlait, enflammée par Yuvaskula. Les maisons de bois qui n'avaient pas été soufflées par le missile restaient intactes au plus fort des flam-

mes. Depuis son départ, on avait dû inventer dans l'un des instituts de recherches un procédé pour ignifuger le bois... Comme Bors rirait si elle le lui disait ! Une industrie qui produisait un strict minimum de véhicules, de machines agricoles, d'outils, de produits chimiques ; une population qui restait délibérément statique afin de préserver ses vieilles lois et coutumes — avoir la prétention de faire la guerre à Chertkoï !

Mais il était un guerrier trop expérimenté pour considérer un ennemi comme faible, avant de l'avoir soigneusement examiné. Il avait été assez excité par une chose pour en parler à Elva — un prisonnier fait lors d'une escarmouche près d'Yuvaskula, quand il espérait encore prendre la ville intacte ; un officier, qui avait suffisamment cédé sous l'interrogatoire pour indiquer qu'il savait quelque chose d'important. Mais Golyev ne pouvait pas attendre que les inquisiteurs eussent fini leur travail. Il devait aller le lendemain même, pour diriger le combat sur l'usine de Machines-Outils Lempo, et Elva savait qu'il ne reviendrait pas de sitôt. L'usine avait été installée sous terre par mesure d'économie, et aussi pour préserver le paysage. A présent ses souterrains bétonnés s'avéraient très défendables, et faisaient l'objet d'une âpre lutte. Les Chertkoïens tenaient à s'en emparer, car ils voulaient absolument tout détruire. Ils ne laisseraient sur Veynamo aucun embryon d'industrie. Après tout, la planète aurait trente ans pour s'en remettre, et se réarmer contre la Troisième Expédition.

Laissée seule par Bors, Elva avait pris un aérocar, et s'était faufilée jusqu'à la base avancée.

Elle reconnut l'abri de plastique qu'elle cherchait à son panneau « Espionnage. » Devant la porte, le garde leva son fusil sur elle.

— « Halte ! » Sa voix juvénile était tendue par la nervosité. Au petit matin, plus d'une sentinelle avait été retrouvée la gorge tranchée.

— « Tout va bien, » lui dit-elle. « Je dois voir le prisonnier Ivalo. »

— « L'officier chleuh ? » Il dirigea le mince rayon d'une lampe-torche sur son visage. « Mais vous êtes une... heu... »

— « Une Vaynaméenne moi-même. Evidemment. Nous sommes quelques-uns avec vous, vous savez. Des prisonniers de la dernière Expédition, qui se sont enrôlés dans vos rangs comme guides et espions. Vous avez dû entendre parler de moi. Je suis Elva, la dame du commandant Golyev. »

— « Oh... Oui, maîtresse. Bien sûr. »

— « Voilà mon laissez-passer. »

Il le regarda d'un air inquiet.

— « Mais, heu, puis-je vous demander, heu, ce que *vous* avez l'intention de faire ? J'ai des ordres très stricts et... »

Elva lui fit son sourire le plus confidentiel.

— « C'est mon propre patron qui a eu cette idée. Le prisonnier détient un renseignement de la plus haute importance. Il a été traité sans ménagements, mais il a résisté. Maintenant, tout d'un coup, nous relâchons la pression. Une belle femme, de sa propre race... »

— « Je comprends. Il cédera peut-être. Pourtant je n'en suis pas cer-

tain, maîtresse. Ces animaux sont de sacrées têtes de... je vous demande pardon ! Vous pouvez entrer. Criez s'il fait le méchant ou quoi que ce soit. »

Il déverrouilla la porte. Elva pénétra dans une pièce circulaire si basse qu'elle dut se courber. Une lampe fut allumée, montrant un grabat jeté à terre.

Le capitaine Ivalo avait les tempes grises, mais restait encore souple et coriace. Son visage était devenu hagard, ses yeux étaient décavés et sa barbe était hirsute ; ses habits étaient sales et déchirés. Se réveillant, il leva la tête, trop épuisé pour montrer beaucoup de surprise.

— « Quoi encore ? » dit-il en chertkoïen. « Que vont-ils encore inventer ? »

Elva répondit en vaynaméen (oh ! Dieu, cela faisait un an et demi de son propre temps — bientôt dix-sept années cosmiques — qu'elle n'avait pas adressé la parole à quelqu'un de sa planète !) : « Restez calme. Je vous en supplie. Il ne faut pas qu'on nous soupçonne. »

Il s'assit.

— « Qui êtes-vous ? » fit-il sèchement. Son accent vaynaméen était légèrement pédant ; il devait avoir été professeur ou savant, dans cette vie du temps de paix qui semblait maintenant si éloignée. « Une collaboratrice ? Il paraît qu'il y en a. Il faut bien quelques fruits pourris dans chaque panier, je suppose. »

Elle s'assit sur le sol près de lui, prit ses genoux entre ses bras, et contempla la paroi incurvée.

— « Je ne sais pas moi-même comment me qualifier, » dit-elle sur un ton monocorde. « Je suis avec eux, oui. Mais ils m'ont capturée la fois précédente. »

Il siffla doucement entre ses dents. Il allongea une main hésitante, et la toucha presque.

— « J'étais jeune à l'époque, » dit-il. « Mais je me souviens. Est-ce que je connais votre famille ? »

— « Peut-être. Je suis Elva, la fille de Byarmo, Magnat de Ruulkaya. Mon mari était Karlavi, le Franc-Chef de Tervola. » Subitement elle ne put plus se contrôler. Elle lui agrippa le bras jusqu'au sang. « Savez-vous ce qu'est devenu mon fils ? Son nom était Hauki. Je l'ai fait échapper, à l'aide d'un serviteur Alfa. Hauki, fils de Karlavi, Franc-Chef de Tervola. Savez-vous ? »

Il se dégagea le plus doucement qu'il put et hocha la tête.

— « Je suis désolé. Je connais ces deux endroits, mais seulement par leurs noms. Moi, je suis des Iles Aakinen. »

Elle baissa la tête.

« Je m'appelle Ivalo, » dit-il maladroitement.

— « Je sais. »

— « Quoi ? »

— « Ecoutez. » Elle le regarda dans les yeux. Elle ne pleurait pas. « On m'a dit que vous possédez un renseignement important. »

Il se hérissa.

— « Si vous croyez que... »

— « Non. Ecoutez-moi, s'il vous plaît. Tenez. » Elle fouilla dans une poche de sa robe. Enfin ses doigts trouvèrent le flacon. Elle le lui présenta. « Un antiseptique. Mais l'étiquette dit que c'est un poison violent si on le prend par voie interne. Je l'ai amené pour vous. »

Il la regarda pendant un long moment.

« C'est tout ce que je peux faire, » murmura-t-elle en détournant les yeux.

Il prit la bouteille et se mit à la tourner entre ses doigts. La nuit se fit silencieuse autour d'eux.

Finalement il demanda :

— « Est-ce que vous ne souffrirez pas, à cause de *ceci ?* »

— « Pas trop. »

— « Attendez... Si vous avez pu parvenir jusqu'ici, vous pouvez sûrement vous échapper tout à fait. Nos troupes ne peuvent pas être très loin. Ou bien n'importe quel fermier des environs vous cachera. »

Elle secoua la tête.

— « Non. Je vais rester avec eux. Peut-être puis-je rendre encore quelques petits services. Qu'est-ce qui m'a conservé en vie, sinon l'espoir de... Vivre ici ne vaudrait pas mieux, si nous étions tous conquis. Il y aura un assaut final, dans trente ans. Le saviez-vous ? »

— « Oui. Nous aussi, nous faisons des prisonniers, et nous les interrogeons. Le premier épisode nous a intrigués. Nombre d'entre nous ont pensé que ce n'avait été qu'un *raid* de — quel est le mot ? — de pirates. Mais nous savons aujourd'hui qu'ils ont véritablement l'intention de s'emparer de notre planète. »

— « Vous avez dû former de bons linguistes, » dit-elle, cherchant à rester impersonnelle. « Pour être capables de parler avec vos prisonniers. Et vous-même, après votre capture, avez pu être éduqué par l'hypnopède. »

— « Le quoi ? »

— « La machine à enseigner les langues. »

— « Ah ! oui, l'ennemi en possède, n'est-ce pas ? Mais nous aussi. Après le premier *raid*, ceux qui croyaient à une menace de retour des étrangers se sont mis à perfectionner de telles machines. J'ai su parler le chertkoïen quelques semaines avant d'être capturé. »

— « Je voudrais pouvoir vous aider à vous sauver, » dit-elle, désolée. « Mais je ne vois pas comment. Ce flacon est tout ce que je puis faire. N'est-ce pas vrai ? »

— « Si. » Il regardait l'objet avec une espèce de fascination.

— « Mon patron — Golyev en personne — a dit que ses hommes vous ouvriraient le ventre pour obtenir votre renseignement. Alors je me suis dit... »

— « Vous êtes très bonne. » Il fit la grimace comme s'il avait goûté quelque chose d'amer. « Mais votre geste sera peut-être inutile. Je ne sais rien de conséquent. On ne m'a même pas fait jurer le secret à ce sujet. Pourquoi me suis-je tu, alors ? Ne me le demandez pas. Entêtement.

Colère. Ou simplement parce qu'il me déplaisait d'admettre que mon peuple — notre peuple, bon sang ! — est si faible et si stupide. »

— « Quoi ? »

— « Ils pourraient gagner la guerre d'un seul coup, » dit-il. « Ils ne le feront pas. Ils préfèrent mourir, et laisser capturer leurs enfants par la Troisième Expédition. »

— « *Que voulez-vous dire ?* » Elle se baissa sur les genoux et les coudes.

Il haussa les épaules.

— « Je vous l'ai dit, un certain nombre d'habitants de Vaynamo ont compris ce que signifiait l'invasion précédente — que c'était l'avant-garde d'une armée d'envahisseurs. Il n'y eut pas d'action officielle. Comment eût-ce été possible, avec un gouvernement faible comme le nôtre ? Mais des biologistes chercheurs... »

— « Pas *une épidémie* ! »

— « Si. Dérivée du virus paracoryzoïde local. Période d'incubation : approximativement un mois, pendant lequel c'est contagieux. La vaccination est encore efficace quinze jours après l'inoculation ; toute notre population pourrait donc être sauvegardée. Mais les Chertkoïens remporteraient la maladie avec eux. Mortalité prévue : quatre vingt-dix pour cent de la race. »

— « Mais... »

— « C'est là qu'intervint le gouvernement, » fit-il avec amertume. « L'information fut étouffée. Les cultures de virus furent détruites. Le mot d'ordre fut : même pour sauver nos vies, nous ne ferons pas une chose pareille. »

Elva se détendit. Elle avait vu des petits enfants sur Chertkoï aussi.

— « Ils ont raison, évidemment, » dit-elle d'un ton las.

— « Peut-être. Peut-être. Et cependant nous serons écrasés et massacrés, ou réduits en servage. N'est-ce pas ? Nos forêts seront coupées, nos mines détruites, nos pauvres Alfavalas exterminés... Au diable ! » Ivalo regarda le flacon de poison. « N'étant pas virologue, je n'ai aucun renseignement d'ordre scientifique. Si je le dis aux Chertkoïens, cela ne peut pas faire de mal sur le plan militaire. Mais j'ai vu ce qu'ils nous ont fait. Je leur donnerais la maladie. »

— « Pas moi. » Elva se mordit la lèvre.

Il l'examina un long moment.

— « Pourquoi ne pas vous échapper ? N'essayez pas d'être une héroïne planétaire. Vous ne pouvez rien faire. Les envahisseurs rentreront chez eux quand ils auront détruit toute notre industrie. Ils ne reviendront pas d'ici trente ans. Vous seriez libre la plus grande partie de votre vie. »

— « Vous oubliez, » dit-elle, « que si je pars, puis reviens avec eux, il ne se sera écoulé qu'un an ou deux pour moi. » Elle soupira. « Je ne peux m'empêcher de prévoir la prochaine bataille. Je ne suis qu'une femme. Je n'ai aucun d'entraînement. Tandis que... Par exemple, il y aura encore des prisonniers vaynaméens ramenés sur Chertkoï. J'ai une certaine influence. Je pourrai peut-être les aider. »

Ivalo considéra le flacon.

— « N'importe comment, j'étais sur le point d'utiliser ceci, » murmura-t-il. « Je ne pensais pas qu'il valait la peine de rester en vie. Mais maintenant — si vous pouvez — non. » Il lui rendit le flacon. « Je vous remercie. »

— « J'ai une idée, » dit-elle, avec un soupçon de vigueur dans la voix. « Dites-leur donc ce que vous savez. Déclarez que c'est moi qui vous ai persuadé de parler. Alors je réussirai peut-être à vous faire échanger. Il y a une petite chance. »

— « Oh ! peut-être, » dit-il.

Elle se leva pour partir.

— « Si vous êtes libéré, » balbutia-t-elle, « voudrez-vous faire une visite à Tervola ? Voudrez-vous trouver Hauki, le fils de Karlavi, et lui dire que vous m'avez vue ? S'il est vivant. »

⁂

569 A. C. C. :

En l'absence des astronefs, Dirzh avait changé. L'évolution se poursuivit après leur retour. La ville devenait plus grande, plus enfumée, plus laide. Chaque année, plus nombreux étaient les citadins qui abandonnaient leur statut de travailleurs, et passaient sous terre pour se joindre aux bandes armées. De temps à autre, le bruit et la vibration des batailles rangées dans les tunnels pouvaient être perçus par la classe dirigeante. Même des plus hautes tours, on ne voyait plus le désert mais seulement la mine abandonnée et les montagnes de scories, que l'on convertissait en terrains à bâtir. La crasse et les odeurs carcinogéniques montaient à présent jusqu'aux balcons les plus aristocratiques. Les téléspectacles devenaient de plus en plus bruyants et dénudés, pour concurrencer les combats à mort — lesquels offraient maintenant plus de raffinements sanglants que les combats à l'ancienne mode. La dernière nouvelle venue de l'espace était une révolte réprimée sur Novagal, entraînant un tel manque de main-d'œuvre qu'on y envoyait des travailleurs réquisitionnés sur Imfan.

Seul le zénith ne présentait pas de changement apparent. Pendant la journée, le ciel était toujours froid, bleu et pourpre, avec un occasionnel nuage de poussière jaune. La nuit, il y avait toujours les étoiles et une tête de mort.

Et pourtant, songeait Elva, il n'aurait pas fallu un gros télescope pour apercevoir la flotte de la Troisième Expédition sur son orbite — onze cents spationefs dont ceux qui n'étaient pas armés transportaient hommes et matériel, presque toute la force de Chertkoï qui se rassemblait afin de conquérir Vaynamo. Faire campagne sur des distances interstellaires n'était pas facile. On ne pouvait envoyer chercher renforts et équipement au pays. On brisait l'ennemi, ou l'on était brisé. Bors Golyev, Amiral de la Flotte, n'avait pas l'intention d'être battu.

Il n'avait même pas l'intention de revenir sur Chertkoï en annonçant une reconnaissance ou un *raid* couronné de succès. La Troisième Expédition serait finale. Et il devait prévoir que les Vaynaméens avaient eu le temps d'une génération pour récupérer. Il avait détruit leur industrie, mais s'ils étaient vraiment décidés, ils pouvaient avoir reconstruit. Sans aucun doute, une flotte spatiale l'attendrait pour lui faire front.

Il savait qu'elle ne pourrait être de force comparable à la sienne. Dix millions de gens, obligés de créer de nouveau toutes leurs mines, leurs hauts-fourneaux et leurs usines avant de pouvoir poser la quille du moindre navire, n'avaient aucune possibilité d'égaler les efforts concertés de dix milliards et demi d'individus dont le monde avait été continuellement industrialisé durant des siècles, et qui avaient à leur disposition les ressources de deux planètes assujetties. Simple question d'arithmétique. Mais les dix millions pouvaient réaliser quelque chose ; et des missiles thermonucléaires seraient susceptibles d'égaliser les forces, jusqu'à un certain degré. En conséquence, Bors Golyev avait demandé une armada telle que la plus grande force ennemie qu'on pût concevoir serait balayée. Et il l'avait obtenue.

Elva s'accoudait au balcon. Une bise glaciale faisait flotter sa robe autour d'elle, et les tons irisés du vêtement ondulaient et se mêlaient. Elle avait été obligée de reconnaître que ce tissu était merveilleux. Bors faisait l'impossible pour lui plaire. (Mais pourquoi devait-il sans cesse mentionner le prix qu'il y mettait ?) Il était lui-même heureux, comme un enfant, de ses réalisations, de sa nouvelle nomination, de l'appartement de huit pièces auquel il avait droit désormais tout en haut de la Tour de Lebeda.

— « Mais nous ne resterons pas longtemps ici, » avait-il dit, après qu'ils eussent exploré les dédales mécaniques de l'appartement. « Mon fils Nivko a fait du bon travail au gouvernement. C'est ainsi que j'ai obtenu ce commandement ; mon expérience seule n'était pas suffisante. Bien sûr, il escompte que j'aiderai ses fils... Quoi qu'il en soit, la Troisième Expédition pourra partir encore plus tôt que je n'espérais. A peine quelques mois, et nous serons en route ! »

— « Nous ? » murmura Elva.

— « Tu veux venir, non ? »

— « Au dernier voyage, tu étais moins empressé. »

— « Heu, oui. Et j'ai eu un mal fou à t'avoir à mon bord. Mais cette fois, ce sera différent. D'abord, j'ai un rang si élevé que je suis au-dessus de la critique, au-dessus même de la jalousie. Et ensuite... eh bien, tu comptes, toi aussi. Tu n'es pas n'importe quelle indigène prise au hasard. Tu es Elva ! Celle qui a inscrit à son actif la confession d'Ivalo ! »

Elle tourna légèrement la tête, et le regarda entre ses cils. Sous le soleil brutal, ses cheveux jaunes devinrent dorés.

— « J'aurais cru qu'ici, sur Chertkoï, cette nouvelle ne les aurait jamais alarmés, » dit-elle. « Le fait qu'ils ont failli rapporter leur propre anéantissement. Je m'étonne qu'ils osent lancer une autre attaque. »

Golyev sourit.

— « Tu aurais dû entendre ce vacarme. Certains Directeurs voulaient voter l'abandon de Vaynamo. D'autres voulaient stériliser la planète toute entière avec des missiles au cobalt. Mais je les ai dissuadés. Une fois que nous aurons vaincu la flotte aérienne et occupé la planète, la population tout entière sera tenue responsable du moindre méfait. Nous ferons des exemples avec les premiers qui nous gêneront. Ils verront alors que nous n'aurons pas plaisanté en annonçaçnt notre politique. Au premier soupçon d'épidémie parmi nous, nous ravagerons tout un continent. Si le soupçon se confirme, nous bombarderons toute la planète. Non, il n'y aura pas de résistance. »

— « Je sais. J'ai déjà entendu ton raisonnement. A peu près cinq cents fois, à vrai dire. »

— « Nom d'un... ! Suis-je réellement aussi ennuyeux ? » Il s'avança derrière elle et plaça les mains sur ses épaules. « Je n'en ai pas l'intention. Je t'assure. Mais je ne suis pas habitué à parler aux femmes, c'est tout. »

— « Et moi, je ne suis pas habituée à être enfermée comme un poisson rouge de concours, sauf quand tu veux m'exhiber, » dit-elle aigrement.

Il l'embrassa dans le cou. Sa barbe la chatouilla.

— « Ce ne sera pas pareil sur Vaynamo. Lorsque nous serons installés. Je serais gouverneur de la planète. Le Directoire me l'a pratiquement promis. Alors je pourrai faire ce que je veux. Et toi aussi. »

— « J'en doute ! Pourquoi devrais-je croire tout ce que tu dis ? Quand je t'ai dit que j'avais fait parler Ivalo en lui promettant que tu l'échangerais, tu n'as pas tenu cette promesse. » Elle tenta de se dégager, mais il la tenait trop serrée. Elle se contenta de se raidir. « Maintenant, quand je te dis que les prisonniers que nous avons ramenés cette fois doivent être traités comme des êtres humains, tu gémis que ton sale Directoire... »

— « Mais c'est le Directoire qui donne les ordres ! »

— « Tu es l'Amiral de la Flotte, comme tu ne manques jamais de me le rappeler. Tu peux certainement exercer une pression. Tu peux insister pour que les Vaynaméens soient sortis de ces chenils, et jouissent d'une détention honorable... »

— « Allons, allons. » Ses lèvres couraient sur les joues d'Elva. Elle détourna la tête et poursuivit :

— « ...et tu peux obtenir ce que tu veux, si tu insistes. Ce sont tes propres prisonniers, n'est-ce pas ? Je vous ai suffisamment entendus, toi et tes lugubres officiers, lorsque tu les as amenés ici. J'ai lu des livres, des centaines de livres. Que puis-je faire d'autre, jour après jour, semaine après semaine ? »

— « Mais je suis si occupé ! J'essaie de te sortir, je t'assure, mais... »

— « Je connais donc la structure du pouvoir sur Chertkoï aussi bien que toi. Si ce n'est mieux. Si tu ne sais pas comment utiliser ta propre influence, alors dépouille un peu de cette vanité, assieds-toi et écoute-moi te dire ce qu'il faut faire ! »

— « Eh bien, heu, je ne l'ai jamais nié, ma douce ; tu m'as donné des conseils utiles de temps en temps. »

— « Alors écoute-moi ! Je dis que tous les Vaynaméens que vous détenez doivent avoir des logements décents, des divertissements, et votre respect. Pourquoi les avoir capturés, sinon pour en tirer quelque usage ? Et l'usage qui convient *n'est pas* de vous émoustiller en les maltraitant. Un chien serait plus utile à cet effet.

» De plus, la flotte doit les ramener tous sur Vanyamo. »

— « Quoi ? Tu ne sais pas ce que tu dis ! Les calculs logistiques sont assez impressionnants, sans que... »

— « *Je sais* ce que je dis. Je ne peux pas en dire autant à ton égard. Tu as besoin de guides, d'intermédiaires, de meneurs à ta solde, n'est-ce pas ? Pas une poignée, quelques lâches et quelques traîtres, comme tu en as eu jusqu'à présent. Il t'en faut des centaines. Eh bien, ils sont là, juste sous ta main. »

— « Et ils me haïssent, » précisa Golyev.

— « Donne-leur des conditions de vie raisonnables, et ils ne te haïront pas. Pas autant, en tout cas. Ensuite remmène-les chez eux — une génération après leur départ, tous leurs amis âgés ou morts, toutes choses changées après votre conquête de la planète. Et laisse-moi me charger d'eux. Tu auras des aides ! »

— « Heu, eh bien, heu, j'y penserai. »

— « Et tu feras quelque chose ! » Elle détendit son corps, s'appuya contre la dure musculature élastique de sa poitrine. Elle leva la tête en souriant lentement. « Tu fais très bien certaines choses, Bors, » dit-elle d'un ton languissant.

— « Oh ! Elva... »

Plus tard, il dit :

« Sais-tu, il y a une chose que je veux faire. Dès que je serai bien établi dans mon gouvernorat. Je veux t'épouser. Ouvertement, et dans les règles. Qu'ils se choquent s'ils veulent. Peu m'importe. Je veux être ton mari, Elva, et le père de tes enfants. Qu'en dis-tu : Madame Elva Golyev, femme du Gouverneur Général de la Province Planétaire de Vaynamo. Tu n'avais jamais rêvé que tu en arriverais là, hein ? »



584 A. C. C. :

Comme ils approchaient de la fin du trajet, il l'envoya dans leur cabine. Une combinaison de secours — cylindre blindé muni de propulseurs de gravité, d'un régénérateur d'air, d'aliments et d'eau, dans lequel elle pouvait s'insérer en soixante secondes — occupait presque toute la pièce.

— « Non pas que je m'attende à du grabuge, » dit-il. « Mais si jamais il se produit quelque chose... j'espère que tu réussiras à descendre jusqu'à la surface. » Il fit une pause. Les officiers, dans le poste, accom-

plissaient paisiblement leur tâche ; les moteurs ronronnaient ; les étoiles déformées par la vélocité proche de la vitesse-lumière encadraient son rude visage bruni. Il avait sur la peau un mince voile de sueur.

« Je t'aime, tu sais, » dit-il finalement. Rapidement, il retourna à ses occupations. Elva descendit.

Vêtue d'un uniforme d'astronaute, assise sur la couchette, enfermée dans du métal qui vibrait, elle sentit l'arrachement intérieur lorsque l'agoratron s'arrêta et que la vitesse se reconvertit en masse atomique. L'écran privé de la cabine lui montra les étoiles revenues dans leurs propres constellations, fines comme des pointes d'épingles sur le fond obscur. Vaynamo était minuscule et lointaine, encore distante de quelques centaines de milliers de kilomètres. Elva passa une main dans ses cheveux. Sa peau se contractait, et elle avait les lèvres sèches. Personne ne pouvait s'empêcher d'être effrayé, se dit-elle. Juste un petit peu effrayé.

Elle évoqua le souvenir du pays de Karlavi, où il reposait maintenant depuis soixante-deux ans. Les plantes chuchotaient sur les rives du Rovaniemi, le vent agitait les hautes herbes, et bientôt les lampe-fleurs surgiraient dans toute la vallée. Comme un rêve, les pics neigeux du Haut Mikkela flottaient à l'horizon dans un bleu intense.

Je reviens, Karlavi, songea-t-elle.

Sur son écran, les appareils les plus proches ressemblaient à des jouets brillants, plongeant dans le vide immense. Les autres astronefs n'étaient pas visibles à cette distance. Seuls les sens du radar, du gravimètre, et des autres inventions moins familières, analysés par les électrons qui tourbillonnaient dans une batterie de computeurs, pouvaient donner forme à la réalité. Mais si elle le désirait, en écoutant dans l'*intercom* principal qui reliait la cabine au poste, elle pouvait entendre l'annonce de tous ces renseignements. Elle pressa le bouton. Encore rien, uniquement des rapports de service. Le disque de la planète n'avait-il pas grandi légèrement ?

Me suis-je trompée depuis le début ? se dit-elle. Son cœur cessa une seconde de battre.

Puis :

— « Alerte rouge ! Alerte rouge ! Objets détectés, approchant à neuf heures trente, angle quinze degrés. Emissions de neutrons indiquant moteurs nucléaires. »

— « Alerte jaune ! Alerte jaune ! Objet immobile détecté en orbite sur la planète visée, à deux heures trente, angle moins dix degrés. Extrêmement massif. Je répète, immobile. Niveau d'activité nucléaire peu élevé, mais à la température bolométrique de l'espace ambiant. Pourrait être une forteresse spatiale abandonnée, mais c'est trop massif. »

— « Objets détectés sont identifiés comme étant des spationefs. Approchant à une vélocité radiale moyenne de 25° KPS. Pas de décélération visible. Quantité très importante, estimée à cinq mille. Rien que de petites unités, ayant environ la masse de nos engins de reconnaissance. »

Ce caquetage continua jusqu'à ce que la voix de Golyev coupât :

— « Attention ! L'Amiral de la Flotte au commandement de chaque

unité. Ecoutez-moi. » Sardonique : « L'adversaire a fait un effort. Au lieu de construire des astronefs importants — il n'aurait eu le temps d'en fabriquer que quelques-uns — il a produit des milliers de petits engins de guerre pilotés par des hommes. Leur plan est évidemment de traverser notre formation, et de lâcher une quantité de torpilles chercheuses. Soyez prêts à les repousser. Nous avons assez de détecteurs, d'antimissiles, de négachamps, pour les écraser aussi dans ce domaine ! Quand ils nous auront dépassés, il faudra des heures à leurs appareils pour décélérer et revenir à portée normale de tir. A ce moment nous serons en orbite autour de la planète. Restez sur vos gardes, bien sûr. Mais je pense que seules les opérations habituelles seront nécessaires. Bonne chasse ! »

Elva s'approcha de son écran. Tout d'un coup elle vit la flotte vaynaméenne — de simples étincelles, mais une myriade, qui scintillait parmi les étoiles. Plus près ! Ses doigts se crispaient. *Ils* doivent *avoir un plan,* se dit-elle. *Si je suis anéantie dans cinq minutes... J'espérais descendre jusqu'à toi, Karlavi. Mais si je n'y arrive pas, adieu, adieu.*

Les deux flottes se rapprochaient : d'un côté, de gros dreadnoughts, des croiseurs, des appareils auxiliaires de combat, escortant des nuées de transports de troupes et de matériel ; du côté opposé, des engins effilés comme des aiguilles, dont la seule protection était la vélocité. Les canons de Chertkoï se mirent en position, dans l'espoir d'un coup heureux. A de telles vitesses, c'était improbable. Les flottes s'interpénétreraient et se croiseraient en une fraction de seconde. Les Vaynaméens ne pourraient être détruits avant qu'ils vinssent aux prises près de leur planète. Si, pourtant, un projectile nucléaire touchait à présent son but — quel brasier dans le ciel !

L'astronef amiral vacilla.

— « La salle des machines au poste principal ! Que s'est-il passé ? »

— « Poste principal à salle des machines ! Donnez-moi toute la gomme ! Que signifie ce... ? »

— « *Sharyats à Askol ! Sharyats à Askol !* Suis écarté de ma course ! J'accélère ! Que se passe-t-il ? »

— « Gare ! »

— « *Fodorev* à *Zuevots !* Faites attention, tas de crétins ! Vous allez nous aborder ! »

Protégée par le champ interne, Elva ne ressentit qu'une infime fraction de cet énorme changement de vélocité. Mais même alors, une vague de nausée la parcourut. Elle empoigna un étançon de la couchette. Le bureau se libéra d'une amarre desserrée, et alla s'écraser contre la paroi, qui plia. Le pont se fendit. Un fracas rugissant traversa toute la coque, les membrures gémirent en se tordant, les tôles hurlèrent en se cisaillant. Une poutrelle se brisa en deux, et lança des fragments acérés parmi l'équipage d'une tourelle. Une section s'entrouvrit, l'air se rua à l'extérieur, une centaine d'hommes mourut avant que les cloisons étanches pussent être closes.

Au bout d'un moment, les énergies stabilisatrices recouvrèrent le

contrôle à l'intérieur. Les images reprirent forme sur l'écran d'Elva. Elle aspira l'air à pleins poumons, et regarda. Sorti de la formation, l'*Askol* plongeait à un kilomètre de son homologue le *Zuevots* — juste au moment où la coque cyclopéenne de ce dernier s'écrasait sur le croiseur *Fodorev*. Le feu jaillit : les batteries d'accumulateurs avaient sauté. Les deux géants se ratatinèrent, chauffés à blanc au point d'impact, soudés, et s'éloignèrent dans une valse lunatique. Hommes et matériel étaient projetés par les énormes déchirures des coques. Deux tourelles entremêlaient leurs longs canons, comme un nœud de serpents. Et puis toute la masse frappa un troisième astronef avec une force étourdissante. Des morceaux d'acier volèrent dans l'espace.

Au milieu du fracas et des hurlements, la voix de Golyev éclata.

— « Taisez-vous, là-bas ! Cessez ! Je jure que je descendrai le prochain qui gémira ! L'ennemi sera ici dans une minute. Tous les postes, appelez-moi par ordre numérique. »

Un semblant de discipline revint. Ces hommes étaient des guerriers. Les instruments fouillèrent l'extérieur, les computeurs qui restaient ronronnèrent, les cerveaux reprirent leurs déductions, les canonniers regagnèrent leurs postes. La flotte vaynaméenne passa, et l'univers explosa en un bref feu d'artifice. Plus d'un appareil chertkoïen périt à ce moment, car ses défenses étaient trop délabrées, ses défenseurs trop hébétés pour détourner les torpilles chercheuses. Mais les autres luttèrent, sauvèrent leur existence et virent leurs ennemis disparaître au loin.

Mais leurs moteurs étant incapables de les délivrer, ils continuaient à dériver hors de leur course initiale. Elva entendit un physicien exposer en termes laconiques les déductions qu'il tirait de ses observations. La flotte entière avait été prise dans un cône de force gravitationnelle émanant de cet objet massif détecté en orbite. Tel un maëlstrom de dimensions astronomiques, il les avait arrachés de leur trajectoire. Ceux qui étaient les plus rapprochés, saisis dans le champ de force le plus intense — le quart de l'armada — avaient été réduits à l'état d'épaves par la simple décélération. Présentement, *la force* les attirait vers son centre même.

— « Mais c'est impossible ! » gémit le chef mécanicien de l'*Askol*. « Un faisceau attracteur de gravité de cette amplitude... Cela ne peut pas être réalisé, Amiral ! L'énergie requise consumerait n'importe quel générateur en une microseconde ! »

— « Ils *l'ont* réalisé, » dit sèchement Golyev. « Ils ont peut-être trouvé une nouvelle façon de faire passer l'énergie dans un distorteur spatial. Voyons, où sont ces chiffres indiquant l'intensité ? Et ma règle à calcul... Oui... Toute la flotte sera bientôt dans un champ tellement puissant que — Eh bien, nous ne nous laisserons pas faire. Pare à faire feu de toutes nos pièces sur ce générateur. »

— « Mais Amiral... nous devons avoir — je ne sais combien d'appareils — si près de lui qu'ils sont maintenant dans un rayon de destruction totale. »

— « Dommage pour eux. Attention. Poste de Tir, feu à volonté. »

Et puis en chuchotant, bien que cette ligne particulière fût privée et que nul autre ne pût l'entendre dans l'appareil :

« Elva ! Tout va bien, en bas ? Elva ! »

Malgré le tremblement de ses mains, elle avait réussi à allumer une cigarette. Elle ne répondit pas. *Qu'il se fasse du souci. Cela diminuera peut-être son efficacité.*

L'écran d'Elva, n'étant pas dirigé vers le centre du tourbillon de force, ne montra pas sa destruction par le tir de barrage nucléaire. Non qu'elle aurait pu être enregistrée : l'explosion instantanée, d'une férocité comparable à celle des explosions au centre d'un soleil, dépassa toute perception humaine ou électronique. A la surface de Vaynamo, en plein jour, les gens durent certainement détourner les yeux de cet éblouissement subit. Quiconque se trouvait à moins de mille kilomètres de ces têtes atomiques mourut, quelle que fût l'épaisseur d'acier et de champ de force qu'il pouvait interposer. Une quarantaine de spationefs chertkoïens furent soudainement servis par des cadavres. Ceux qui étaient plus près furent fondus. Encore plus près, ils cessèrent d'exister, sauf sous forme de gaz portés à une température de quelques millions de degrés. Les appareils qui s'étaient déjà écrasés sur la station géante furent transformés en isotopes instables ; leurs atomes mêmes moururent.

Mais la station elle-même disparut. Et Vaynamo n'avait été capable de construire qu'un seul de ces monstres. Les astronefs chertkoïens étaient à nouveau libres.

« L'Amiral à tous les Commandants ! » cria la voix léonine de Golyev. « L'Amiral à tous les Commandants. Vos rapports attendront. Dégagez les lignes. Je veux que tous les hommes de la flotte m'entendent. Pare à recevoir un message.

» A présent écoutez tous ! Ici le Commandant Suprême Bors Golyev. Nous avons reçu un rude coup, les gars. L'ennemi possédait une arme inattendue, qui nous a causé de grosses pertes. Mais nous avons détruit cette machine. Je répète, nous l'avons fait disparaître du cosmos. Et je vous dis : bien joué ! Je vous dis aussi : il nous reste encore une force cent fois supérieure à celle de l'ennemi, et il a joué son dernier atout. Nous allons lui porter le coup final ! Nous all... »

— « Alerte rouge ! Alerte rouge ! Les astronefs ennemis reviennent. Les astronefs ennemis reviennent. Vélocité radiale environ 50 KPS, mais accélération environ 50 G. »

— « *Quoi ?* »...

Elle-même, Elva vit les étoiles filantes vaynaméennes reparaître dans le champ de vision.

Golyev essaya par ses cris d'enrayer la panique de ses officiers. Allaient-ils cesser de courir en rond comme des femmelettes ? L'ennemi avait mis autre chose au point, quelque méthode d'accélération inouïe sous la poussée gravitationnelle. Mais pas par sorcellerie ! Cela pouvait être un compensateur de tension interne perfectionné jusqu'à l'efficacité maxima, *plus* une adaptation du principe inconnu qui avait servi pour créer le tourbillon de l'attracteur pulvérisé. Ou cela pouvait être autre

chose, un principe entièrement nouveau, quelque intermédiaire entre l'agoratron et la propulsion interplanétaire ordinaire... « Peu importe, tas de crétins ! Ce n'est qu'une bande de coquilles de noix ! Abattez-les ! »

Mais l'armada était en pleine confusion. Les détecteurs n'avaient lancé leur avertissement que quelques secondes à l'avance ; le temps de réaliser que cet avertissement était fondé, le temps de vouloir frénétiquement rallier les hommes déjà désorientés, et ces quelques secondes avaient été perdues : la flotille de coques de noix arriva parmi les Chertkoïens. Elle freina sa furieuse vélocité relative avec une rapidité presque instantanée, à laquelle les canonniers Chertkoïens et les computeurs de tir n'avaient nullement été préparés. Mais les canonniers vaynaméens étaient prêts, eux. Et même un petit engin peut transporter des torpilles qui annihileront un gros appareil de combat.

Sous mille coups rageurs, l'armada périt.

Pas entièrement. Les astronefs non armés furent épargnés s'ils se rendaient. Les équipages de prise vaynaméens libérèrent leurs compatriotes chaque fois qu'ils en trouvèrent. L'*Askol,* sous le commandement personnel de Golyov, repoussa ses assaillants et s'éloigna opiniâtrement vers des régions où ils pourrait utiliser l'agoratron pour s'échapper. Le commandant d'un appareil capturé révéla que plus de cent Vaynaméens étaient à bord de l'astronef amiral. On n'essaya donc pas de le détruire. Mais une grande quantité d'engins lancèrent des missiles de diversion, qui occupèrent complètement ses défenses. Pendant ce temps, des compagnons d'armes vinrent se ranger le long de sa coque, percèrent les tôles, et envoyèrent des hommes à l'intérieur.

L'équipage chertkoïen résista. Mais il était très inférieur en nombre et en armement. La plus grande partie mourut sous les balles, les grenades, les gaz et les lance-flammes. Certains nids de résistances, retranchés dans quelques compartiments, eurent leurs issues soudées de l'extérieur, et le choix entre mourir de faim ou capituler. Mais l'*Askol* était si vaste qu'il fallut plusieurs heures au commando de prise pour s'en rendre entièrement maître.

***

La porte s'ouvrit. Elva se leva.

Tout d'abord, les six hommes qui entrèrent lui parurent étrangers. Au bout de quelques secondes (elle était trop lasse et hébétée pour pouvoir réfléchir clairement) elle comprit pourquoi. Ils étaient tous en pantalons et vestes bleus : un uniforme. Elle n'avait jamais vu auparavant deux Vaynaméens habillés de façon identique. *Mais bien sûr,* songea-t-elle vaguement ; *nous avons été obligés de créer une flotte spatiale.*

Et ils restaient de son peuple. Peau claire, cheveux raides, pommettes hautes, yeux pâles obliques rendus encore plus luisants par la poussière

du combat. Et... oui, ils marchaient encore comme des Vaynaméens, avec la tête haute et le balancement de l'homme libre, comme elle n'en avait pas vu depuis... combien de temps ? Aussi leur costume n'avait-il aucune importance, pas plus que les armes qu'ils avaient en mains.

Lentement, au milieu du bourdonnement dans sa tête, elle réalisa que les bruits de la bataille s'étaient tus.

Un jeune homme fit un pas dans sa direction.

— « Madame... » commença-t-il.

— « Est-on sûr que c'est elle ? » demanda un autre, moins doucement. « Pas une collaboratrice ? »

Un nouvel homme se fraya un chemin à travers l'escouade. Il était grisonnant, pâle à cause du manque de soleil, et portait une combinaison sale de prisonnier. Mais il avait un sourire aux lèvres, et se courba profondément devant Elva.

— « Elle est bien ma Dame de Tervola, » déclara-t-il. Puis il s'adressa à elle : « Quand ces hommes m'ont libéré, dans la Section Quatorze, je leur ai dit que nous vous trouverions probablement ici. Je suis si heureux. »

Elle eut besoin d'un moment pour le reconnaître.

— « Oh !... Oui. » Elle ne put que hocher la tête. « Capitaine Ivalo. J'espère que vous allez bien. »

— « Oui. Grâce à vous, madame. Un jour nous saurons combien de centaines d'entre nous sont vivants, sains d'esprit — et présents ! — grâce à vous. »

Le chef d'escouade fit un autre pas en avant, rangea son pistolet-mitrailleur dans l'étui et leva ses deux mains vers elle. C'était un homme bien bâti, blond, à peine plus âgé qu'elle : trente-cinq ans peut-être. Il voulut parler, mais les mots ne jaillirent pas, puis Ivalo l'attira en arrière.

« Tout à l'heure, » dit l'ex-prisonnier. « Finissons-en d'abord avec le travail désagréable. »

Le chef hésita puis, avec une grimace, acquiesça. Deux hommes poussèrent Bors Golyev dans la cabine. L'amiral perdait son sang par une douzaine de blessures, et titubait dans son épuisement. Mais en apercevant Elva, il parut se reprendre.

— « Tu n'as pas été blessée, » souffla-t-il. « Je craignais tant... »

Ivalo dit d'une voix d'acier :

— « J'ai exposé les faits concernant ce cas au chef d'escouade que voici, ainsi qu'à son supérieur immédiat. Je suis sûr que vous partagerez notre désir de ne pas être inhumains, madame. Cependant, un procès criminel, devant une cour régulière, ferait de la publicité à une période qu'il vaut mieux oublier, et ne saurait infliger à cet homme qu'une punition limitée. En conséquence, nous, ici présents, vu l'état de guerre et considérant les immenses services que vous... »

Le chef de peloton l'interrompit. Il avait les narines pincées.

— « Ordonnez, madame, » dit-il. « Prononcez la sentence. Nous la mettrons aussitôt à exécution. »

— « Elva, » murmura Golyev.

Elle le regarda, se souvenant d'incendies, de captures, et d'un certain homme mort sur une barricade. Tout semblait distant, irréel.

— « Il y a déjà eu trop de souffrances, » fit-elle.

Elle réfléchit quelques instants.

« Emmenez-le et abattez-le simplement. »

L'officier parut soulagé. Il prit la tête de ses hommes. Golyev voulut dire quelque chose, mais fut entraîné trop rapidement.

Ivalo resta dans la cabine.

— « Madame... » commença-t-il avec lenteur.

— « Oui ? » Submergée par la fatigue, Elva s'assit de nouveau sur la couchette. Elle chercha une cigarette. Il n'y avait en elle aucune émotion, seulement une sourde envie de dormir.

— « Je me suis demandé... Ne me répondez pas si vous ne voulez pas le faire. Vous en avez tant vu. »

— « Ce n'est rien, » dit-elle mécaniquement. « Maintenant les ennuis sont passés, n'est-ce pas ? Je veux dire... nous ne devons pas nous laisser obséder par le passé. »

— « Bien sûr. Heu... ils m'ont dit que Vaynamo n'a pas beaucoup changé. L'effort de guerre devait affecter quelque peu la société, mais ils ont essayé de minimiser cela, et ils y sont parvenus. Notre planète a une stabilité intrinsèque, vous savez : exactement l'opposé du monde des Chertkoïens. Libérons les planètes qu'ils ont asservies, et assurons-nous qu'ils ne pourront jamais recommencer. Ce ne sera d'ailleurs pas extrêmement difficile.

» Quant à vous, je me suis soigneusement enquis de ce qui vous concerne. Tervola est resté dans votre famille. Le pays et ses habitants sont tels que vous les avez connus. »

Elle ferma les yeux, sentant qu'elle commençait enfin à se détendre.

— « A présent je peux dormir, » lui dit-elle.

Se souvenant, elle releva la tête avec une pointe d'étonnement.

« Mais vous aviez une question à me poser, Ivalo ? »

— « Oui. Pendant tout ce temps, je n'ai pas cessé de me demander pourquoi vous restiez avec l'ennemi. Vous auriez pu vous échapper. Avez-vous *toujours su* quel grand service vous alliez rendre ? »

Son sourire l'étonna elle-même.

— « Eh bien, je savais que je ne pouvais pas être d'une grande utilité sur Vaynamo, » dit-elle. « N'est-ce pas vrai ? Sur Chertkoï, j'avais une chance de servir à quelque chose. Mais ce n'était pas bravoure de ma part. J'avais déjà éprouvé le pire. Alors je n'avais plus qu'à attendre... simple question de mois... et toutes les épreuves seraient terminées. Tandis que... eh bien, si je m'étais évadée lors de la Deuxième Expédition, j'aurais passé la plus grande partie de ma vie sous l'ombre menaçante de la Troisième. Je vous en prie, ne me portez pas aux nues. J'étais en fait terriblement lâche. »

Il resta bouche bée.

— « Vous voulez dire... vous saviez que nous gagnerions ? Mais c'est impossible ! Tout laissait prévoir le contraire ! »

Le cauchemar s'évanouissait plus rapidement qu'elle n'avait osé l'espérer. Souriant toujours, elle secoua la tête — pas triomphante, mais heureuse de pouvoir expliquer enfin ce qui lui avait donné le courage de survivre.

— « Vous êtes injuste à l'égard de notre peuple. Aussi injuste que l'étaient les Chertkoïens. Ils croyaient que, parce que nous préférions la stabilité sociale et l'espace vital, nous étions en stagnation. Ils oubliaient qu'on peut courir de plus grandes aventures, sur le plan spirituel, que dans tout l'univers physique. Nous possédions vraiment une science et une technologie très puissantes. Elles étaient orientées vers la vie, vers l'embellissement et l'amélioration — et non vers l'exploitation de la nature. Mais elles n'en étaient pas moins viriles. N'est-ce pas vrai ? »

— « Mais nous n'avions pour ainsi dire pas d'industrie. Même pas actuellement. »

— « Je ne comptais pas sur nos usines, vous ai-je dit, mais sur notre science. Lorsque vous m'aviez parlé de la suppression de cette horrible arme bactériologique, vous aviez confirmé mes espoirs. Nous ne sommes pas des saints : notre gouvernement n'aurait pas abandonné si rapidement ces projets d'épidémies — il aurait au moins tenté de s'en servir pour bluffer — s'il n'avait eu *mieux* en perspective. Non ?

» Je ne pouvais même pas deviner ce que nos savants pourraient mettre au point, avec deux générations d'avance sur l'ennemi. Je pensais bien qu'ils utiliseraient la physique plutôt que la biologie. Pourquoi pas ? On ne peut avoir de technologies chimique, médicale, génétique, écologique *avancée*, sans posséder les progrès correspondants en science physique. N'est-ce pas ? La théorie des quanta explique les mutations. Mais elle explique aussi les réactions atomiques, ou tout autre principe utilisé dans ces nouveaux appareils.

» Oh ! oui, Ivalo, j'étais sûre que nous gagnerions. Tout ce que j'avais à faire, c'était travailler pour que nous, prisonniers — surtout moi, pour être honnête — soyons tous ici au moment de la victoire.

Il la regarda avec admiration. De nouveau, elle en éprouva une sensation d'écrasement. *Après tout,* songea-t-elle... *soixante-deux ans. Tervola demeure. Mais qui me connaîtra ? Je vais être tellement seule.*

Des bottes résonnèrent sur le métal. Le jeune chef d'escouade reparut.

— « C'est fini, » dit-il. Sa raideur disparut et il s'approcha doucement d'Elva, presque timidement.

— « J'espère, » dit Ivalo avec un plaisir grandissant dans la voix, « que madame me permettra de venir la voir de temps en temps. »

— « J'y compte bien ! » murmura-t-elle.

— « Nous autres, enfants perdus, serons sûrement désorientés pendant quelque temps, » dit-il. « Nous devrons nous entr'aider. Par exemple, vous aurez peut-être quelque difficulté pour vous faire à l'idée que votre fils Hauki, Franc-Chef de Tervola... »

— « Hauki ! » Elle sauta sur ses pieds. La cabine vacilla autour d'elle.

— « ...est à présent un vigoureux sexagénaire qui peut se targuer d'avoir mené une vie remplie de succès, » dit Ivalo. « Y compris la procréation de Karlavi, ici présent. »

Les mains puissantes de son petit-fils se refermèrent sur celles d'Elva. « Lequel à son tour, » conclut Ivalo, « est depuis peu le père d'un joyeux bambin nommé Hauki. Et tous vos gens ont hâte de vous accueillir au pays ! »



Les Anges de Colère

par NATHALIE CHARLES-HENNEBERG

Sodome et Gomorrhe ont-elles été détruites grâce à une explosion nucléaire, déclenchée par une race extra-terrestre ? C'est du moins la théorie (fantaisiste) du savant soviétique Agrest, qui fut exposée ici même (1). Une telle idée en tout cas est séduisante pour la science-fiction, et Nathalie Henneberg (dont le Rayon Fantastique publie un nouveau roman : « Les dieux verts »*) s'en est servie pour édifier cette reconstitution fabuleuse des temps bibliques.*



LE Livre des Merveilles dit :

« *En ce temps-là les anges descendaient sur la Terre. Leurs noms étaient différents : Trônes, Archanges et Dominations.* » Certains atterrissaient sur des roues de topaze ou de chrysolithe, mieux ocellées qu'un plumage de paon. D'autres débarquaient de nefs pointues, effilées, qui laissaient en s'envolant une trace brûlante sur le sol. D'autres encore semblaient traverser le ciel, le corps nu, monstrueux, crachant une salive dorée, et ceux-ci avaient des flancs de taureau et un visage de vierge. C'étaient des Hérubs, venus de Proxima Centauri : leur astrodrome se trouvait sur un satellite.

Et puis, il y en avait qui descendaient simplement devant vous le sentier d'une colline, sous leurs scaphandres transparents : on eût dit des abeilles sous leurs ailes. C'étaient les plus dangereux : ils se mettaient aussitôt sur la longueur d'onde des indigènes et leur vue infligeait à tous une ineffable blessure.

Ainsi était celui que rencontra Dina. A mi-chemin entre une ville si blanche sous ses peupliers — et sa propre bourgade dont les oliviers s'argentaient. C'était un matin délicieux (quand la Terre vieillirait, l'homme ne verrait plus d'aubes aussi belles). L'air était si pur qu'au loin chaque cime de cèdre, chaque corolle de lys s'irisait, et la surface même du grand fleuve n'était qu'une coulée de cristal vert. Chaque gorgée sentait le thym, la verveine.

Elle le rencontra au détour du sentier, là où le grand cognassier laissait tomber ses pétales d'argent. Dina était alors une jolie adolescente terrienne, mince et longue, avec un visage doré et des yeux violets : il n'y

(1) Voir n° 76, page 138.

avait pas si longtemps, les garçons des Deux Villes se seraient retournés sur son passage.

Mais elle n'avait jamais rien vu de pareil au Voyageur : elle n'aurait pu le décrire. Elle ressentit simplement un grand coup au cœur — et, plus tard, elle cherchait les mots pour analyser : « Il était comme le miel. Comme le clair de lune sur les lys. Il était... »

(Elle se rappelait seulement l'attache brillante de ses ailes, et un sourire fugitif, mais qui semblait s'adresser à elle — rien qu'à elle — Dina. C'était l'impression générale qu'*ils* donnaient aux Terriens.)

D'ordinaire, ils passaient sans rien dire, inclinant seulement, sur un cou pur et long, une tête petite, couronnée d'or et de soie. Ils avaient leurs occupations et ne visitaient que les anciens. Chaque fois, ils apportaient des présents : tantôt c'étaient des vases transparents, irisés — des murrhins — en une matière inconnue, tantôt des tissus éclatants ou des coquillages. Ils les déposaient sur les seuils et ils apprenaient aux anciens à s'en servir. Puis ils disparaissaient. L'ordre avait été crié sur les places publiques de ne pas approcher les Voyageurs et de ne pas les importuner.

Mais celui-ci parla lui-même à Dina :

— « Jeune fille, » dit-il, « n'es-tu pas Daïna, fille de Lô ? En ce cas, j'ai à te faire un présent. »

Il prononçait son nom d'une façon étrange, mais c'était bien le sien (on ne devait pas mentir aux Voyageurs). Elle dit :

— « Oui, je suis Dina, fille de Laô-The. » Et elle regardait ses mains, mais elles étaient vides.

Il sourit et ce fut comme un trait de feu, une flèche de soleil la perçant de part en part. (Beaucoup plus tard, des femmes honorées comme des saintes voudraient décrire de telles apparitions. Elles parleraient de *« longs dards dorés, plongés dans leur cœur et jusque dans leurs entrailles, de sorte qu'elles restaient toutes enflammées d'amour divin. »*)* Mais Dina n'était qu'une fille de seize ans, née dans une ville où l'on offrait à Dieu la graisse des génisses et non les âmes vives. Elle se rappela seulement les préceptes des anciens : « il est défendu de parler aux étrangers » — « quiconque touche le bord de leur vêtement tombe foudroyé » — « celui qu'atteint la flamme de leurs sceptres disparaît aux yeux des vivants ». Et Dina ferma les yeux, elle se boucha les oreilles et courut vite dans le sentier, pas assez vite cependant pour ne pas entendre comme une musique ces paroles :

— « Je te donnerai ce que tu voudras, Dina... »

Elle s'enfuit donc, elle rentra dans la maison blanche de Laô-The qui était comme toutes les maisons de ce pays — bâtie en carré, sur une cour de marbre ouverte aux étoiles. Les Etrangers avaient appris aux habitants des Deux Villes à construire des édifices en une pierre blanche et friable qu'ils appelaient l'albâtre (les Terriens disaient : « djiss ») et à tailler les dalles de marbre.

---

* Ste Thérèse d'Avila, Marie Alacocque, etc. (N. D. A.)

« Avant l'Ere des Voyageurs, » disait Baar-Sahiel, l'Ancien des anciens, « tout le monde vivait dans les cavernes. « Ce n'était pas plus mal, selon lui, mais autrement. Dina courut et s'abattit de son long sur la natte de roseau, dans la pièce des femmes. Elle pleura. Ce fut sa sœur Timna qui vint la relever, mais dans ses bras mêmes, elle n'osait ouvrir les yeux et rencontrer le regard de cristal de Timna, la blancheur de Timna — comme un lys dans les ténèbres, elle cachait son visage dans les cheveux lumineux de sa sœur. Timna écarta ses mains et découvrit ses paupières meurtries.

— « Tu en as vu un, non ? » fit-elle. « Il a touché ta robe ? Il t'a parlé ? »

— « Je suis morte ! » haleta la petite. « Son regard était une flèche qui m'a pénétrée de joie et de douleur. Mais il n'a pas seulement pris ma main... »

— « Qu'a-t-il dit ? »

— « Qu'il me donnerait ce que je désire... »

— « Il viendra ici ? »

Les deux sœurs se regardèrent. Pour la première fois, Dina sentit qu'elles n'étaient pas un même être — qu'elles étaient différentes... La pupille des yeux pâles de Timna se rétrécissait, ses ongles s'enfonçaient dans le coude de sa sœur.

— « Non, je ne pense pas, » dit la cadette, soudain prudente.

— « Où, alors ? Et quand ? »

Il devenait difficile de mentir : les Voyageurs ne tardaient jamais. Timna avait ramassé sur la natte un blanc pétale de cognassier. Dina se tut et ferma les yeux.

« Ecoute, » dit l'aînée, « tu fais comme les autruches. Les anciens nous ont défendu le contact avec les Etrangers si nous ne sommes ni très vieux ni très sages : leur vue seule donne un mal, un mal terrible. Tu prétends qu'il ne t'a pas touchée et te voici toute autre déjà... »

— « Ce n'est pas ma faute ! » sanglota la plus jeune.

— « Non. Connais-tu la peine qui châtie ceux qui ont enfreint la Loi ? On les lapide et ils meurent sous les pierres. Tu ne seras pas lapidée. Mais à une condition... »

— « Laquelle ? »

Déjà Dina avait moins peur. Elle écartait ses cheveux de nuit et son visage luisait comme une perle. Elle était habituée à être gâtée, à ce que sa sœur prenne à sa charge peines et dangers.

— « Tu ne quitteras pas cette maison pendant trois lunes. »

— « Mais, » fit Dina, avec une secrète espérance, « si je ne sors pas, il viendra ici... »

— « Notre père le recevra, c'est l'usage. »

Il n'y avait qu'un cognassier sur le Lac Mara. Timna savait bien que Dina ne tiendrait pas une seule nuit, avec tout ce ruissellement d'or et de miel dans ses yeux, avec cette flamme dorée qui l'environnait...

L'épouse de Laô The était une femme craintive et triste, centrée sur les souvenirs de sa jeunesse, sur la grande plaine d'où le citadin l'avait ravie.

sur sa famille nomade au milieu d'immenses troupeaux de cavales errantes, parmi les feux de camp de genévrier. Elle regrettait toujours quelque chose. (Elle regretterait de même, pensait Timna, leur maison blanche sous les cèdres et les cyprès si — par improbable — il fallait la quitter.) Timna savait depuis longtemps qu'il existait des êtres différents — et cela ne dépendait ni de l'âge ni de la condition : certains étaient tournés vers l'avenir, d'autres vers le passé.

Elle n'avait aucun secours à attendre d'une mère puérile, d'un père occupé. Elle devait agir seule. Elle mêla donc à la boisson rafraîchissante à base de tamaris quelques graines de pavots broyés, en fit boire à Dina, et la jeune fille s'endormit. Alors elle mit les vêtements de Dina, pour tromper les sens exquis des Autres, et cacha dans sa ceinture une lame très mince, d'os ciselé. Frottée d'herbes mortelles, cette arme avait appartenu à un ancêtre nomade.

Les lueurs s'éteignaient sur les Deux Villes, et les voix de femmes, cristallines, chantaient à l'Est — et à l'Ouest, les voix de bronze de jeunes gens. Tout était comme toujours à Hamr et à Shodôm, depuis dix ou quinze ans que les Etrangers aux scaphandres étincelants et aux ailes blanches, étaient descendus sur la plaine. Ceux qui les avaient rencontrés réalisaient tout à coup l'imperfection terrienne et, désormais, ils allaient chacun de son côté, ils ne pouvaient pas faire autrement. Depuis dix ou quinze ans, aucun couple n'avait été uni, aucun enfant n'était né dans les Deux Villes.

Timna descendait vers le lac où flottait une brume violette. Une sentinelle l'interpella à gauche des portes de la cité. C'était une femme, elle la regarda tristement et lui dit :

— « Est-ce ta première sortie de nuit ? »

— « Non, » mentit Timna.

— « Alors que le ciel te console. »

A droite, sur le rempart répondit le rire étouffé d'une autre sentinelle : un homme. Un adolescent, bien sûr, ils pensaient qu'eux seuls intéressaient les Etrangers : ils apprenaient tant de choses en suivant les silhouettes ailées. Timna trouva le sentier. Entre deux rochers moussus, où s'accrochaient les iris bleus, les cornets verdâtres de l'arum et ce fantastique orchis sauvage qui rend, en une nuit, toute une rive nacrée, un arbre vacillait — d'une blancheur de neige. L'air était pénétré d'une senteur de benjoin et de myrrhe, et Arcturus se tenait droit sur la plaine comme un saphir.

Elle le rencontra sous le cognassier, contre le rocher couleur d'albâtre, et elle vit d'un seul coup d'œil, aussitôt, tout ce qu'il était dangereux de voir : les ailes, la silhouette lumineuse, l'auréole de miel. Elle ferma les yeux — trop tard — et marcha sur lui.

— « Vous n'êtes pas Dina, » constata-t-il.

— « Non. Seulement sa sœur aînée. »

— « Ce n'est pas vous que j'ai appelée. »

— « Mais je suis venue. »

— « Oui. »

— « J'ai à vous dire ceci : allez-vous-en de Hamr et de Shadôm ! Quittez nos villes. La Terre est vaste et le firmament plus encore. Vous aurez les forêts, les grandes prairies et la mer, comme vous avez l'espace et les étoiles. Le plus beau, en somme. Laissez-nous nos murs d'argile, nos obscures maisons, nos jardins clos. Je veux dire : ce que nous avons fait ou conquis nous-mêmes. Aucun de vos dons ne nous convient... Allez-vous-en, Etrangers ! »

— « Est-ce le message de Dina ou le tien ? Est-ce le cri de la Terre ? »

Timna reprit d'une voix basse et pressée :

— « L'autre nuit... Les anciens sont venus chez notre père et je les ai entendus se plaindre. Les hommes en ont assez de ne pas avoir leur monde à eux tout seuls, disaient-ils. Ils sont las de rencontrer les extra-terrestres sous leur toit, sur leurs places ; ils ne comprennent pas votre manière de « léviter » ni de traverser les murs et ils redoutent votre présence inattendue. Comprenez-moi (je m'explique mal, je sais !), les hommes en ont assez de partager avec vous leur galette frottée d'ail ou leur cruche d'eau vive. Ils désirent être seuls au combat, face à leur ennemi, sans qu'une main vienne détourner la flèche ou le javelot, seuls au lit avec leurs amies ou leurs femmes... enfin, seuls ! »

— « Nous ne vous avons pourtant fait aucun mal, » constata l'Etranger.

Les paupières closes de Timna la brûlaient. « Qu'appelez-vous le mal, le bien ? » demanda-t-elle.

— « Voyons, tâchons de nous comprendre. Lorsque nous sommes venus, vous habitiez les creux des arbres ou du sol. Vous étiez vêtus de peaux de bêtes, ne sachant ni tisser ni cultiver le lin, encore moins le teindre de couleurs qui réjouissent les yeux. Vous transportiez l'eau dans des courges creuses et vos enfants mouraient beaucoup, en hiver.

» Nous vous avons appris à bâtir des logis, à souffler le verre, à créer sur vos métiers des toiles fines, à extraire la pourpre du murex. Auparavant, l'un de nous vous a même appris à tirer le feu du silex, mais celui-ci a péri. D'autres dons, et de plus précieux, sont à votre portée : la grâce des mots, la magie des sons et des teintes... »

— « Vous nous avez trop donné ! » cria Timna.

— « Nous haïssez-vous pour cela ? »

— « Non... vous savez bien que non... mais avant de vous rencontrer, nous étions sans désirs et sans rêves. Nous cherchions seulement à survivre... Aujourd'hui une quête immense a commencé : celle de l'impossible. Iphni de Hamr, qui est prêtre d'un dieu, prétend que vous nous offrez les écorces des fruits et des coquilles vides, pour nous donner le goût des choses et nous entraîner plus loin... toujours plus loin... »

— « C'est possible. »

— « Et puis... »

— « Achève. »

— « Vous êtes trop beaux. »

— « Est-ce un crime ? »

Elle aurait voulu lui jeter à la face... tout : les maisons et les jardins abandonnés, les berceaux vides et le peuple pacifique d'Hamr et de Sha-

dôm errant sur ce vaste plateau — ces filles qui ne voulaient plus voir les garçons, depuis qu'elles avaient rencontré les Anges (ainsi appelaient-elles les Etrangers), et ces adolescents qui recherchaient dans les traits d'un ami le reflet d'une perfection venue d'Ailleurs. Timna voulait dire au Voyageur que la fin des Deux Villes était proche, puisque, pour survivre, les peuples devaient croître et se multiplier. Mais elle ne pouvait pas. Et l'Etranger marcha vers elle. Il ne lui fit aucun mal, il posa légèrement ses doigts sur ses paupières qui frémirent et il prononça :

— « Regarde-moi. »

(Oh ! tout ce que l'on racontait sur ces dards, sur ces flèches d'or qui transpercent les cœurs et les plongent dans d'ineffables délices — tout ce que le langage terrien amoureux ou mystique trouverait, des siècles plus tard — n'était rien et ne serait rien... L'adolescente sut, comprit, réalisa dans l'éclair d'une seconde qu'elle connaîtrait d'autres enfers et des paradis incandescents. Il est des êtres prédestinés au supplice comme à l'amour.)

Il s'agissait d'éviter le gouffre.

Timna frappa droit au cou. Là où le casque étincelant rejoignait l'armure.

Quand elle reprit ses sens — car elle aussi avait sombré dans les rouges ténèbres — elle crut d'abord qu'elle l'avait tué. Elle en était même sûre. Sa tunique et ses genoux étaient poisseux. Mais la lune frappait droit le rocher blanc (la plus grande lune) et elle vit l'ombre nette de l'Etranger qui s'y profilait. Il s'était allongé contre ce polyèdre, sans doute étouffait-il, car il avait enlevé son casque, et il était si beau que Timna rampa vers lui — à genoux.

Le couteau avait disparu, mais elle voyait au creux du cou une tache sombre. Elle aurait voulu dire : pardon ! et se cogner la tête au rocher. Mais les mots ne venaient pas. Et elle ne sentait pas ses larmes.

— « Nous n'avons pas beaucoup de temps, » dit le Voyageur. « Il me faut partir plus loin que les étoiles. Pourtant je voudrais te laisser quelque chose... comment appelez-vous cela ? Un présent. Je voulais donner à ta sœur un roseau percé de sept trous qui eût été le premier instrument de musique. Non, tu ne comprendrais pas. A toi qui es pure et qui tues, que puis-je donner ? »

— « Rien, » dit Timna. « Votre souvenir. Votre ombre. Mais elle s'effacera. Et je serai seule. C'est mon châtiment. »

— « Il n'y a pas de solitude, » prononça l'inconnu. « C'est une notion horrible, terrienne. Il y a toujours la lumière et les ombres, les sons et les mots — tant que l'on vit. Et tu es vivante. Tes mains sont pleines de mon sang, Timna. Il y a cette ombre sur le rocher... moi, je pars. Trace, avec mon sang, le tour de cette ombre. »

Elle le fit.

La forme du corps léger s'effaça sur le sol.

⁂

Ils étaient deux au camp des Cèdres, à Baal-baak, pays dont le nom n'a guère changé. Ils avaient pour mission de surveiller les écrans périscopiques qui donnaient la situation des Interstellaires sur le globe.

Et soudain ces écrans flambèrent. Presque tous.

Le coup était relié à l'univers entier et, avant tout, à ces grands navires-robots silencieux qui évoluaient sur leur orbite autour des planètes, prêts à l'attaque comme à la riposte. Et le rôle des guetteurs était confié aux Arcturiens.

— « Tout vous est facile, ici, » disaient les Centauriens et les Siriens (les uns à la forme de taureaux ailés, les autres dont le processus vital était basé sur le chlore). « Vous ressemblez aux indigènes... ils vous aiment. »

Au-dessus de la mêlée indistincte des éclaireurs prospectant le globe nouveau et des abrigènes à peine sortis de l'ombre, il y avait le Conseil des Astres Libres. Plus loin que le scintillement glacial de l'Etoile Polaire...

Et face aux deux guetteurs — Elléor et Laél — les écrans de sang et de flamme. Une clameur déchirante en montait. Dix, vingt postes stellaires attaqués, détruits. Cent colonies incendiées. Bien sûr, ces points vitaux n'étaient guère peuplés... Les sons ne concordaient pas toujours avec l'explosion d'une nova terrestre, mais la vision se rapprochait — et les Arcturiens virent, durant un instant infinitésimal, des foules obscures montant à l'assaut, des êtres vivants égorgés, saignés, jetés dans l'eau trouble ou les flammes. Ils devinaient la lente agonie des méduses circulaires que le feu étouffait sans calciner, les grands jaillissements du sang vert des Centauriens.

Laél et Elléor (d'Arcturus) n'aimaient guère les navigateurs d'Alpha de Sirius ou de Proxima Centauri ; ils se disaient que les Siriens des onze planètes étaient durs, inémotifs, et croyaient dominer l'univers, sous leur forme de co-élentérés à demi-transparents ; que les Centauriens, en proie aux rages qui crispaient leurs visages délicieux et imprimaient à leurs corps une convulsion animale, détruisaient tout... C'étaient cependant leurs coéquipiers stellaires — des intelligences évoluées et voyageuses...

Aussi se dressèrent-ils d'un coup et la main de Laél chercha le tableau d'appel.

Pour retomber aussitôt.

— « Ils sont fous ou quoi ? » balbutia-t-il. « Cela concerne tout le secteur... On dirait un soulèvement général. »

— « On dirait. »

— « Autour de Shadôm et Hamr. »

— « Oui. »

— « Cependant aucun de nos postes n'a formulé un appel... »

— « Oh ! nos postes... » Elléor esquissa un geste désabusé. Ses yeux de ténèbres faisaient le tour des forts enflammés, des rives rouges. Il était plus grand que son camarade ; l'ombre de ses ailes couvrait la moitié de la tente, et sa tête d'or flamboyait. « Les nôtres, en effet, meurent, sans jamais trahir leurs assassins... Mais cela est une affaire personnelle entre

les Terriens et nous — une affaire de famille, dirais-je. Tu sais ce que nous devons faire maintenant ?... »

— « Alerter les navires de représailles, » dit Laél, écartant une mèche cuivrée. Ses yeux turquoise s'attachaient aux viseurs enflammés.

— « Et tu es prêt ? »

— « Non. »

Il regardait, hébété, la mêlée rouge. Il entendait le cri qui montait de ces fournaises ; ceux-là ne mouraient pas silencieux : leur accusation monterait au-dessus des étoiles, la tente vacillait sous la rafale des hurlements :

— « Nous mourons ! Vengez-nous ! »

— « Hamr et Shadôm ! Hamr et Shadôm ! »

— « Ecoute-moi, » dit Elléor, se dressant, « pour ceux-ci nous ne pouvons rien. Leur plainte parviendra au Conseil Stellaire et — mais oui ! — ils seront vengés ! Nous aussi devrons faire notre rapport et indiquer les responsables, qui seront exterminés. Seulement je me demande qui sont les responsables ?... »

— « Shadôm et Hamr, je suppose ? ... »

Elléor avait marché lentement vers l'entrée de la tente. Il souleva un pan de toile et découvrit le ciel aux étoiles pures et nues, mais dont le dessin était autre que sur leur planète.

— « Ces Terriens qui nous ressemblent, » fit-il, « on oublie toujours qu'ils ont des vies si brèves... As-tu jamais pensé, Laél, que la marche du temps sur une planète de Sirius ou dans notre Galaxie est des centaines et des milliers de fois plus lente ?... Une vie terrienne équivaut à un moment. Nous avons affaire à des enfants à peine nés — c'est peut-être cela qui nous rend si chers les habitants de ce globe, nos frères éphémères. Et ils ne sont pas nombreux : quelques agglomérations ici, plus à l'Est, dans les Hi-indies et sur deux continents que nous appelons Gondwana et Mâ — c'est à peu près tout. Demain, les navires de représailles détruiront Shadôm et Hamr. Nous devrions peut-être sauver ce qui reste — ou bien alors... »

— « Eh bien ? »

— « Quitter définitivement ce globe. Non, nous n'avons apporté aucun mal à cette Terre sauvage — seulement un peu de civilisation (bien qu'il y ait à redire à celle des Siriens). Non, nous n'avons agi ni en conquérants ni en maîtres. Mais ces phalènes humains, dans leur brève existence, ils ont déjà à se débattre contre tant de choses ! Le feu qu'ils ont à peine maîtrisé — et la désintégration qu'ils ignorent encore, les séismes, les raz-de-marée, la faim, la férocité — et ce qu'ils appellent l'amour ! Nous ne devons pas y ajouter notre amertume d'êtres trop sages, à peu près immortels. Non. Et maintenant, » conclut-il, d'une voix lasse, « allons faire notre devoir, Laél. » Sa main composait sur un appareil interplan l'appel aux Astres Libres, formulait en termes brefs les événements, et il termina en disant : « Nous allons là-bas. »

— « Que comptes-tu faire ? » demanda Laél considérant son camarade immobile dans la lueur rouge des écrans.

— « Descendre et voir. Il y a longtemps que j'ai envie de savoir comment se présentent ces deux Villes : Hamr et Shadôm. »

⁂

L'hélico-bulle des Arcturiens se posa sur la plaine, semée de rares bosquets de chênes, parcourue de troupeaux. Un nomade, parent de Laô-The, se tenait assis devant sa tente en peau de buffle. L'homme était sage et ancien, c'est-à-dire qu'à côté d'Elléor et Laél, rayonnants de jeunesse, il n'était qu'un adolescent, bien qu'il portât une barbe de neige.

Dès qu'il vit les Voyageurs, il courut à leur rencontre et se prosterna à leurs pieds. Il dit :

— « Mes seigneurs, je vous prie, si j'ai trouvé grâce à vos yeux, arrêtez-vous chez votre serviteur ! »

Et la visite se déroula suivant les usages, les Etrangers entretenant des relations régulières avec les anciens. L'épouse de cet homme, qui s'appelait Arm ou Abram, pétrit la fine fleur de farine, on apprêta un « veau tendre et bon », on servit le beurre et le lait. Les invités prirent place à l'ombre du chêne, devant la tente. Distrait, Laél écoutait sur son robot interplan personnel les ordres et les commentaires des derniers événements qui se croisaient dans l'espace. Elléor promit à Arm les biens que cet être éphémère désirait le plus — une vie longue (cela était encore relativement possible, à coups d'injections d'hormones) et l'immortalité à travers ses enfants.

Mais les Arcturiens le questionnèrent sur les deux Villes, et il se troubla fort, car il savait que les gens étaient sortis cette nuit pour attaquer les postes des Hérubs et des Roues ocellées. Arm considérait cette conduite comme insensée ; cependant, il crut cacher aux Visiteurs que le complot avait été fomenté de longue date, non seulement par Shadôm et Hamr, mais par Tsohar, Shams, Hobar et Ur, et beaucoup d'autres lieux. Les Kéniens en étaient et les Amorréens aussi. Mais les deux Villes s'étaient mises à la tête de la conspiration... Le vieillard s'adressa à Elléor dont la haute stature l'impressionnait, et il dit :

— « Seigneur, je sais que des crimes ont été commis et que le châtiment est proche. Mais feras-tu périr le juste avec le méchant ? Voici, ces deux Villes sont très coupables, mais peut-être y a-t-il cinquante justes dans leurs murs ? Ne leur pardonneras-tu pas, à cause de ces justes ? »

Les Arcturiens furent à la fois frappés et charmés par cette singulière doctrine terrienne : les mérites de quelques-uns, répartis sur toute la communauté. Ils s'entre-regardèrent, puis :

— « Si nous trouvons cinquante justes, » dit Elléor, « nous pardonnerons pour l'amour d'eux. »

(Du moins, essayerait-il de rallier le Conseil des Astres à son avis. S'il en avait le temps...).

Comme les deux Voyageurs se levaient, pris d'une angoisse sourde, Arm se jeta devant eux, sur la route :

— « Ainsi, » fit-il, « j'ai osé parler, moi, poussière, et vous m'avez

entendu. Mais peut-être manquera-t-il cinq justes sur ces cinquante ? Détruirez-vous la ville pour ces cinq-là ? »

Elléor répondit :

— « S'il ne tient qu'à nous, nous l'épargnerons, à cause des quarante-cinq autres. »

Et le dialogue se poursuivit. Arm courut derrière eux, le long du chemin, se vautrant dans la poussière et souillant sa barbe mousseuse (il serait beaucoup pardonné à Arm). Et il obtint la promesse que dix justes seulement, dix hommes de bonne volonté, aspirant à la paix des étoiles, sauveraient Hamr et Shadôm.

Lorsqu'ils furent arrivés en vue des deux Villes, Laél dit :

— « Quelque chose ne va pas. Tu comprends ? Je n'entends pas les signaux prévus. On dirait que les Centauriens seuls ont eu recours au Conseil Stellaire. Les Siriens prennent leurs décisions en vase clos. »

— « C'était un risque à courir, » fit Elléor. « Un des risques. » Il hocha sa tête d'or. « Les Siriens n'ont jamais eu beaucoup de patience et leurs postes ont terriblement souffert. Si nous étions dans le même cas...

Il pâlit tout à coup. L'hélico-bulle s'était posé au creux d'un vallon moussu, à l'entrée d'un doux sentier, parmi les orchidées et les iris. Le lac Mara scintillait comme une profonde émeraude. Et ils avaient en face d'eux la roche d'albâtre, striée de traînées brunes — et un profil encore reconnaissable.

Laél se pencha, il ramassa une arme d'os ciselé.

— « Ainsi, c'est là qu'ils ont tué Myriel, » fit-il entre ses dents. « Son sang est encore frais. »

Et Elléor :

— « Je n'ai jamais rien vu de pareil. Ils l'ont tué — et cette figure vit. Une œuvre si passionnée, faite avec minutie et amour... »

— « Nous ne comprendrons jamais rien à cette terre, » dit Laél, découragé. « A son espèce qui tue, parce qu'elle aime — et qui aime tuer. Allons-nous-en, Elléor, et que les Terriens répondent seuls de leur folie et de leurs crimes ! »

— « Nous avons promis à Arm de trouver dix justes... » répondit Elléor.

***

C'était un spectacle charmant et dont Laô-The ne pouvait se lasser que celui de ces grands oiseaux humains — les Arcturiens — planant, ailes déployées, dans le couchant. Or au-dessous, azur et neige au-dessus, ils descendaient parmi les nuées de flamme, vers les portes de Shadôm, et les jeunes gens des deux Villes s'arrêtaient, comme frappés par la foudre, et les contemplaient. Laô-The, qui se tenait assis sur le seuil, avec les anciens, courut à leur rencontre et les salua, très bas. Il crut que la foule l'avait suivi, mais il se retourna un moment — et voici que la place était vide, tout le monde avait fui, et Laô-The eut froid au cœur. Plus jeune qu'Arm, il possédait déjà la « sagesse » terrienne. Ayant reçu plus d'une

fois la visite des extra-terrestres, il connaissait leurs usages dictés par la stricte nécessité — le pain sans levain, la répugnance à dormir dans les maisons terriennes fermées de toutes parts, ou à être servis par les femmes. Depuis un certains temps, les Etrangers évitaient aussi les très jeunes gens. Et Laô-The sut que rien de bon ne se préparait dans Shadôm silencieuse et pleine d'un bruit sourd, comme un coquillage. Il mit donc le genou à terre, devant les Voyageurs, et les supplia de venir dans sa maison : Il dit :

— « Ma femme pétrira les pains sans levain, avec des herbes amères, et les serviteurs laveront vos pieds. Demain, vous vous lèverez reposés et vous poursuivrez votre route. »

Elléor et Laél lui répondirent qu'ils préféraient passer la nuit dans la rue, car le temps leur manquait, et ils avaient des recherches à poursuivre. Il s'alarma. Alors Laél sortit des plis azurés de sa tunique un poignard d'os ciselé, et demanda à Laô-The s'il connaissait son propriétaire.

— « Moi, » dit l'homme. « Et voici sur le manche le symbole de ma maison. » Mais il avait blêmi. Il ajouta : « S'il y a eu un mal commis, mes seigneurs, venez et questionnez les miens. »

Ils pénétrèrent dans la blanche maison éventée, en même temps que le couchant rouge qui embaumait comme un vin de sauge, le murmure de la ville et les lointaines clameurs.

Or, la foule était montée de Shadôm tout entière — et même les habitants de Hamr s'y étaient joints : des plus vieux aux plus jeunes — tout le peuple « *depuis un bout jusqu'à l'autre* », dit le Livre. Un lent piétinement montait comme une marée vers la maison de Laô-The, avec les cris, les hurlements, les ombres des épieux et des piques et les lueurs des torches, qui ensanglantaient le crépuscule naissant. Bientôt, toutes les voies adjacentes débordaient. Dans la rouge lueur, il y avait les masques ravagés des femmes de Hamr, leurs yeux charbonnés, leurs longs cheveux épars et pleins d'aromates ; il y avait les garçons de Shadôm aux étonnants manteaux emplumés et aux boucles savamment calamistrées, traits par lesquels ils voulaient ressembler aux Etrangers... et d'horribles faces de vieillards ravinées par une douleur inconnue...

Ils montaient comme un raz de marée et cernaient maintenant la maison de Laô-The. Dans la cour blanche, très calme, Laél consultait son interplan et Elléor interrogeait, pour plaire au maître de céans, les familiers réunis autour d'eux. Il n'en avait pas besoin : il lisait leurs pensées simples. L'épouse de Laô-The n'avait pas ouvert la bouche et il avait sondé, estimé aussitôt le vide de son âme ; il s'en étonnait : claire autant qu'une bulle, elle ne reflétait que la maison, un arbre réduit à sa valeur symbolique, la margelle d'un puits et un cercle indistinct de femmes — Léah, Déborah, Tamar... Les serviteurs étaient plus riches — ils répercutaient l'image d'une meule ou d'un champ, un troupeau de chevaux sauvages, mais aussi un élan vers l'espace, un désir de liberté, parfois un visage — presque toujours un visage d'Etranger...

Lorsque Dina vint, Laél leva brusquement la tête. Les deux Envoyés

n'eurent pas besoin de lui parler — ils furent comme embrasés de rayons, ils respirèrent une odeur de miel et de fleurs. Le cognassier... elle avait donc été sous le cognassier ? Mais rien de cruel, rien de mort ne s'attachait aux souvenirs de Dina, et Laél eut envie de lui sourire.

— « J'ai rencontré un Voyageur, » dit-elle en substance. « Il était... la beauté même. Il m'a promis de me donner ce que je désire le plus. J'ai beaucoup réfléchi : eh bien, c'est un roseau, d'où sortiraient des sons — et ce serait comme sa voix. Mais depuis, je n'ai pas quitté ma maison et il n'est pas revenu. »

— « Vous aurez votre roseau, petite fille, » dit Laél.

Tandis qu'ils parlaient ainsi, la foule avait monté les pentes escarpées de Shadom et la première injure — le premier cri et la première pierre lancée — s'écrasèrent contre les murs blancs de la maison. Le bruit s'enfla comme celui de l'océan et ces gens crièrent à Laô-The :

— « Où sont les hommes qui sont venus chez toi cette nuit ? Leur visage était comme celui des anges. Ils nous donnent à tous un mal incurable. Fais-les sortir — et livre-les-nous ! »

(Car, ayant détruit les Siriens et les Centauriens, ils ne redoutaient plus les Etrangers : ils les voulaient comme esclaves ou comme jouets.)

Une femme sortit de la foule, mince et parée, comme une idole noire. Une tiare exagérait l'angle aigu de ses traits et ses yeux étaient deux puits d'ombre. Elle cria :

— « Je suis prêtresse de Hamr ! Les tuer n'est pas tout ! Ces êtres nous ont enlevé le repos de nos nuits, ils nous ont fait haïr nos époux et nos fils ! Tamar, ne hais-tu pas Lemuel ? Déborah, tu abomines Ruben, n'est-ce pas ? Depuis que nous les avons rencontrés, nos amants nous paraissent des monstres — et nous étranglerions nos enfants au berceau... A mort ! A mort ! »

— « Depuis que je les ai vus, » cria un jeune prince au manteau emplumé, « je ne puis regarder Aïna, reine de Shadôm, votre reine. Son masque est celui de la mort — et je tuerais les jeunes filles qui se pressent aux abords du palais ! Les méduses puantes que nous avons crevées l'autre jour, que sont-elles à côté de ces monstres ? Ils sont entrés dans nos demeures et dans nos cœurs comme des tisons ardents... A mort ! A mort ! »

Et le cri se gonflait, se répercutait dans les collines, et la plaine n'était qu'un râle de haine et d'amour.

N'écoutant que son courage, Laô-The sortit sur le pas de la porte et la referma derrière lui.

— « Mes frères, » gémit-il, « ces Voyageurs sont mes hôtes — ne leur faites point de mal. » Et il tendait ses mains tremblantes vers la masse en délire. Avalant sa salive, péniblement, il reprit : « J'ai deux filles vierges, je vous les amènerai et vous les traiterez selon votre désir. Mais épargnez ces Etrangers ! »

Ils lui répondirent : « Retire-toi de là. » Et se rappelant qu'en somme, Laô-The venait aussi de loin, ils menaçaient : « Maintenant, nous te ferons pire qu'à eux. » Ils le poussaient et le bousculaient ; une femme lui cracha au visage et un adolescent lui arracha l'oreille, avec un crochet

de fer. Les torches résineuses faisaient courir des ombres géantes sur les murs.

— « Elléor, » fit Laél par onde courte mentale, « les Siriens ont appelé les navires de représailles. Que faire ? »

— « Rien. La Loi Interstellaire dit : « Sur un globe étranger, une seule offense peut être punie personnellement, sans recourir aux Astres Libres, s'il y a eu meurtre et bestialité. Il y a eu tout cela, non ? »

— « Les astronefs seront là dans quinze minutes — le temps de repérer, exactement, l'emplacement des deux Villes. Il nous faut partir d'ici... » Mais il regardait Dina.

— « Eh bien, » dit Elléor, « nous nous en irons. Les Siriens sont, pour une fois, dans leur droit. »

— « Et les dix justes d'Arm ? »

— « S'il y a dix justes, ils sont sous ce toit et ils seront sauvés avec nous. »

— « Non ! » cria une jeune voix.

Timna se tenait au seuil de la maison des femmes. Elléor eut encore le temps de se retourner — il vit l'ombre blanche et ses yeux de cristal.

« Je n'ai pas droit au salut, » dit-elle. « Moins encore que ceux-là... » Elle montrait d'un geste bref la foule cernant la maison. « Je m'appelle Timna — et j'ai tué l'un des vôtres. »

— « Pourquoi ? » demanda Elléor, glacé. Il semblait ne pas la voir ni l'entendre. Il armait son hallucinateur.

— « Parce que vous avez pourri Shadôm et vidé Hamr de sa substance : ce sont désormais des villes maudites. Nous ne ressemblons plus aux autres Terriens — nous souffrons et nous désirons une perfection impossible. J'ai tué l'un des vôtres — et si je pouvais, j'exterminerais tous les Etrangers. Voilà ! Et maintenant vous pouvez me brûler avec vos armes. »

Elléor haussa les épaules :

— « Vous l'avez tué, » dit-il. « Puis vous avez tracé son image avec du sang sur les rochers, je l'ai vue. Vous l'avez tué mais vous vouliez conserver son visage, comme Dina aimerait garder le son de sa voix... »

Elle cria :

— « Vous ne pouvez pas savoir... »

— « Si. C'est sans doute votre malédiction sur la Terre : *de vouloir trop — et de n'avoir tout que brièvement.* Lui mort, vous avez couvert de baisers cette pierre. Ne mettez pas — je reconnais le dessin de vos lèvres après l'avoir vu dans le sang. Vous l'aimiez donc ?... »

— « Non ! » fit-elle reculant. « Non... NON ! J'avais fermé les yeux... je ne l'ai pas vu... comme vous. »

— « Alors, » dit-il, devenant singulièrement lointain — comme une blanche effigie de Colère, « vous n'êtes pas assez punie et ne le regretterez pas assez longtemps. Mais le temps nous presse et nous ne nous reverrons peut-être jamais. Myriel ne vous a pas dit que vous étiez belle, Timna ? Et qu'un Etranger pouvait vous aimer, jusqu'à se perdre pour vous ? N'ayez peur de rien — les navires de représailles sont trop près, je ne vous approcherai pas, mon amour. Mais je penserai à vous — dans le vide.

aux escales étoilées ; il y aura des astres nouveaux qui porteront votre nom : Timna. Nous nous souviendrons de cette nuit : ce sera la nuit où je ne vous aurai pas embrassée... »

Brusquement, il se tourna vers Laél :

« A nous maintenant ! » dit-il. « Sauvons Laô-The et les siens. »

Ils retirèrent le neveu d'Arm de la foule délirante et frappèrent Shadôm « *d'un éblouissement tel,* » dit le Livre, « *que les hommes qui étaient devant la porte se lassèrent de la chercher.* »

Et les Etrangers dirent à Laô-The :

— « As-tu encore quelqu'un qui t'appartienne. fils ou gendre ? Car ce lieu sera détruit. Le cri monté vers les cieux a été trop puissant, les abîmes de feu s'ouvriront — et il ne restera rien de Hamr — ni de Shadôm... »

Laô-The tomba le visage contre terre et pleura.

Alors, les Voyageurs prirent par les mains l'homme et son épouse, et Dina — et Timna, et s'élevèrent, en lévitant légèrement, au-dessus des murs. En bas, les deux Villes étincelaient comme deux diamants jumeaux, l'horizon à l'Est devenait mauve — et de grandes roues ocellées, dont l'apparence était comme celle de la chrysolithe et de la chrysoprase, étaient comme suspendues dans les airs. Lorsqu'ils abordèrent au contrefort moussu de la montagne, les Terriens respirèrent un peu, et Dina cueillit même une poignée de fleurs d'hibiscus rouges.

— « Ecoutez, » dit Elléor, « vous voici hors du péril immédiat. Maintenant, sauvez-vous vers la montagne — et ne vous retournez pas pour regarder en arrière... » (Il hésita un instant : leur expliquer les effets immédiats d'une explosion atomique ? Non...) Il ajouta : « Ce ne sera pas beau à voir. »

— « Mais vous, » demanda Dina, d'une petite voix, « vous allez nous quitter ? »

— « Nous devons assister à l'exécution, » dit Laél.

Les Anges de Colère disparurent. Et tout fut comme avant : il y avait, en bas, la maison blanche, l'arbre symbolique et la margelle du puits. Il y avait Léah, et Tamar et Judith... Des jours, déroulés comme des écheveaux de lin, des peines et des joies habituelles. Laô-The avait pour lui sa sagesse et son expérience d'ancien — et les jeunes filles, malgré tout, leur avenir... Ils gravirent, comme en rêve, la moitié de la pente qui menait vers Tsohar, une ville petite, où ils espéraient trouver un abri. Mais ce fut subitement la nuit. D'horizon s'emplit d'un bruit de tonnerre et, sur la plaine, s'alluma un soleil de mort.

Des nefs étrangères, plates et ocellées, se tenaient très haut et une pluie de soufre et de feu retomba sur les deux Villes. Tout ne fut que flammes et ténèbres.

Timna ferma les yeux et Dina se cramponna à la main de son père. La femme de Laô-The (c'est étrange, le Livre n'a pas conservé son nom ; ainsi, indistincte, elle est le symbole de toutes les femmes qui se souviennent, re-

grettent et pleurent), le visage salé de larmes, se retourna et poussa un cri...

Le Livre dit qu'elle est devenue une statue de sel.

Cela veut dire, sans doute, qu'on ne doit jamais regarder en arrière.



Ce matin-là, Arm s'était levé tôt et, poussé par une angoisse mortelle, il regarda vers Hamr et Shadôm. Et voici que de cette plaine, il montait une fumée, comme celle d'une fournaise.

.. ..

Laô-The et ses filles ne demeurèrent que peu de temps à Tsohar. A cette heure, toutes les localités un peu peuplées étaient sous la menace et la présence d'un rescapé de Shadôm semblait néfaste.

Il quitta donc Tsohar et s'enfonça dans la montagne avec ses enfants. Dans un massif rouge, ils trouvèrent une caverne fraîche, à l'ouverture étroite. Elle sentait l'argile et le renard. Ils s'y installèrent. Dina pleura un peu, parce qu'elle ne retrouvait aucune des commodités de Shadôm ni les dalles et la vasque de marbre, ni l'eau fraîche, ni les terrasses aérées. On manquait de serviteurs et il fallait s'occuper d'un père vieillissant.

Des explosions moindres se répercutaient dans la vallée.

La nuit, les jeunes filles voyaient des songes terribles — le soleil de mort se tenait droit sur la plaine et des nuées noires formaient un champignon. Le monde semblait avoir pris fin : il y avait des mois qu'aucune voix, aucune ombre humaine n'avait rompu le vide des jours. Et il y avait cette odeur effrayante qui montait de la vallée. Mais Dina voyait aussi, parfois, des rêves gracieux où elle lévitait dans l'azur et le soleil, tenant la main de Laél, elle se réveillait avec un goût de miel aux lèvres.

Puis il y eut un soir où Laô-The tomba dans le désert et ne rapporta aucune proie, et un autre soir où, attaqué par un fauve, il eut le dessous. Il arriva tout de même à enfoncer son couteau d'os dans le ventre de la bête et parvint à la caverne en rampant, la poitrine et le visage lacérés. Ses filles le soignèrent, mais il ne fut plus jamais le même. Les provisions emportées de Tsohar s'épuisaient, on aurait dû les renouveler — mais y avait-il encore une Tsohar ?...

Timna se mit à sortir dans le désert avec un arc et des flèches. Mais autour du massif s'élargissait (elle le sut très vite) une aire maudite, couverte de cendres, d'où toutes les bêtes avaient fui. Un jour, du haut d'un rocher, elle vit que la configuration même du paysage avait changé — il y avait comme un creux dans la plaine et, à la place des deux Villes, une surface d'un bleu dur qu'elle ne connaissait pas. Une mer qui fumait...

Il y avait des buissons sur cette pente, tout pareils à ceux des vergers de Shadôm, mais lorsqu'elle cueillit un fruit, elle le trouva amer et plein de cendres.

Comme Timna s'absentait de plus en plus longtemps, elle perdait de vue son père malade et sa sœur. De loin, Dina lui donnait des nouvelles au

moyen d'une flûte de roseau (une flûte ?...) qu'elle avait forée de sept trous. Un son long, un son court — tout allait bien. Deux brèves et une longue — on demandait assistance... Un jour, Timna revenant, le visage poudré de sable, fut surprise de trouver sa sœur — souriante et jolie — à l'entrée de la caverne. Avec un étonnement sans limites, elle comprit que Dina avait tressé ses cheveux et lavé sa tunique dans le ruisseau qui jaillissait sous les palmes. Timna fut émue et apitoyée à la fois : elle savait qu'aucun homme ne verrait la beauté fragile de Dina. Leur père même devenait aveugle — et il n'y avait aucune trace humaine dans les monts ni sur la plaine, les villes avaient disparu et l'espèce aussi.

Mais Dina paraissait insouciante et heureuse. Elles partagèrent, avec leur père, un repas de noix sèches et de viande de gazelle boucanée, auquel, à la dernière minute, la cadette ajouta une sorte de manne. Cela provenait des fruits qui croissaient sur la pente, dit-elle. Le vieux Laô-The divaguait un peu, il parlait de son parent, Arm, qui devait les rechercher, les retrouver — incessamment. Dina souriait.

Et puis il y eut un autre jour où Timna vit sa sœur lacérant un vieux voile, pour en faire des tuniques de poupée. Une chanson fredonnée montait à ses lèvres — une chanson pour une flûte.

L'aînée s'approcha, saisit la cadette aux épaules et, rudement, demanda :

— « Laél ? »

— « Oui, » fit Dina. « Et, entends-moi, ça m'est égal, ce que tu peux me dire. Nous sommes faites pour cela — et aussi pour cela... » Sa main traça rapidement dans l'air des signes idéaux, caressa la flûte, dessina un profil fugitif, puis saisit et pressa sur son cœur les petites tuniques. « Les hommes peuvent vivre sans créer, » reprit-elle avec une tranquille assurance, « ils ont la chasse, la pêche, la guerre, les voyages dans l'espace — tous les moyens de destruction.

» Nous, nous devons créer quelque chose, quittes à mourir... Je ne suis pas très douée pour la mélodie et je n'ai jamais pu dessiner même la forme de Laél sur le sable. Mais donner la vie à un enfant, ça, oui, je peux ! Et notre père sera heureux de voir sa vie prolongée par cette jeune vie. »

— « Non, s'il apprend qu'il s'agit de l'enfant d'un Etranger. Pense aux autres. A toutes ces villes qu'ils ont détruites. Aux cadavres dans la plaine. Les frères de ces morts viendront et nous tueront. »

— « Non, » répondit Dina. « J'ai parlé à Laél de ces choses. D'abord, il n'y a plus d'hommes sur une étendue aussi vaste qu'un continent. Un jour, nous pourrons descendre dans la plaine — de l'autre côté des montagnes — cueillir tous les fruits, bâtir notre maison où nous voudrons. Et lorsque les Humains arriveront, mon enfant sera déjà grand : ils croiront que c'est le fils de notre père.

» Bien sûr ; il sera plus fort, plus beau, plus intelligent qu'eux tous. Mais cela le regarde, non ?

» Tu me crois très bête, n'est-ce pas, Timna, parce que je ne sais pas tracer de figures dans le roc, ni chasser, ni rien — mais je pense aussi, à ma façon. Je sais — Laél me l'a appris — que les hommes auront oublié d'ici là que les Etrangers venaient dans ce pays. Les hommes sont de

grands enfants qui n'aiment pas se rappeler des choses désagréables. Ils croiront que l'histoire des Etrangers est un conte, un rêve — et ils auront raison, parce que vers ce temps-là, sur la Terre, il n'y aura vraiment plus d'Etrangers. »

— « Ce sont les paroles de Laél ? »

— « Bien sûr. Après *ces dernières expéditions de représailles, exigées par les Centauriens,* » prononça-t-elle avec difficulté, « ils ont décidé de partir, tous. Ils ne veulent pas entraver le développement de la Terre. C'est une Loi, déposée par un camarade de Laél, Elléor ; les Astres l'ont votée, et Laél la croit très juste. Il m'a proposé de venir avec lui, sur un navire qui vogue au-delà des étoiles, mais il paraît que là-bas les jours sont si longs que je deviendrais vieille avant le soir — et mon petit aussi, probablement. Alors, j'ai préféré rester ici. J'aime Laél, mais j'aime aussi notre père et toi, et je veux que mon petit vive de longs jours. Laél m'a promis de s'occuper de nous, comme il pourra... » Elle entortilla son poing de chiffons et fabriqua un bonnet. « Je l'appellerai Fils de son Père et de sa mère, » dit-elle, « c'est-à-dire Mo-Ab. Et il sera la source d'un grand peuple. »

A travers ce verbiage confus, Timna comprenait que Laél, l'Etranger, avait agi ainsi parce que les exterminations avaient été épouvantables et que l'espèce humaine n'y survivrait sans doute pas. Le soleil de mort tuait la vie dans son germe. Timna ne demanda rien à Dina et ne trouva même pas de quoi lui parler, mais dès ce jour elle se chargea de toutes les menues besognes que sa sœur accomplissait. Sa sœur qui portait un fardeau si précieux...

Elle, elle ne savait que tracer des signes — et tuer.

Elle se sentait maudite.

***

Et puis il y eut une nuit entre les autres nuits. A l'entrée de la caverne où elle dormait d'un sommeil léger de gardienne, une ombre claire se pencha sur elle — et une voix prononça avec ironie et tristesse :

— « Tu ne m'attendais pas, Timna ? »

Il était là. Il allait partir, comme les autres. Mais cela importait peu.

Ses grandes ailes étaient repliées et son visage était ce qu'elle avait rêvé : le soleil et l'ombre.

« C'est notre dernière nuit sur la Terre, Timna, » dit-il. « Le vœu humain s'accomplit : les Etrangers vous quittent. Vous serez seuls. Il se passera des siècles et des siècles avant qu'un lourd astronef terrien refasse ce chemin, à travers les barrières des radiations — car nous avons décidé d'interdire ce globe difficile. Nous revenons sur notre planète où l'on ne tue pas, où il n'y a ni gestes ni désirs maudits. Mais je suis tout de même venu te faire mes adieux. »

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle, se soulevant sur la natte de roseau. à l'entrée de cette caverne où battait — si peu — un reste de vie terrienne.

— « Parce qu'il y a en toi une force terrible — celle qui magnifiera plus tard ce globe : le désir de créer et de détruire, à l'état pur. Adieu, Timna. Ce sera encore une nuit où nos lèvres auront été tout près... une nuit où je ne t'aurai pas embrassée... »

— « Pourquoi ? » répéta-t-elle.

Alors, il se pencha. Et la nuit sur la plaine de Shadôm et de Hamr ne fut plus, ni la pluie de soufre et de feu, ni l'abîme des étoiles.

Elle pensa :

« S'il me donne un fils, je l'appellerai Fils de Soleil (Ben Hammi). »



L'amateur d'armes

par CLAUDE F. CHEINISSE

Claude Cheinisse avait débuté dans notre numéro 62, avec une nouvelle intitulée « Juliette », *qui eut l'heur (assez rare) d'être traduite depuis dans notre édition américaine. Après une longue interruption due à son service militaire, ce jeune auteur nous est revenu récemment (n° 92) avec* « Le sens de l'histoire », *nouvelle « politique » qui eut des échos dans notre Tribune Libre. Le thème de* « L'amateur d'armes » *est plus anodin, et ce simple divertissement ne froissera personne...*



QUAND, Rond-Point des Champs-Elysées, je saute en voltige du 83, sans attendre l'arrêt, je siffle — faux — les premières mesures de « La Brabançonne », parce que je suis heureux, qu'il fait beau, que c'est le printemps, que les femmes n'ont jamais été si jolies, que la vie est belle et le soleil tiède.

Je traverse hors des clous, en évitant un 28 dont le conducteur s'époumonne en allusions à quelque prétendue inconduite de ma pauvre mère. Je lui réponds distraitement qu'il en est un autre, et qu'il peut bien se carrer son autobus où il voudra s'il espère en tirer quelque satisfaction. Mais l'ambiance n'y est pas ; il fait trop beau pour ne pas être l'ami de tout le genre humain, y compris les conducteurs d'autobus.

La grande armurerie qui abrite mon club de tir est toujours la même, à travers les années, depuis que je la connais. Avec ses boiseries sombres, ses voûtes gothiques et ses vitrines derrière lesquelles luisent les cierges des canons de fusils, elle évoque un peu la sacristie. On n'y parle qu'à voix basse, on s'y salue d'une inclinaison de buste, et, pour un peu, on dirait « Monseigneur » au patron, vieux gentilhomme qui ressemble au cardinal de Retz. Certains jours d'imagination, il m'arrive de rêver que cette maison est éternelle, que la longue salle voûtée n'a pas changé depuis que les Mousquetaires du Roi y venaient choisir leurs pertuisanes et qu'en bas, dans la galerie de tir, souterrain qui sent le soufre, le salpêtre et la poudre noire, je vais voir Monsieur de Vauban faire régler les rouets de ses deux pistolets d'arçon inscrustés d'or. Et que dans longtemps, bien longtemps, elle sera encore là, inchangée, pliant à la tradition millénaire de la noblesse des armes tout ce que la technique du futur saura lui fournir de plus extraordinaire...

Je descends l'escalier en pas de vis. En bas, autour de Philippe, le maître de tir, quelques habitués, et une tête inconnue. Belle tête, d'ail-

leurs : un grand type sec, moustachu, bronzé, fait pour la cuirasse du condottiere ou la tunique du hussard. Il est en train de soupeser avec amour un énorme revolver. Philippe, me désignant d'un coup de menton l'arme et le bonhomme, chuchotte — du ton que prend le maître d'hôtel, à la Tour d'Argent, pour vous glisser à l'oreille le cru et le millésime de quelque vin prestigieux : « Smith & Wesson 44 Magnum, le premier arrivé en France. »

Je chuchotte : « Qui est ce citoyen ? C'est lui qui a amené le Magnum ? » — « Non, ce Monsieur a dû arriver avec un de ces Messieurs, je ne l'avais encore jamais vu. En fait, je ne l'ai pas vu venir, je devais être aux cibles. Quant au revolver, il appartient à Maître F... » — « Pas un mot de plus, Philippe, pas un mot de plus : que faites-vous du secret professionnel ? »

Je ne quitte pas des yeux le condottiere, quelque chose me dit que ce zèbre n'est pas ordinaire. Sous couleur d'admirer l'arme, je me rapproche de lui. Et, distinctement, pendant qu'il éprouve du pouce l'enclenchement du barillet, je l'entends qui marmonne, pour lui seul : « Fascinantes, ces armes primitives... »

Bigre, primitives... Il va fort... si Philippe entend cela, le moustachu va rapidement se faire vider. Oui, je sais bien que quelques pâles décadents considèrent le revolver comme une arme révolue, périmée depuis l'essor du pistolet automatique, mais tout de même, appeler « arme primitive » cet admirable Magnum qui vient tout juste d'apparaître sur le marché... Et puis ce n'est pas logique, cela ne cadre pas avec les gestes de l'homme, qui sont d'un connaisseur, d'un amateur de belles armes. A moins... *A moins que*... Mais non, pas de science-fiction... ces choses-là, on les lit une fois par mois, on en écrit de temps à autre, mais elles n'arrivent pas dans la vie de tous les jours...

Quand même, le bonhomme est intéressant. Au stand, ce n'est pas difficile de lier connaissance et d'engager la conversation. Et tandis qu'à tour de rôle nous assassinons à seize mètres Jules, la silhouette de tôle recouverte de peinture blanche sur laquelle mon grand-père venait déjà vider son revolver d'ordonnance pour s'entraîner à reprendre l'Alsace-Lorraine, je constate que s'il se lie facilement, le hussard reste muet comme carpe sur certains sujets : impossible de lui faire dire qui l'a introduit ici (« Oh ! des amis »), où il a déjà tiré en compétition (« Non, pas en France. Non plus aux Etats-Unis. Ailleurs. »).

Amical, du reste, et aimable causeur : tout naturellement, nous nous retrouvons ensemble sur le trottoir du Rond-Point, éblouis par le soleil, encore assourdis par les détonations, devisant et convenant que les poudres pyroxilées donnent soif, mais que dans le quartier cela peut s'arranger rapidement. Une heure plus tard, enfoncés dans les fauteuils club d'un petit bar que je connais bien pour l'habileté du barman à confectionner les mélanges les plus musclés, nous en sommes au quatrième, et il est question d'en remettre un cinquième, avec cette fois-ci un rien de Campari en plus du gin. Je suis d'accord, j'ai toujours bien résisté aux alcools.

Lui, moins : le résultat dépasse mes espérances. Ou bien mon rédacteur en chef me monte-t-il, avec l'aide d'un complice, un énorme canular ?

Il paraît que le moustachu a été classé pour les concours de tir ionique de 98 sur Antarès IV, ceux qui ont été gagnés par un végétal de Ross VII qui a été disqualifié par la suite parce qu'il avait tiré en prenant appui sur ses racines. Il paraît qu'il s'est battu à coups d'oscillant, de fulgurant, de cardiotrope, d'hypotenseur (le dernier modèle, le Smith & Wesson Select-O-Matic, avec la crosse en « french walnut » et des scènes de la conquête galactique gravées sur le réservoir à protons, coûte 300 dollars, ce qui est cher pour une solde de capitaine de l'Astrale. Mais on pourrait lui reprendre son vieil ioniseur à polarisation Colt Inframatic pour 100 dollars). Il est en fausse permission dans le xxe siècle, qui est zone interdite, mais il était tombé dans une microthèque sur de vieux clichés d'un exemplaire du « Gun Digest » échappé à la Grande Destruction, et il a couru le risque de la Tempo pour voir quelques belles armes de ce temps-là, et, si possible, tirer avec. Il sait bien qu'il est saoûl comme un Rrschenckx et qu'il ne devrait pas me raconter tout cela, mais la grande Destruction est si proche que ce n'est pas bien grave, je n'aurai pas le temps de faire une Perturbation.

Comme j'en suis au septième verre, je reste optimiste et je lui dis en riant pâteusement d'aller dire de ma part à Dorémieux que sa blague est ratée, que les Rrschenckx ce n'est pas mal trouvé, d'accord, mais qu'il aurait pu convertir les dollars en crédits, comme tout le monde. Et que si Tempo ça veut dire Police Temporelle, il a trouvé cela dans Poul Anderson.

Il me dit en vidant le huitième qu'il ne connaît ni Dorémieux ni Anderson mais qu'il vaut mieux que je le prenne comme ça. Que les Rrschenckx ce n'est pas beau à voir et que cela ne tient pas le whisky, mais que pour la Tempo je suis tombé juste, c'est bien cela que ça veut dire et ils sont encore plus vaches que la Galapo.

Après, je m'endors. Ma résistance aux alcools doit diminuer. A dix heures du soir, le barman vient me secouer poliment, me dit que l'autre monsieur est reparti, me présente l'addition, appelle un taxi et me fourre dedans. J'ai mal à la tête et un arrière-goût de Campari dans la bouche. Demain matin, je téléphonerai à Dorémieux pour lui dire que, même saoûl comme un Rrschenckx, je n'ai pas marché.

J'ouvre ma porte. Ils sont trois dans le living, trois types avec de sales gueules mal rasées au-dessus de leurs combinaisons métallisées. Je comprends immédiatement que c'est la Tempo. Deux me tiennent dans la ligne de mire de leurs oscillants, un troisième soupèse avec amour mon Colt 357 Magnum et dit aux autres : « Fascinantes, ces armes primitives. *Après,* je l'emporterai. »

Non, je ne téléphonerai pas demain matin à Dorémieux. Non, je n'aurai pas le temps de faire une Perturbation. Pourvu qu'ils sachent entretenir convenablement mon 357 Magnum...

Le vaisseau qui chantait

(The ship who sang)

par ANNE McCAFFREY

Dans le genre aventures spatiales, la science-fiction américaine a toujours compté beaucoup de femmes parmi ses auteurs (nous n'en tirerons aucune conclusion quant à la virilité du mâle américain !). La dernière venue de cette longue lignée se nomme Anne McCaffrey, et l'on a déjà pu lire un de ses récits dans notre revue : « La tour d'ivoire » (*n*° 68). *Elle a un talent séduisant, dont voici un nouvel exemple.*



ELLE était née à l'état de « chose » et, comme telle, serait condamnée si elle ne passait avec succès le test de l'encéphalographe requis de tous les nouveaux-nés. Il ne fallait pas oublier, en effet, que peut-être, si les membres étaient tordus, le cerveau, lui, était bien conformé, si les oreilles entendaient à peine, si les yeux ne voyaient que vaguement, l'esprit dissimulé derrière eux était réceptif et alerte.

L'électro-encéphalogramme se révéla tout à fait favorable, plus même qu'on ne l'espérait, et l'on alla porter la nouvelle aux parents qui attendaient, éplorés. Il leur restait à prendre une décision cruelle : soit soumettre leur enfant à l'euthanasie, soit lui permettre de devenir un « cerveau » encapsulé, un mécanisme directeur auquel on assignerait une profession parmi beaucoup d'autres. S'ils choisissaient la deuxième solution, leur progéniture ne souffrirait pas, mènerait pendant plusieurs siècles une existence confortable dans une capsule de métal, et rendrait en même temps d'incalculables services au Centre Mondes.

Elle vécut et on lui donna un nom : Helva. Pendant ses trois premiers mois de vie végétative, elle agita ses pinces, lança de faibles ruades de ses pieds bots, bref se comporta comme n'importe quel bébé de son âge. Elle n'était pas seule car la grande nursery spécialisée de la cité abritait trois autres enfants semblables à elle. Bientôt, on les transporta au laboratoire du Centre, où leur délicate transformation commença.

L'un des bébés mourut au cours du transfert initial mais les dix-sept autres membres de sa « promotion » prospérèrent dans leurs coquilles de métal. Au lieu d'agiter ses pieds, les impulsions neurales d'Helva actionnaient des roues ; au lieu de saisir les objets avec ses mains, elle manipulait des extensions mécaniques. Au fur et à mesure de sa croissance, on lui ajusterait des synapses neuraux de plus en plus nombreux, qui

commanderaient d'autres mécanismes destinés à assurer l'entretien et le fonctionnement d'un astronef. Car Helva était censée devenir le « cerveau » d'un patrouilleur ; elle serait associée, selon son choix, à un homme ou à une femme qui en deviendrait la moitié mobile. Elle appartiendrait à l'élite de son espèce. Ses premiers tests mentaux avaient donné des résultats supérieurs à la normale et son indice d'adaptation était exceptionnellement élevé. Si son développement à l'intérieur de sa coquille ne décevait pas les espérances que l'on formait à son sujet, et si les manipulations que l'on infligeait à son hypophyse ne produisaient aucun effet secondaire, Helva mènerait une existence riche, valable, insolite, bien différente de celle qui l'aurait attendue si elle était née « normale. »

Cependant, ni les diagrammes de ses circonvolutions cervicales, ni les premiers tests destinés à déterminer son Q. I. ne pouvaient révéler certains aspects essentiels de sa personnalité, que le Centre pourtant devait connaître. Il lui faudrait patienter pendant les délais officiels, avec l'espoir que les doses massives de psychologie cellulaire à elle administrés suffiraient à la préserver des tensions exercées par sa solitude contre nature et par sa profession. On ne pouvait risquer qu'un astronef actionné par un cerveau humain sombrât dans l'illégalité ou dans la démence avec les ressources énergétiques et autres dont le Centre devait équiper ses patrouilleurs. Bien entendu, la technique employée par le Centre avait depuis longtemps dépassé le stade expérimental. La plupart des bébés survivaient aux manipulations pituitaires qui permettaient, grâce à une méthode perfectionnée, d'interrompre leur croissance, éliminant ainsi la nécessité de transferts successifs dans des capsules de plus en plus grandes. Et un nombre infime succombait au moment où l'on procédait aux derniers raccords avec les tableaux de contrôle de l'astronef ou de la machine industrielle. Quelles que fussent leurs déformations congénitales, les êtres encapsulés ressemblaient par la taille à des nains adultes, mais le cerveau bien orienté n'aurait accepté pour rien au monde d'échanger son sort contre celui de l'homme le plus beau de l'Univers.

Donc, pendant plusieurs années heureuses, Helva s'ébattit dans sa coquille en compagnie de ses camarades, jouant à Bloque-Moteur, à Cache-Energie, étudiant les techniques de la trajectoire et de la propulsion, les mathématiques, la logistique, l'hygiène mentale, des éléments de psychologie extra-terrestre, la philologie, l'histoire spatiale, le droit, les règlements de la circulation, les codes... tous les et ceteras nécessaires à la formation d'un citoyen raisonnable, logique et bien informé. Enfin, chose moins évidente pour elle mais beaucoup plus importante aux yeux de ses professeurs, elle assimila les préceptes de son conditionnement avec autant de facilité que son liquide nutritif. Un jour, elle penserait avec reconnaissance au ronronnement patient de l'instructeur qui agissait au niveau de son subconscient.

La civilisation d'Helva n'était pas sans abriter de ces associations bienfaisantes, dont les membres s'affairaient à dépister les cas de cruauté à l'égard de citoyens terrestres ou extra-terrestres. Helva venait d'entrer dans sa quatorzième année lorsqu'un groupe de ce genre s'enflamma au

sujet des « enfants » encapsulés. S'inclinant devant la nécessité, les autorités du Centre haussèrent les épaules et organisèrent une visite des Ecoles Laboratoires, qu'elles firent débuter par l'histoire de leurs sujets, avec photos à l'appui. Rares étaient les comités qui résistaient aux premières de ces photos. La plupart des objections qu'ils pouvaient formuler à l'égard des « capsules » s'effaçaient devant le soulagement qu'ils éprouvaient à la pensée de savoir ces corps hideux (pour eux tout au moins), heureusement dissimulés à leur vue.

Helva assistait à un cours de dessin, matière facultative de son programme chargé. Elle avait activé l'un de ses outils microscopiques dont elle se servirait plus tard pour procéder à des réparations délicates dans diverses parties de son tableau de contrôle. Son modèle était grand — elle travaillait à une copie de la Cène — et sa toile minuscule : la tête d'un petit clou. Elle avait ajusté sa vision au degré convenable. Absorbée par son œuvre, elle fredonnait distraitement, émettant un son bizarre. Les êtres encapsulés utilisaient pour parler leurs propres cordes vocales et leur diaphragme, mais l'orifice par lequel passaient les ondes sonores était plutôt un microphone qu'une bouche. Aussi le bourdonnement d'Helva, bien que réduit à des variations chromatiques hasardeuses, se distinguait-il par une richesse, une suavité, une vibration curieuses.

— « Mon Dieu, mais quelle jolie voix vous avez, » dit l'une des visiteuses.

Helva leva les « yeux » et vit un panorama fascinant de cratères sales, disposés avec régularité sur une surface rose écailleuse. Son fredonnement se mua en un hoquet de surprise. Instinctivement, elle réajusta son degré de vision : la peau perdit son aspect de terrain volcanique et les pores reprirent des proportions normales.

— « Oui, madame. Nous suivons pendant plusieurs années des cours qui nous apprennent à corriger notre voix, » dit calmement Helva. « Les particularités vocales deviennent souvent excessivement irritantes au cours de voyages interstellaires prolongés, et doivent être éliminées. Ces cours m'ont beaucoup plu. »

Bien que ce fût là le premier contact d'Helva avec des êtres non encapsulés, elle accueillit l'expérience sans se départir de son calme. Toute autre réaction eut été immédiatement signalée.

— « Je voulais dire que vous chantiez bien... ma chère enfant, » expliqua la dame.

— « Merci. Aimeriez-vous voir mon dessin ? » demanda poliment Helva. Son instinct la poussait à éviter les conversations d'ordre personnel, mais elle enregistra le commentaire de sa visiteuse dans un coin de sa mémoire pour le méditer plus tard, à tête reposée.

— « Votre dessin ? » fit la dame.

— « Je suis en train de reproduire la Cène sur une tête de clou. »

— « Oh ! vraiment ! » gazouilla la dame.

Helva grossit sa vision et contempla son œuvre d'un œil critique.

— « Bien sûr, certaines nuances ne correspondent pas tout à fait à

celles du vieux Maître, et la perspective est défectueuse, mais je crois que c'est une bonne copie. »

Les yeux de la dame, n'étant pas adaptables, lui sortaient de la tête.

— « Oh ! j'oubliais, » s'écria Helva, d'une voix réellement contrite. Si elle avait pu rougir, elle l'aurait fait. « Les gens de votre espèce ne peuvent pas modifier leur degré de vision. »

Le responsable de cet entretien eut un sourire à la fois fier et amusé, tant le ton d'Helva exprimait de pitié pour ces infortunés.

— « Tenez, cela vous aidera, » proposa Helva, en présentant au bout d'une extension une loupe qu'elle posa sur le tableau.

En proie à une sorte de choc, les messieurs et les dames du comité se penchèrent pour examiner la copie brillante et parfaitement exécutée de la Cène sur une tête de clou.

— « Eh bien, » observa un monsieur qui avait été forcé d'accompagner sa femme, « le Seigneur peut manger là où les anges craignent de poser le pied. »

— « Ne feriez-vous pas allusion, monsieur, » s'enquit poliment Helva, « aux controverses qui eurent lieu durant le Moyen-Age concernant le nombre d'anges qui pouvaient tenir à la fois sur une tête d'épingle ? »

— « C'est effectivement à cela que je pensais. »

— « Si l'on substitue le terme « atome » au terme « ange », et si l'on connaît la composition métallique de l'épingle en question, le problème n'est pas insoluble. »

— « Et votre instruction vous permet de le résoudre ? »

— « Bien sûr ! »

— « A-t-on pensé à inclure dans cette instruction le sens de l'humour, jeune demoiselle ? »

— « On s'efforce, monsieur, de développer en nous le sens des proportions, ce qui revient à peu près au même. »

Le monsieur émit un petit rire appréciateur et se dit qu'il n'avait pas perdu son temps.

Si le Comité d'Enquêtes mit plusieurs mois à digérer la nourriture intellectuelle que lui avait servie l'Ecole Laboratoire, il alimenta également pendant un certain temps les pensées d'Helva.

Pour devenir applicable à son cas, la technique du « chant » nécessitait quelques adaptations. Helva, bien entendu, avait eu, à son grand plaisir, l'occasion d'assister à des cours de critique musicale qui comportaient l'audition des classiques les mieux connus, tels « Tristan et Isolde », « Candide », « Oklahoma », « les Noces de Figaro », les chanteurs de l'âge atomique, Eileen Farrell, Elvis Presley, Geraldine Todd, sans oublier les bizarres progressions rythmiques des Vénusiens, les gammes visuelles capellennes et les concerti sonores des Altaïriens. Mais, pour un être encapsulé, la technique du « chant » posait des problèmes considérables. L'éducation d'Helva lui avait appris à examiner successivement tous les aspects d'une situation donnée avant d'établir un pronostic. Parfaitement équilibrée entre l'optimisme et le sens des réalités, l'attitude antidéfaitiste des êtres encapsulés leur permettait de se tirer d'affaires, eux,

leurs appareils et leurs équipages, dans les circonstances les plus insolites. Helva ne se laissa donc pas décourager par le fait qu'entre autres inconvénients elle ne pouvait ouvrir la bouche pour chanter. Elle inventerait une méthode qui triompherait de toutes ces difficultés.

Pour commencer, Helva étudia les méthodes employées depuis le début de l'histoire pour reproduire le son, par l'intermédiaire des organes humains et des instruments de musique. Son équipement à elle était plus instrumental que vocal. Le contrôle de la respiration et la prononciation correcte des sons voyelles lui parurent exiger des efforts sérieux et de longs exercices. Les êtres encapsulés ne respiraient pas à proprement parler. L'oxygène et les autres gaz qui leur étaient nécessaires ne leur parvenaient pas de l'air ambiant par le canal des poumons, mais d'une solution artificielle contenue dans leurs capsules. Au terme de ses expériences, Helva découvrit qu'il lui était possible de manipuler son unité diaphragmatique de manière à soutenir le son. En relaxant les muscles de la gorge, en dilatant la cavité orale jusque dans les sinus frontaux, elle parvenait à placer les sons voyelles dans la position la plus favorable à la reproduction microphonique. Elle compara les enregistrements de sa propre voix à ceux des chanteurs modernes et fut enchantée du résultat, bien que les premiers se distinguassent par une sonorité particulière, pas du tout désagréable mais simplement unique. Acquérir un répertoire grâce à la bibliothèque du Labo ne soulevait aucune difficulté pour une personne dont la mémoire atteignait à la perfection. Helva se découvrit capable de chanter n'importe quel rôle et n'importe quel air. Il ne lui serait jamais venu à l'idée qu'on pût s'étonner d'entendre une chanteuse incarner indifféremment une basse, un bariton, un ténor, une alto, mezzo, soprano ou coloratura. Pour elle, il s'agissait simplement de savoir adapter la reproduction microphonique et le contrôle du diaphragme à chaque cas.

Si les autorités remarquèrent ses curieuses distractions, elles n'en discutèrent qu'entre elles. On encourageait les êtres encapsulés à se trouver un violon d'Ingres, du moment qu'il ne nuisait pas à leur travail technique.

A l'occasion du seizième anniversaire de son entrée dans sa capsule, Helva reçut son diplôme et fut installée dans son astronef, le XH-834. Sa coquille permanente de titanium fut encastrée, derrière une barrière plus indestructible encore, dans l'axe central du patrouilleur. On brancha définitivement les unités neurales, sonores, visuelles et sensorielles. Les extensions furent détournées, branchées ou augmentées. Enfin, Helva étant endormie sous l'influence d'un anesthésique, on procéda aux dernières dérivations cervicales, infiniment délicates. Quand elle se réveilla, elle *était* l'astronef. Son cerveau, son intelligence en contrôlaient chaque fonction, de la navigation au chargement du frêt dont un patrouilleur de sa classe pouvait avoir besoin. Elle était capable d'assurer sa propre sécurité et celle de sa moitié mobile dans les situations les plus difficiles que le centre connût ou qu'une imagination fertile pût inventer.

Son premier vol réel (car, comme tous les êtres de son espèce, elle

accomplissait des vols fictifs depuis l'âge de huit ans), prouva qu'elle possédait parfaitement toutes les techniques de sa profession. Elle était prête pour les grandes aventures et pour l'arrivée de son partenaire.

Neuf patrouilleurs qualifiés flânaient dans les baraquements de la base le jour où Helva entra en service. Plusieurs missions urgentes réclamaient leur attention, mais, dans certains services du Centre on s'intéressait à Helva depuis pas mal de temps et chacun de ces services était bien décidé à se la faire affecter. En conséquence, on oublia de présenter à Helva ses partenaires éventuels. C'était toujours le vaisseau qui choisissait son partenaire. S'il y avait eu à ce moment-là sur le terrain un autre « cerveau, » il aurait conseillé à Helva de faire le premier pas. Mais il n'y en avait pas. Aussi, pendant que les services du Centre se disputaient entre eux, Robert Tanner quitta furtivement la caserne des pilotes, traversa l'aérodrome et s'approcha de la svelte coque métallique.

— « Il y a quelqu'un ? » demanda-t-il, en manière de plaisanterie.

— « Bien sûr, » répondit Helva avec logique, en activant ses radars extérieurs. « Vous êtes mon partenaire ? » s'informa-t-elle avec espoir en reconnaissant l'uniforme des patrouilleurs.

— « Je le deviendrais avec plaisir si vous le désirez, » répliqua-t-il, sincère.

— « Personne n'est venu. Je me disais qu'il n'y avait peut-être pas de partenaires disponibles, et je n'ai reçu aucune directive du Centre. »

Sa voix était plaintive. Elle s'en rendit compte elle-même, mais elle s'ennuyait, seule sur cet aérodrome obscur. Elle vivait depuis toujours en compagnie d'autres capsules et, les derniers temps, elle avait été entourée par de véritables essaims de techniciens. Sa solitude soudaine avait perdu son charme provisoire et commençait à l'oppresser.

— « L'absence de directives serait plutôt un sujet de joie que de regret, mais il se trouve que, sans me compter, huit autres types se rongent les ongles en attendant d'être invités à votre bord, superbe créature. »

Tout en parlant, Tanner était entré dans la cabine ; il effleurait des doigts, avec délectation, les cadrans, la couchette anti-gravité, inspectait les cuisines, le poste de pilotage, les compartiments pressurisés.

— « Si vous voulez à la fois vous venger du Centre et nous faire à tous une faveur, appelez la Caserne et organisez une petite surprise-partie. On pendra la crémaillère et vous choisirez votre partenaire. D'accord ? »

Helva rit sous cape. Il ressemblait si peu aux gens qui visitaient parfois le Laboratoire, aux divers techniciens qu'elle avait eu l'occasion de rencontrer. Il était si gai, si sûr de lui, et l'idée qu'il venait de lui suggérer était si amusante. Rien, dans le règlement, ne lui interdisait de la mettre en pratique.

— « Les communications ? Ici, XH-834. Passez-moi la Caserne des Pilotes. »

— « En visuel ? »

— « S'il vous plaît. »

Le tableau d'une pièce remplie d'hommes affalés dans les différentes postures de l'ennui apparut sur l'écran.

— « Ici XH-834. Les patrouilleurs sans affectation veulent-ils me faire l'honneur de monter à mon bord ? »

Huit silhouettes bondirent sur leurs pieds, saisirent leurs vêtements, débranchèrent des prises de magnétophones, lancèrent aux quatre coins de la pièce draps ou serviettes.

Helva interrompit la communication. Tanner, gloussant de joie, s'installa pour attendre l'arrivée de ses collègues.

Helva fut prise dans un tourbillon de joie et d'impatience, fort éloigné de l'état d'âme qui caractérisait habituellement les êtres encapsulés. Une actrice le soir de la première ne se fût pas montrée plus craintive, plus nerveuse, plus agitée. Mais, à la différence de l'actrice, Helva ne pouvait, pour se soulager, piquer une crise de nerfs, casser des porcelaines ou des boîtes à maquillage. Par contre, elle pouvait, bien sûr, vérifier son stock de boissons et de comestibles. Ce qu'elle fit, et Tanner entama le premier les vivres sélectionnées par l'officier d'intendance.

Dans l'argot de la base, les patrouilleurs se nommaient « les muscles, » par opposition aux « cerveaux. » Ils devaient subir un entraînement aussi rigoureux que leurs partenaires et seuls les étudiants qui avaient obtenu les notes les plus élevées dans les différents collèges du monde entier étaient admis à suivre les cours du Centre. Aussi les huit jeunes gens qui escaladèrent la passerelle et se pressèrent dans le sas hospitalier d'Helva étaient-ils des spécimens d'une beauté, d'une intelligence, d'un équilibre supérieurs à la normale, ravis de cette réunion au cours de laquelle ils comptaient bien, avec la permission d'Helva, s'enivrer légèrement, et bien décidés à se marcher réciproquement sur les pieds pour hériter d'elle.

Devant cette marée humaine, Helva perdit mentalement le souffle, luxe dont elle se délecta pendant les quelques instants qui lui parurent convenables.

Elle se mit à trier les jeunes gens. L'opportunisme de Tanner l'amusait sans l'attirer spécialement ; le blond Nordsen lui semblait trop frustre ; le brun Al-atpay faisait preuve d'une sorte d'entêtement qui ne lui plaisait guère ; l'amertume de Mir-Ahnin dissimulait sans doute des ténèbres intérieures qu'elle ne se souciait pas d'éclairer, quoique ce fût lui qui fît les plus grands efforts pour attirer son attention. Quelle étrange cour ! Son premier mariage ne serait pas le dernier, car les « muscles » prenaient leur retraite après 75 ans de service, ou même moins, s'ils étaient malchanceux. Les cerveaux, n'étant sujets à aucune détérioration physique, servaient pendant deux cents ans ; on leur demandait alors s'ils désiraient ou non continuer. Helva elle-même avait eu l'occasion de rencontrer un être encapsulé âgé de trois cents vingt-deux ans. Trop intimidée par ce contact, elle n'avait pas osé poser à cette personne les questions d'ordre intime qu'elle avait préparées.

Elle resta indécise jusqu'au moment où Tanner entonna une chanson de patrouilleurs qui narrait les mésaventures de l'intrépide, de l'obtus de

l'imbécile « Monsieur Muscles. » Les invités se mirent à chanter en chœur, mais il en résulta une cacophonie telle que Tanner agita frénétiquement les bras pour réclamer le silence.

— « Ce qu'il nous faudrait, c'est un bon ténor, capable de nous mener. Jennan, à part tricher aux cartes, que sais-tu faire d'autre ? Qu'est-ce que tu chantes ? »

— « Dièse, » répliqua Jennan avec un humour facile.

— « Si vous avez absolument besoin d'un ténor, je m'en charge, » proposa Helva.

— « Mais, ma bonne *dame...* » protesta Tanner.

— « Donnez-nous le « la, » suggéra Jennan en riant.

Dans le silence stupéfait qui suivit un « la » magnifique, clair et puissant, Jennan observa doucement : « Pour chanter un la pareil, Caruso aurait donné toutes les autres notes de la gamme. »

Il ne leur fallut pas longtemps pour découvrir toute l'étendue de sa voix.

— « Tout ce que Tanner réclamait, c'était un bon ténor, » se lamenta Jennan en souriant, « et notre douce maîtresse nous fournit toute une troupe d'opéra. Le type auquel écherra le vaisseau ira loin, très loin. »

— « Jusqu'à la Nébuleuse Tête de Cheval ? » demanda Nordsen, faisant allusion à une vieille scie que les patrouilleurs du Centre se répétaient depuis toujours.

— « Jusqu'à la Nébuleuse et au-delà, nous voguerons en musique, » répliqua Helva avec un léger rire.

— « Tous les deux, » ajouta Jennan. « Mais, avec la voix que j'ai, je préfère que ce soit vous qui chantiez et moi qui écoute. »

— « Je pensais au contraire que le rôle du public me reviendrait, » suggéra Helva.

Jennan exécuta un salut majestueux, en ôtant avec élégance son calot chiffonné. Pour ce faire, il se tourna vers le pilier de contrôle central, là où se *trouvait* Helva. Ce fut à ce moment précis que le choix de cette dernière se cristallisa, et pour la raison suivante : seul, Jennan, en lui parlant, s'adressait directement à sa présence physique, sans tenir compte du fait qu'elle pouvait capter son image à quelque endroit de l'astronef qu'il se trouvât, et que son corps était caché derrière des parois de métal massif. Tout le temps que dura leur association, Jennan ne manqua jamais de tourner la tête dans sa direction, quelle que fût son orientation par rapport à elle. Dès lors, et pour répondre à cette personnalisation, Helva prit l'habitude d'utiliser son micro central quand elle parlait à Jennan, même lorsque cette méthode n'était pas la plus efficace.

Helva ne se rendit pas compte qu'elle était tombée amoureuse de Jennan ce soir-là. N'ayant jamais connu ni l'amour ni l'affection, mais seulement leurs cousins plus arides, l'estime et l'admiration, elle ne pouvait identifier la réaction que suscitait en elle la chaleur de sa personnalité et sa considération. En sa qualité d' « encapsulée, » elle se croyait inaccessible à des émotions qui avaient pour source principale des désirs physiques.

Elle était en train de discuter avec Jennan de la qualité du Baroque dans « *Come All Ye Sons of Art* » quand, brusquement, Tanner déclara : « J'ai été ravi de faire votre connaissance, Helva. Merci pour cette petite réunion. On se reverra un jour dans l'espace, Jennan, sale veinard. »

— « Vous n'avez pas besoin de partir si vite, » implora Helva, réalisant un peu trop tard que Jennan et elle avaient exclu les autres de leur discussion.

— « Le meilleur a gagné, » fit Tanner, mi-figue mi-raison. « Je crois que je ferais bien d'aller me documenter sur les refrains amoureux. Il se peut que j'en aie besoin la prochaine fois, au cas où le Centre abriterait d'autres cerveaux de votre genre. »

Helva et Jennan les regardèrent partir, tous deux un peu confus.

— « Tanner a peut-être conclu trop vite ? » s'enquit Jennan.

Helva le regarda. Accoudé à un meuble, il avait la tête tournée dans la direction de sa capsule, les bras croisés sur la poitrine, et il tenait à la main un verre, vide depuis un bon moment déjà. Il était beau, comme eux tous. Mais il avait le regard vif, sans étourderie, une bouche qui souriait facilement, une voix grave et sonore (qui attirait particulièrement Helva), vierge de tout accent déplaisant.

— « Réfléchissez-y jusqu'à demain, Helva, en tout cas. Appelez-moi dans la matinée si vous êtes décidée. »

Elle l'appela dès le petit déjeuner, après avoir soumis son choix au Centre. Jennan aménagea à bord, reçut leur assignation commune, vit le dossier qui décrivait l'histoire de sa vie et son expérience enregistré dans le viseur d'Helva, lui indiqua les coordonnées de leur première mission et le XH-834 devint officiellement le JH-834.

⁂

Cette première mission était urgente (le Service Médical avait finalement hérité d'Helva), mais assez terne : il s'agissait de porter en toute hâte un stock de vaccins dans une colonie infestée par une violente épidémie. Il fallait arriver à Spica le plus rapidement possible.

Après la merveilleuse découverte de l'essor initial à la vitesse maximum, Helva se rendit compte que cette mission trop facile fatiguerait moins ses muscles à elle que ceux de son partenaire. Mais ils disposaient de tout le temps nécessaire pour explorer leur personnalité réciproque. Jennan savait, bien sûr, de quoi Helva était capable en qualité d'astronef et de partenaire, tout comme Helva elle-même connaissait les capacités de son compagnon. Mais tout cela se résumait à des faits arides et Helva était impatiente de découvrir ce qui, chez Jennan ne se réduisait pas à une série de symboles. D'ailleurs, le contact de deux personnalités ne pouvait s'apprendre dans un livre. Il fallait en faire l'expérience directe.

— « Mon père était patrouilleur, lui aussi. Mais c'est peut-être écrit dans mon dossier ? » commença Jennan, le troisième jour du voyage.

— « Bien sûr. »

— « C'est injuste, vous savez. Vous connaissez toute l'histoire de ma famille et je ne sais rien de la vôtre. »

— « Moi non plus, » avoua Helva. « Avant de lire votre dossier, je n'avais jamais pensé que moi aussi, j'en avais un, caché quelque part dans les classeurs du Centre. »

— « Vive la psychologie de capsule ! » fit Jennan.

Helva éclata de rire. « Oui, et l'instruction que l'on m'a donnée me protège contre toute curiosité à cet égard. Dommage que ce ne soit pas votre cas. »

Jennan se fit offrir un verre, s'étendit sur la couchette anti-gravité, juste en face d'elle, posa ses pieds sur les tampons et se mit à se balancer.

— « Helva... c'est un nom fabriqué... »

— « A la sonorité scandinave. »

— « Vous n'êtes pas blonde, » trancha Jennan.

— « Eh bien, il y a des suédoises brunes. »

— « Comme il y a des Turques blondes, mais cette fois mon harem se limite à un seul spécimen. »

— « L'épouse cachée derrière son purdah. Libre à vous cependant de hanter les maisons de plaisir... » Helva elle-même fut surprise par la nervosité que trahissait sa voix si soigneusement éduquée.

— « Vous savez, » fit Jennan sans lui laisser le temps de terminer sa phrase tant il était absorbé par ses propres réflexions, « mon père m'a toujours donné l'impression d'être marié à son astronef, le Silvia, plutôt qu'à ma mère. Je me rappelle que je considérais Silvia comme ma grand-mère. Ou plutôt comme mon arrière-arrière-arrière grand-mère car elle portait l'un des premiers numéros. Je lui parlais pendant des heures. »

— « Quel était ce numéro ? » demanda Helva, sans prendre conscience de la jalousie qu'elle éprouvait pour toutes les personnes avec lesquelles Jennan était entré en contact.

— « 422. Je crois qu'à présent elle s'appelle TS. J'ai eu l'occasion de rencontrer Tom Burgess, un jour. »

Le père de Jennan était mort à la suite d'une maladie planétaire, après avoir employé tout le stock de vaccins que son astronef transportait à soigner les citoyens de la dite planète.

— « D'après Tom, elle est devenue coriace et morose. Si vous perdez votre douceur, je reviendrai vous hanter après ma mort, ma fille. »

Helva eut un petit rire. Jennan la surprit en bondissant jusqu'au tableau de contrôle qu'il se mit à palper avec des doigts légers et tendres.

— « Je me *demande* vraiment comment vous pouvez bien être, » dit-il doucement, d'un ton pensif.

Helva était prévenue et s'attendait à ces accès de curiosité, naturels chez ses partenaires. Elle ne savait rien d'elle-même, ne saurait, ne pourrait jamais en savoir rien.

— « Choisissez la forme, la nuance qui vous plaira, et je serai trop

heureuse de vous obliger, » répliqua-t-elle comme ses instructeurs le lui avaient suggéré.

— « Vierge de Fer, j'aime les blondes aux longues tresses, » et Jennan décrivit du geste les nattes de Lady Godiva. « Puisque vous êtes immolée dans le titanium, » reprit-il en saluant, « je vous appellerai Brunhilde, ma chère. »

En riant, Helva entonna l'aria de circonstance. A ce moment précis, Spica établit le contact.

— « Qu'est-ce qu'il y a, Bon Dieu ? Qu'est-ce que vous avez à hurler comme ça ? Et d'abord, qui êtes-vous ? Si vous n'appartenez pas au Service Médical, allez-vous-en. Il y a une épidémie chez nous et les visites ne sont pas admises. »

— « Mon vaisseau est en train de chanter. Nous sommes le JH-834 et nous avons votre vaccin. Quelles sont vos coordonnées d'atterrissage ? »

— « Votre vaisseau est en train de chanter ? »

— « C'est la meilleure cantatrice de tout l'espace organisé. Désirez-vous un air particulier ? »

Le JH-834 livra le vaccin, mais plus d'arias, et reçut l'ordre de poursuivre immédiatement sa route en direction de Leviticus IV. Arrivé là, Jennan découvrit que sa réputation l'avait précédé et dut défendre l'honneur du 834.

— « Je ne chanterai plus, » murmura Helva d'un ton contrit en préparant des cataplasmes pour son troisième œil au beurre noir de la semaine.

— « Si, vous chanterez, » déclara Jennan, les dents serrées. « Tant pis si je dois récolter encore toute une cargaison de gnons, mais votre surnom « le vaisseau qui chante » perdra son contexte ironique. »

Lorsque « le vaisseau qui chante » se fut victorieusement mesuré avec des trafiquants de drogues assez perfides dans les Magalléniques Inférieures, son surnom devint un sujet de respect. Le Centre, qui avait suivi chaque épisode de la lutte, marqua d'une croix blanche le dossier du JH-834. Une équipe de premier ordre venait de se former.

Après l'arrestation spectaculaire à laquelle ils avaient procédé, Helva et Jennan se considérèrent, eux aussi, comme une équipe de tout premier ordre.

— « De tous les vices de la terre, c'est la toxicomanie que je déteste le plus, » dit Jennan pendant le voyage de retour. « Les gens ont assez vite fait de se damner sans qu'on les y aide. »

— « C'est pour cela que vous êtes devenu patrouilleur ? Pour enrayer le trafic ? »

— « Je parie que ma réponse officielle se trouve dans votre viseur. »

— « Oui, mais elle est conçue dans des termes beaucoup trop fleuris. Si je puis me permettre de citer vos propres paroles, voilà ce que vous avez dit : « Je veux m'engager dans le Service pour perpétuer les traditions de ma famille, qui est fière de lui appartenir depuis quatre générations. »

Jennan émit un gémissement. « J'étais *très* jeune quand j'ai écrit ça. En tout cas, je n'étais pas encore passé par les dernières années d'instruction. Mais, quand j'en suis arrivé là, mon orgueil ne m'a pas permis d'échouer...

» Je vous ai déjà dit que je rendais souvent visite à mon père au bord du Silvia. Peut-être Silvia s'était-elle mis en tête de me prendre plus tard, pour partenaire, en remplacement de papa, car j'ai été soumis à des doses massives de propagande destinée à me faire embrasser la carrière de patrouilleur. Je m'y suis laissé prendre. Dès l'âge de sept ans, j'avais décidé que je deviendrais patrouilleur, et rien d'autre. » Il haussa les épaules, comme pour déprécier une décision juvénile dont la réalisation avait pourtant exigé de sa part des années d'efforts.

— « C'est ça ? Le patrouilleur Sahir Silan, sur le JS-422 pénétrant dans la Nébuleuse Tête de Cheval ? »

Jennan choisit de ne pas saisir l'intention sarcastique.

— « Avec vous, il se peut que j'aille plus loin encore mais, malgré les encouragements de Silvia, je n'ai jamais, aux heures les plus délirantes, rêvé pour moi cette sorte de gloire. C'est à votre cerveau agile que j'abandonne l'édification de ces exploits. La contribution que je désire apporter à l'Espace est moins grandiose. »

— « De la modestie ? »

— « Non. Du sens pratique. L'humble tâcheron, etc... » D'un geste théâtral, il posa une main sur son cœur.

— « Ame assoifée de gloire, » fit Helva d'un ton moqueur.

— « Et vous, qui rêvez de votre Nébuleuse ! Moi, du moins, je ne demande pas grand chose. Il n'y aura qu'un héros comme mon père à Parsaea, mais, bien sûr, je ne détesterais pas me distinguer par quelque haut-fait. C'est normal. Sinon, pourquoi risquer sa vie ? »

— « Si je puis me permettre de vous rappeler quelques faits incontestables, je vous dirai que votre père étant mort pendant le voyage, en revenant de Parsaea, il n'a jamais su qu'on le considérait comme un héros pour avoir stoppé l'inondation avec son astronef. Ce qui permit aux colons de rester à Parsaea. Et, par la suite, de découvrir les qualités anti-paralytiques de la planète. Mais ça non plus, il ne l'a jamais su. »

— « Je ne l'ignore pas, » fit doucement Jennan.

Aussitôt, Helva se repentit de sa rebuffade. Elle connaissait parfaitement toute l'étendue de l'affection que Jennan éprouvait autrefois pour son père. Sur son dossier, une note indiquait qu'il s'était consolé de cette perte, par la raison, en jugeant que son père avait payé de sa vie l'issue heureuse et imprévue de l'affaire persaéenne.

« Les faits ne sont pas humains, Helva. Mon père l'était, et je le suis. Vous êtes humaine, vous aussi, au fond. Inspectez vos cadrans, 834. Au milieu de tous les fils branchés sur votre corps se trouve un cœur, un cœur humain sous-développé. Manifestement ! »

— « Excusez-moi. Jennan, » dit-elle, repentante.

Il hésita un instant, puis leva la main en signe d'acceptation et tapota affectueusement sa capsule.

— « Si nous cessons un jour de faire la tournée du laitier, nous nous attaquerons à la Nébuleuse. D'accord ? »



Comme cela se produisait fréquemment dans le Service, ils reçurent, au cours de l'heure suivante, l'ordre de modifier leur itinéraire et de se diriger, non vers la Nébuleuse, mais vers un système récemment colonisé, composé de deux planètes habitables, l'une tropicale, l'autre glaciale. Le soleil, nommé Ravel, était devenu instable. Son spectre indiquait une expansion rapide et des lignes d'absorption qui se déplaçaient vers le violet. L'accroissement de la température avait déjà rendu nécessaire l'évacuation du monde le plus proche, Daphnis. D'après les émissions spectrales, Chloé n'échapperait pas non plus à la catastrophe. Tous les appareils qui se trouvaient dans le voisinage immédiat devaient entrer en contact avec la Base de Chloé pour procéder à l'évacuation des derniers colons.

Obéissant, le JH-834 offrit son concours et reçut la mission de se rendre dans les régions éloignées de la planète afin d'y récupérer quelques groupes disséminés qui ne semblaient pas se rendre compte du caractère urgent que présentait la situation. En fait, il régnait sur Chloé, pour la première fois depuis que cette planète avait été séparée de sa sœur jumelle, une température supérieure à zéro. Comme la plupart des colons étaient des fanatiques venus s'installer dans ce climat rigoureux pour mener une existence faite de pieuses méditations, ils étaient plutôt enclins à expliquer ce brusque dégel par des causes moins naturelles que les excentricités du soleil.

Jennan avait perdu un temps précieux en discussions oiseuses ; aussi Helva et lui étaient-ils en retard sur leur horaire quand ils partirent pour le quatrième et dernier campement.

D'un bond, Helva franchit la haute chaîne de pics déchiquetés qui entourait la vallée, l'abritant autrefois des tempêtes de neige et maintenant de la chaleur. Au moment où l'astronef se posa, le soleil brûlant, encerclé de sa couronne embrasée, commençait juste de dissiper les ombres.

— « Ils feraient bien de sauter sur leurs brosses à dents et de se précipiter à bord, » remarqua Helva. « La Base dit qu'il faut se dépêcher. »

— « Il n'y a que des femmes, » s'écria Jennan, surpris, en se portant à la rencontre du groupe qui s'avançait. « A moins, bien sûr, que, sur Chloé, les hommes ne portent des jupes de fourrure. »

— « Hâtez-vous de les séduire mais réduisez la routine à l'essentiel. Et n'oubliez pas de brancher votre circuit privé. »

Jennan s'approcha en souriant mais, quand il exposa sa mission, il fut accueilli par une incrédulité totale ; on alla même jusqu'à exprimer des doutes sérieux quant à l'authenticité du rôle dont il était chargé. Il eut un gémissement intérieur en écoutant la supérieure lui exposer, tout comme

dans les cas précédents, les causes qu'elle attribuait personnellement au réchauffement de l'atmosphère.

— « Révérende Mère, il y a eu surcharge sur votre circuit de prière et le soleil est en train d'exploser pour vous obliger. J'ai reçu l'ordre de vous ramener au spatioport de Rosary... »

— « Cette Sodome ? » rugit la digne femme en repoussant la proposition de Jennan d'un haussement d'épaules indigné. « Nous vous remercions de votre avertissement mais nous ne désirons pas abandonner notre cloitre pour les rudesses du monde. Laissez-nous poursuivre la méditation matinale que vous avez interrompue... »

— « Elle le sera définitivement quand le soleil se mettra à griller. Il faut partir immédiatement, » dit Jennan avec fermeté.

— « Madame, » fit Helva, pensant que dans ce cas particulier une voix féminine aurait peut-être plus de poids que le charme très masculin de Jennan.

— « Qui a parlé ? » s'écria la nonne, surprise par la voix désincarnée.

— « Moi, Helva, l'astronef. Je vous prends sous ma protection, vous et vos sœurs en religion. Ainsi, vous ne serez point profanées par la présence d'un mâle. Je vous transporterai dans un refuge qui a été préparé pour vous. »

La supérieure glissa un œil prudent par le sabord ouvert du vaisseau.

— « Puisque l'usage de ces appareils est strictement réservé au Centre Mondes, je dois reconnaître, jeune homme, l'authenticité de votre mission. Cependant, nous ne courons aucun danger. »

— « A Rosary, la température est, à présent, de 37°, » dit Helva. « Dès que les rayons du soleil s'infiltreront directement dans cette vallée, la température y sera également de 37°. Elle doit s'élever jusqu'à 70° environ dans le courant de la journée. Je vois que vos huttes sont faites de bois et de mousse. De mousse sèche. Elles s'enflammeront sans doute vers midi. »

Le soleil commençait à percer obliquement entre les pics et les rayons brûlants réchauffaient le groupe de jeunes femmes qui s'agitaient autour de la supérieure. Plusieurs d'entre elles entrouvrirent le col de leurs parkas fourrées.

— « Jennan, » dit Helva, sur le circuit privé, « nous n'avons pas beaucoup de temps. »

— « Je ne peux pas les abandonner, Helva. Il y a là des jeunes filles à peine sorties de l'adolescence. »

— « Et jolies, par la même occasion. Je ne m'étonne pas que la supérieure refuse de les laisser monter. »

— « Helva. »

— « Ce sera à la grâce de Dieu, » dit la supérieure avec fermeté, en tournant le dos à ses sauveteurs.

— « Croyez-vous qu'Il veuille vous voir brûler vives ? » hurla Jennan en la regardant fendre la foule de ses disciples murmurantes.

— « Elles ont envie de jouer les martyres ? Libre à elles, Jennan, »

dit Helva, sans émotion. « Nous, nous devons partir. Le choix ne nous appartient plus. »

— « Comment pourrais-je les abandonner, Helva ? »

— « Parsaea ? » lui lança-t-elle, d'un ton provocant, en le voyant s'avancer d'un pas pour rattraper l'une des femmes. « Vous ne pourrez les traîner *toutes* à bord et nous n'avons pas le temps de les persuader par la force. Montez, Jennan, ou je rendrai compte de votre attitude au Centre. »

— « Elles vont mourir, » murmura Jennan avec abattement, en se retournant à contre-cœur vers la passerelle.

— « Il ne faut pas prendre plus de risques, » lui dit Helva, gentiment. « Au point où en sont les choses, nous aurons déjà du mal à rejoindre le lieu du rendez-vous. Le rapport du laboratoire signale une accélération critique de l'évolution spectrale. »

Jennan était déjà entré dans le sas quand l'une des plus jeunes femmes s'élança en hurlant derrière lui. Son initiative décida ses compagnes ; elles se pressèrent dans l'étroite ouverture. On eut beau les entasser à l'intérieur de l'astronef, il n'y avait pas assez de place pour tout le monde. Jennan prit trois scaphandres et les donna aux femmes qui devraient rester avec lui dans le sas. Il lui fallut encore perdre un temps précieux pour expliquer à la supérieure qu'elle devait enfiler ce scaphandre car le sas ne possédait ni provisions d'oxygène ni dispositif de climatisation indépendant.

— « La chaleur va nous rattraper, » déclara Helva, sur leur circuit privé. « Dans cette précipitation, nous avons perdu dix-huit minutes. Maintenant, je suis trop chargée pour atteindre la vitesse maximum et, si je ne l'atteins pas, nous ne pourrons échapper à la vague de chaleur. »

— « Pouvez-vous vous élever ? Nous avons revêtu nos scaphandres. »

— « M'élever ? Oui, » dit-elle, en le faisant. « Mais je me sens trébucher. »

Jennan se raidit, saisit les femmes à bras-le-corps pour les soutenir ; il percevait la pesanteur du vaisseau. Inaccessible à la pitié, sachant que la force de gravité écrasait brutalement les passagers de la cabine (deux en moururent), Helva maintint le plus longtemps possible sa poussée. Le sort de Jennan était son unique sujet de préoccupation et il lui inspirait de terribles inquiétudes. Malgré leurs scaphandres, les quatre personnes emprisonnées dans ce sas dépourvu d'oxygène, non climatisé, protégé par une seule couche de métal au lieu de trois, n'étaient pas en sécurité. Leurs scaphandres appartenaient au type standard ; ils n'étaient pas fait pour supporter la chaleur excessive à laquelle le vaisseau allait être soumis.

Helva fit de son mieux, mais les brûlantes radiations émises par le soleil qui explosait la rattrapèrent à mi-chemin du port.

Elle ne prêta nulle attention aux cris, aux gémissements, aux prières, aux supplications dont retentissait la cabine. Elle n'écoutait que la respiration torturée de Jennan, les pulsations défectueuses du système qui renouvelait l'air de son scaphandre, le bruit de succion du dispositif de

climatisation surchargé. Elle entendait, impuissante, les hurlements hystériques de ses trois compagnes, qui se tordaient dans l'affreuse chaleur. C'était en vain que Jennan essayait de les calmer, de leur expliquer qu'à condition de se tenir tranquilles elles seraient bientôt sauvées. Affolées par la terreur et la souffrance, elles se jetèrent sur lui, malgré l'exiguité du sas. Un bras qui cherchait à le frapper se prit dans les fils de son générateur d'énergie individuel, et la catastrophe ne tarda pas à se produire. L'un de ces fils, affaibli par la chaleur, se rompit sous le poids.

Malgré toute la puissance dont elle disposait, Helva était désarmée. Elle vit Jennan étouffer, tourner la tête dans *sa* direction, l'implorer du regard, et mourir.

Il fallut toute la rigueur des principes qu'on lui avait inculqués pour empêcher Helva de faire demi-tour et de se purifier en plongeant dans le cœur brûlant du soleil. Muette de souffrances, elle rejoignit le convoi de réfugiés et transféra ses passagères prostrées, couvertes de brûlures, dans le transport qu'on lui indiquait.

Puis elle entra en contact avec le Centre. « Je garde le corps de mon patrouilleur, » dit-elle, d'une voix sourde. « Je le mène à la Base la plus proche pour procéder aux formalités de l'enterrement. »

— « Nous vous fournissons une escorte, » lui fut-il répondu.

— « Je n'ai pas besoin d'escorte. »

— « Elle arrive, XH-834, » répliqua le Centre, d'un ton sans réplique.

Le choc qu'elle éprouva en se rendant compte que l'initiale de Jennan ne faisait déjà plus partie de son numéro étouffa ses protestations. Assommée, elle attendit près du transport, jusqu'au moment où ses écrans lui révélèrent l'arrivée de deux sveltes vaisseaux semblables à elle. Ce ne fut point à un pas d'enterrement que le cortège entama le voyage de retour.

— « 834 ? Le vaisseau qui chante ? »

— « Je n'ai plus de chants. »

— « Votre patrouilleur était Jennan. »

— « Je n'ai pas envie de communiquer. »

— « Je suis le 422. »

— « Silvia ? »

— « Silvia est morte il y a longtemps. Je suis le 422. MS, pour l'instant. Notre compagne est AH-640, mais Henri n'est pas en ligne en ce moment. Tant mieux... il ne comprendrait pas si vous décidiez de passer dans l'illégalité. Mais, au cas où il essaierait de vous en empêcher, j'interviendrais. »

— « Dans l'illégalité ? » Ce terme arracha Helva à son apathie.

— « Mais oui. Vous êtes jeune. Vos réserves d'énergie sont suffisantes pour des années. Filez. D'autres l'ont fait avant vous. Le 732 s'est échappé il y a deux ans, après avoir perdu son patrouilleur lors de la fameuse mission sur la naine blanche. On ne l'a plus revu depuis. »

— « Je n'en ai jamais entendu parler, » s'exclama Helva.

— « Ce n'est pas à l'école qu'on pourrait vous l'apprendre, ma chère, puisque tout votre conditionnement est dirigé contre cela. »

— « Il faudrait lui désobéir ? » s'écria Helva, angoissée, mais pleine

de désir pour le cœur brûlant, le cœur aveuglant du soleil qu'elle venait de quitter.

— « Je crois que, pour vous, cela ne poserait guère de problèmes en ce moment, » lui dit calmement le 422, d'une voix qui avait perdu toute trace de cynisme. « Les étoiles vous appellent. »

— « Et je serais seule ? » demanda Helva, dans un élan.

— « Seule ! » confirma le 422.

Seule avec les profondeurs de l'espace et du temps. La Nébuleuse elle-même ne serait pas assez loin pour la décourager. Seule, pendant plus de cent ans, avec ses souvenirs, et rien d'autre... rien d'autre.

— « Parsaea en valait-il la peine ? » demanda-t-elle doucement au 422.

— « Parsaea ? » répondit, surprise, la 422. « Avec son père ? Oui. Bien sûr. Nous étions là, au moment où l'on avait besoin de nous. Tout comme vous... et son fils... vous étiez à Chloé. Au moment où l'on avait besoin de vous. Le crime, c'est toujours d'ignorer où surgit ce besoin, et de ne pas répondre à l'appel. »

— « Mais c'est *lui* qu'il me faut. Qui étanchera ma soif ? » gémit Helva, avec amertume.



— « 834, » dit la 422 après toute une journée de silence. « Le Centre désire votre rapport. Un remplacement vous attend à la Base de Régulus. Veuillez corriger votre cap en conséquence. »

— « Un remplacement ? » Ce n'était pas cela, en tout cas, qu'il lui fallait. Ce n'était pas quelqu'un qui lui rappellerait Jennan sans combler le vide laissé par lui. Sa coque était encore chaude du soleil de Chloé. Poussée par son atavisme, Helva voulait du temps pour pleurer Jennan.

— « Oh ! tous les patrouilleurs se valent si le vaisseau est bon, » remarqua la 422 avec philosophie. « Et c'est exactement ce dont vous avez besoin. Le plus tôt sera le mieux. »

— « Vous leur avez dit que je ne m'échapperais pas, n'est-il pas vrai ? » fit Helva, pesamment.

— « Vous avez laissé passer l'occasion tout à l'heure, comme moi après Parsaea, après Glen Arthur, après Betelgeuse. »

— « Notre conditionnement nous empêche d'agir ainsi, n'est-ce pas ? Cela nous est *impossible*. Ce que vous m'avez dit, c'était un test ? »

— « Oui. J'en avais reçu l'ordre. Les Psychiatres eux-mêmes ne savent pas pourquoi certains cerveaux passent à l'illégalité. Le Centre est très inquiet, et nous aussi, ma sœur. Je... j'ai demandé moi-même à vous servir d'escorte. Je ne veux pas vous perdre tous les deux. »

Dans le tourbillon d'émotions qui l'agitait, Helva eut un élan de gratitude pour la rude sympathie de Silvia.

— « Nous sommes toutes passées par là, Helva. Ce que je vais vous dire ne vous consolera pas, mais que serions-nous si nous ne pouvions souffrir avec nos patrouilleurs ? Des machines équipées de haut-parleurs. »

Helva regarda la forme immobile de Jennan, étendue devant elle dans son linceul, et entendit l'écho de sa voix puissante dans la cabine silencieuse.

— « Silvia. *Je n'ai pas pu* l'aider ! » cria-t-elle, du fond du cœur.

— « Je sais, ma fille, » murmura doucement la 422. Et puis, tout ce tut.

Les trois vaisseaux poursuivirent leur route en silence jusqu'à la grande base de Regulus. Là, Helva reçut les instructions d'atterrissage et les condoléances officielles.

Le cortège se posa près de l'enceinte boisée où les gigantesques arbres bleutés de Regulus montaient la garde auprès des morts, endormis dans le petit cimetière du Service. Le contingent tout entier de la Base s'approcha à pas mesurés pour former une haie d'honneur entre Helva et le cimetière. Un détachement gravit, avec lenteur, sa passerelle, pénétra dans sa cabine. Le corps de son bien-aimé disparu fut respectueusement placé dans le cercueil monté sur roues, recouvert du drapeau bleu roi éclaboussé d'étoiles. Helva le regarda longer la haie vivante qui se referma derrière lui.

Alors, quand furent prononcées les simples paroles de l'adieu, quand les avions passèrent en inclinant leurs ailes au-dessus de la tombe ouverte pour rendre au patrouilleur les derniers adieux, Helva retrouva sa voix.

Doucement, d'abord à peine perceptibles, les accents de l'antique requiem s'enflèrent jusqu'à la poignante mesure finale et dans l'espace sombre retentit la voix du vaisseau qui chantait.

(Traduit par Elisabeth Gille).



Tremblement de temps

(*Timequake*)

par MIRIAM ALLEN deFORD

En dépit des objections des sciences exactes, on voit dans la science-fiction beaucoup de machines à voyager dans le temps. On y voit beaucoup moins souvent de cataclysmes naturels bouleversant le flot du temps. A en juger par ce que disent les physiciens, la machine à voyager dans le temps est tout à fait impossible. Quant à un « tremblement de temps » analogue à un tremblement de terre et bouleversant l'ordre des événements, tout ce que l'on peut dire c'est que le phénomène n'a jamais été observé !

Cela n'empêche pas que ce soit un bon sujet. Miriam Allen deFord l'envisage ici sous l'angle des répercussions individuelles ; elle nous raconte l'histoire d'un assassin qui, grâce à ce cataclysme temporel, voit son crime n'avoir jamais été commis ! (1)



LE lundi 16 avril 1979, à 20 heures 4 minutes 30 secondes, un tremblement de temps secoua l'ensemble du système solaire. Une défaillance soudaine affecta le continuum espace-temps, cette vénérable chaîne qui fonctionnait depuis des milliards de millards d'années, et l'univers entier fut ramené à 8 heures 4 minutes 30 secondes le même jour — hommes et choses se retrouvant dans la situation exacte où ils étaient le matin.

Des transactions conclues après des mois d'efforts durent être rediscutées de A à Z. Des mourants dont les derniers râles venaient de s'éteindre recommencèrent à souffrir les affres de l'agonie. Les accouchées connurent une seconde fois les douleurs de la gésine, par où elles étaient passées douze heures plus tôt. Les jeunes mariées se retrouvèrent vierges — si tant est qu'elles l'eussent été au moment du oui sacramentel. Des criminels qui s'étaient déjà entendus condamner durent repasser devant le juge tout en sachant quelle allait être la sentence. Les enfants recommencèrent une journée de printemps consacrée suivant les cas à de bonnes parties de plein air, à l'école ou aux semonces familiales. Les gens savaient par avance qu'ils allaient se casser une jambe, perdre leur portefeuille, demander la main de la bien-aimée et se faire éconduire par le papa, ou être avisés d'un héritage inespéré.

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Mrs. Hinck* » (n° 11) ; « *Dents pour dents* » (n° 78). En collaboration avec Anthony Boucher : « *Un monde aux cieux dormant* ».

Et Terry Falconer qui ce jour-là, à 20 heures, fuyait le souvenir du cadavre ensanglanté de l'homme qu'il avait tué — Terry Falconer n'avait pas encore commis son crime.



Le monde avait vu se dérouler tant d'événements étranges dans les années 1979, que la presque totalité des gens ne s'émut pas outre mesure de ce tremblement de temps. Dès qu'une explication sommaire eut été donnée au grand public par un comité international de physiciens agissant sous mandat de l'O.N.U., il ne resta plus qu'à accepter stoïquement l'inévitable. Inévitable qui se trouva d'ailleurs adouci au maximum grâce aux ressources de la science. La jeune maman à bout de cris dut passer une seconde fois par les douleurs de l'enfantement : mais si le bébé qu'elle contemplait l'instant d'avant était de nouveau à naître, elle savait du moins qu'il serait beau et vigoureux. Les mourants (fait sans précédent pour le genre humain) surent peut-être ce qu'ils allaient trouver de l'Autre Côté ; mais la plupart étaient déjà à toute extrémité, incapables d'une pensée ou d'une parole lucide. Le condamné savait quel allait être son temps de prison à subir — et la jeune épouse, quelle serait cette consommation charnelle dont elle avait rêvé. Mais peut-être l'un songeait-il à jouer sa dernière chance en s'évadant — et l'autre, à la possibilité pour elle de dire non cette nouvelle fois.

Car dans une conjoncture aussi exceptionnelle, le problème était naturellement de savoir si ce deuxième 16 avril 1979 devait être la simple réplique du premier, ou s'il serait possible de modifier le passé grâce à ce « présent bis ». Prenons l'exemple d'une loi votée au cours du premier 16 avril : allait-on punir tel ou tel citoyen qui y contreviendrait le deuxième 16 avril, ou décrèterait-on re-promulguer le texte officiel ? Et que faire au sujet des contrats sociaux entre patrons et ouvriers ? Quelles mesures allait-on prendre au sujet des traités, des engagements internationaux, des accords commerciaux — voire, plus simplement, des rendez-vous convenus ?

Il apparut très vite qu'il s'agissait véritablement d'une nouvelle période de douze heures. Le seul fait de préférer des œufs sur le plat à du porridge pour ce deuxième petit déjeuner, ou d'attraper l'autobus au vol alors qu'on l'avait manqué le matin du premier 16 avril, ou encore d'acheter un chapeau vert à la place du ravissant bibi rouge maintenant disparu, faisait de ce nouveau 16 avril une journée entièrement différente de l'autre qui n'était plus.

Pour Terry Falconer, cela signifiait qu'il devait (cette deuxième fois) rester maître de lui en affrontant Otto Raff et ne pas l'accuser de lui avoir fait une injure mortelle. Il ne fallait plus qu'il se laisse aveugler par la fureur au point de saisir la canne de golf (c'était sur le terrain qu'il avait trouvé son patron à la fin du premier après-midi du 16 avril) et d'en frapper le vieillard comme un forcené jusqu'au moment où sa victime ne bougerait plus. Un assassin... Terry savait maintenant ce que

ce mot voulait dire. Non ! Il saurait faire appel à tout son sang-froid pour aborder Otto Raff et s'expliquer avec lui calmement, d'homme à homme.

Il se faisait tout petit dans sa vieille Ford 1977 discrètement garée à l'entrée de l'aérodrome, attendant l'heure de l'avion qui le soustrairait aux foudres de la justice (momentanément, du moins) lorsque, n'en croyant pas ses yeux, il vit le soir redevenir tout à coup le matin. Sa première réaction — comme ce fut le cas pour beaucoup de gens — fut de penser qu'en dépit de sa panique et de ses transes il avait fini par céder au sommeil et se retrouvait au lendemain. Il alluma le petit poste de télévision de la voiture afin de savoir si l'on parlait du crime du golf et du meurtrier en fuite. Mais loin de donner son signalement, le speaker lut l'époustouflante déclaration du comité des physiciens.

Plus qu'aucun autre, Terry se trouvait prédisposé à accepter l'extraordinaire sans chercher à comprendre. Il lui *fallait* un miracle. Faisant faire aussitôt demi-tour à sa voiture, il reprit la direction de la ville par un itinéraire discret. Il s'arrêta dans une rue tranquille, acheta un journal du matin et y lut « Lundi, 16 avril 1979 », date qui était celle de « la veille ». Du reste, une énorme manchette confirmait ce qu'il venait d'entendre à la radiotélévision : lui, Terry Falconer (de même que tous ceux qui se trouvaient en puissance de crime au début de cette journée « bis ») était le premier assassin depuis Caïn à se voir offrir une seconde chance. Il réintégra son domicile d'où il s'était enfui si précipitamment, et le retrouva dans le même désordre où il l'avait laissé. Eve n'y était pas.

Cette matinée du 16 avril — la première — n'avait certainement pas comporté pour Terry un retour en auto de l'aéroport. Il n'eut donc pas besoin d'autre preuve pour acquérir la certitude que ce laps de temps de douze heures était réellement annulé. Mais les événements survenus au cours de ces douze heures, eux, il ne se les rappelait que trop bien ! Il fallait donc admettre que cette annulation était uniquement objective, et Terry allait encore avoir à affronter Otto Raff, mort en sursis qui, lui aussi, devait se souvenir.

Il arriva au bureau à 9 heures précises, comme d'habitude. Raff, directeur de la compagnie, ne se montrait jamais avant la demie. Dans le tiroir de Terry se trouvait toujours enfermé le dossier d'où tout le mal était venu. Il le prit, l'ouvrit et le feuilleta une nouvelle fois. On l'y accusait sans ambiguïté d'avoir commis une félonie.

Il guettait en même temps l'arrivée de Raff, mais celui-ci dut entrer par sa porte personnelle, car une voix très secrétariale caqueta soudain dans l'interphone pour annoncer qu'on demandait Mr. Falconer chez Mr. Raff.

Terry se redressa bravement. Tout le personnel de la compagnie était sur les dents, chacun tâchant de son mieux à expédier le travail en cours tout en tenant compte des activités de « la veille ». Nul ne s'occupa donc de lui quand il sortit, les lèvres sèches et l'estomac retourné, pour aller frapper à la porte directoriale.

Que pouvait-on bien dire, juste ciel, à l'homme que l'on venait d'assassiner ?

Raff l'accueillit en deux mots : « Bonjour, Terry, » suivis d'un long silence.

Falconer se força enfin à lever les yeux du tapis dont il contemplait le dessin compliqué. Raff était très calme, voire souriant. Mais sa main droite s'appuyait sur son bureau — et elle tenait un revolver.

— « Racontez-moi ce qui vous est arrivé. » reprit-il du même ton paisible. « Et dites-moi pourquoi vous avez agi ainsi. »

Falconer fut obligé d'éructer deux fois avant de pouvoir répondre.

— « De... de quoi vous souvenez-vous ? » croassa-t-il.

— « Vous m'avez tué, n'est-ce pas ? Bon. Je vais donc vous dire ce que je peux me rappeler. Vous m'êtes tombé dessus alors que j'effectuais seul le parcours de golf. Vous aviez de tels yeux que j'ai pensé à un malheur, survenu ici ou chez vous. Vous avez alors bredouillé des mots auxquels je n'ai compris goutte. J'ai répondu : « Un instant, Terry. Qu'y a-t-il de cassé ? » Ensuite je vous ai vu empoigner une de mes cannes, et avant que j'aie pu faire un seul geste vous me l'avez brisée sur la tête. C'est tout... J'ai perdu conscience aussitôt. Est-ce que j'ai été tué ? »

— « Pas sur le coup, » expliqua Falconer dans un souffle. « Mais j'ai continué à frapper jusqu'à ce que vous soyez mort. »

— « Par un coup de chance inouï, tout se passe finalement comme si rien de tout cela n'était arrivé. J'ai fait d'ailleurs en sorte que vous n'ayez plus l'occasion de recommencer. » Ce disant, Raff levait légèrement le canon de son revolver.

— « De toute façon, je ne recommencerais pas. »

— « Et pourquoi avez-vous fait cela ? »

— « A cause du dossier Mohler. J'ai eu besoin de le consulter pour relever un détail dans la réclamation formulée par Mohler, et j'y ai trouvé... j'ai trouvé... »

— « Vous avez trouvé une copie de la lettre que j'ai envoyée à Mohler au début de ce mois. Ce fut une négligence de ma part. J'aurais dû retirer cette pièce du dossier. Mais se peut-il vraiment que vous y ayiez cru, Terry ? »

— « Pourquoi pas ? »

— « Certes, j'aurais dû vous consulter avant de l'écrire. Mais il me semblait tellement évident... enfin, je n'aurais jamais pensé que vous ne comprendriez pas le fin mot de l'histoire si la copie de cette lettre venait à vous tomber sous les yeux. En fait, je n'avais pas prévu que vous auriez communication du dossier. C'était Mac Kenzie qui s'en occupait, et j'ignorais qu'il vous l'avait repassé quand il est monté en grade. Lui, il connaissait l'affaire de A à Z : pour tout dire, nous l'avions préparée ensemble. »

Le visage de Terry vira au pourpre :

— « Alors, lui aussi, il est au courant de... de cette accusation ? »

— « Mais, mon cher enfant, tout le monde ici est « au courant »,

comme vous dites. Et personne n'y attache la moindre importance ! Il m'eût été impossible de vous impliquer dans cette affaire sans avertir ceux qui sont responsables de vous. D'abord, la compagnie s'est montrée formelle sur ce point. »

— « De sorte que je suis tombé à merveille pour être le bouc émissaire dont vous aviez besoin. C'est bien ça ? »

Le revolver remua de nouveau.

— « Du calme, Terry ! Mohler nous réclame des dommages-intérêts sans y avoir droit. Nous le savons et lui-même sait que nous le savons, mais aussi que nous ne possédons aucune preuve de sa mauvaise foi. Il n'oserait jamais aller en justice, mais il s'est imaginé pouvoir nous faire ça à l'estomac. J'ai donc décidé de le battre avec ses propres armes. Notre mensonge contre le sien. Eh oui ! Si vous voulez bien envisager les choses sous cet angle, vous constaterez que vous étiez le seul ici que nous pouvions accuser avec une ombre de vraisemblance. Et avec Mohler nous jouions sur le velours, car son propre intérêt était de ne pas ébruiter la chose. Il savait que nous inventions, que vous n'avez jamais été son complice — mais il était obligé de se taire, sans quoi il révélait du même coup sa propre imposture. Et j'ai réussi : j'ai reçu avant-hier une lettre de lui par laquelle il m'informe qu'il a retiré sa réclamation. Tout est donc bien qui finit bien. »

— « Et moi, je jouais le rôle de la chèvre avec laquelle on attire le tigre pour le tirer à coup sûr ! »

Raff eut un sourire lénifiant :

— « Je comprends votre rancœur, Terry. Je suis fautif de ne pas vous avoir demandé d'abord votre permission. J'avoue. J'ai dû penser inconsciemment que vous comprendriez de vous-même mon astuce. Après tout, vous savez bien que vous êtes innocent, que cette accusation ne repose sur rien, et qu'il m'a fallu une raison puissante pour la formuler. Et pourquoi, au nom du ciel, iriez-vous vous imaginer que je cherchais délibérément à vous perdre ? Votre père et moi étions de vieux amis de toujours, vous le savez bien, Terry. Je vous ai pris avec moi, alors que d'autres ne l'auraient pas fait, après ce... cette petite aventure de jeunesse. Alors, pourquoi ferais-je aussi soudainement volte-face à votre égard ? »

La réponse jaillit en un seul mot des lèvres de Falconer :

— « Eve ! »

— « Eve ? » Otto Raff semblait prodigieusement abasourdi. « Eve ? Que diantre vient-elle faire ici ? Je suppose que vous ne lui avez jamais rien caché de votre vie passée ? » Terry fit signe que non. « Alors ? Comment cette petite machination dirigée contre ce flibustier de Mohler pourrait-elle affecter votre épouse ?

» Oooh... je vois ! » Raff émit un sifflement prolongé. « Quel vieux benêt j'ai été, hein ? de ne pas m'être douté un seul instant que vous prendriez la chose au sérieux ! Et je suppose que vous vous étiez même fourré dans la tête que je voulais vous envoyer en prison, loin d'elle ? »

— « Que vous vouliez m'y renvoyer, » répondit amèrement Falconer. « Pour que je vous laisse le champ libre... à vous et à Eve. »

— « A moi... » Les yeux du vieillard, arrêtés sur Terry, exprimaient le combre de l'ahurissement. « A moi... à Eve... Mais bonté du ciel. qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce que par hasard vous vous êtes imaginé... » Il éclata de rire. « Ecoutez, mon cher petit, je ne voudrais pas vous vexer... Eve est aussi charmante au moral qu'au physique, c'est entendu, mais grand Dieu ! ce n'est pour moi qu'une enfant ! Je vous considère tous les deux comme mes enfants ! Où avez-vous bien pu pêcher cette idée saugrenue que je m'intéressais à Eve... de cette façon ? Je préfère choisir parmi les femmes de ma génération ! »

Il ouvrit un tiroir de son bureau dans lequel il fit disparaître le revolver. Puis il regarda Terry d'un œil apaisé avec, sur le visage, une expression où se mêlaient l'amusement et le chagrin.

— « Quel mélodrame, mon pauvre enfant ! Voici donc maintenant que je suis amoureux de votre femme, c'est bien cela ? Moi qui ai toujours été votre meilleur ami, qui vous ai pris dans ma compagnie après votre emprisonnement... non pour vol, je le reconnais, mais pour voies de faits : toujours votre mauvais caractère, Terry ! Moi qui vous ai aidé à gravir tous les échelons, moi qui ai éprouvé autant de joie lors de votre mariage que si j'avais été votre père ; moi qui ai déjà songé au jour où vous serez vraiment formé moralement, au jour où, mon temps fini, je pourrai en toute confiance vous passer les leviers de commande de notre entreprise... eh bien, malgré tout cela, vous seriez encore capable de croire que je voulais vous faire faussement condamner, que je voulais me débarrasser de vous pour filer je ne sais quel amour insensé avec Eve ?

» Terry, Terry... J'ai eu tort, je le répète, de ne pas vous avoir parlé avant d'écrire cette lettre à Mohler. Mais de là à vous voir nourrir une idée aussi monstrueuse... de là à vous mettre une nouvelle fois dans un tel état de fureur aveugle — à m'assassiner, moi votre meilleur ami, votre bienfaiteur... Ah ! Terry, c'est cela qui fait mal...

» Sans cette chose incroyable survenue hier soir — ce tremblement de temps, comme disent les savants — je serais mort à l'heure actuelle, vous seriez un assassin traqué par la police, et Eve serait l'épouse d'un assassin. Tenez, rien que d'y penser, Terry, je... je me sens porté vers Dieu. Et vous, mon enfant ? »

— « Je me fais honte... » articula Falconer d'une voix à peine audible.

Raff se leva, contourna le bureau et posa ses deux mains sur les épaules du jeune homme :

— « Vous avez bénéficié d'une circonstance sans précédents dans l'histoire du monde, Terry. Vous et nous tous, tant que nous sommes. Une nouvelle chance nous est offerte : celle de réparer nos erreurs. Non, ce n'est pas de la honte que vous devez éprouver, mais rien qu'une gratitude infinie envers la Providence.

» Imitons les milliers de gens qui nous entourent. Faisons comme si hier (ou ce laps de temps, si vous préférez) n'avait pas existé. Ni vous ni moi ne l'oublierons, certes. Nous ne le pourrions pas. Mais nous pouvons y puiser un enseignement dont nous tirerons profit pour l'avenir. J'aurai appris à ne plus être trop malin, à ne pas disposer d'autrui sans avoir d'abord son consentement. Mea culpa, Terry ! Quant à vous, mon cher enfant, vous saurez une nouvelle fois (et j'espère que ce sera la bonne) que le manque de maîtrise de soi conduit inéluctablement au désastre. J'ai idée que désormais vous serez moins prompt à vous mettre en colère, que vous attendrez au moins une explication avant de vous ruer sur les gens comme un furieux. Ai-je raison ? »

Falconer hocha la tête, incapable de répondre par des mots.

« Et maintenant, Terry, rentrez chez vous. Je ferme la boutique jusqu'à demain : chacun est trop bouleversé pour songer à travailler et pour ne pas avoir des problèmes personnels à résoudre. Partez donc. Il est d'ailleurs probable que son employeur aura lui aussi donné congé à Eve.

» Et si vous voulez mon avis, ne lui dites rien de toute cette affaire. Cela ne ferait que la rendre malheureuse. C'est oublié, enterré. A moins que... sait-elle déjà quelque chose ? »

— « Elle ignore tout. Elle n'était pas encore à la maison quand je suis revenu du... quand je suis rentré hier soir, et ce matin elle était déjà partie à mon retour. J'avais juste pris quelques vêtements. Je voulais disparaître avant... avant qu'on puisse me retrouver. J'attendais un avion à l'aérodrome quand le tremblement de temps s'est produit. Naturellement, elle doit savoir que j'ai passé toute la nuit dehors et que la voiture n'était pas au garage. »

— « Dans ce cas, dites-lui que je vous ai envoyé en mission à l'improviste et que vous aviez oublié de lui laisser un mot. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que vous vous absentez ainsi pour une courte durée. »

— « Très... très bien. Je... je ne peux vous dire... »

— « Ne dites rien, Terry. En ce qui me concerne, rien n'est arrivé. »

Terry serra à la briser la main d'Otto Raff. Une boule lui obstruait le gosier, qu'il essayait vainement de faire descendre. Il courait presque en sortant du bureau. Une demi-heure encore, trente minutes, et il serait auprès d'Eve. Eve qui était bien à lui, comme il était bien à elle ; Eve dont il allait faire l'adoration de toute une vie sans que cela puisse jamais réparer les soupçons injurieux qu'il avait conçus à son égard — doutes qui le hantaient naguère depuis qu'il avait surpris un regard affectueux entre son épouse et Otto Raff, et à partir duquel il avait bâti tout cet échafaudage monstrueux ! Et seul, un miracle de la nature avait empêché cet édifice insensé de causer leur perte à tous les trois.

*
**

Dès qu'il se retrouva seul dans son bureau, Raff appela sa secrétaire pour lui dire d'aviser tout le monde que l'on pouvait disposer du restant de la journée. Puis il mit son chapeau, sortit par sa porte privée, et une fois dehors se dirigea vers la cabine téléphonique la plus proche où il composa un numéro.

— « Allô, Eve ? Tout va bien, chérie ! J'ai tout arrangé.

» Là, là... c'est fini, n'aie plus de chagrin : il n'est rien arrivé, la journée d'hier n'a jamais existé... Lui ? Il est maintenant en route pour te rejoindre. J'ai donné congé au personnel. Oui, je savais que tu serais à la maison : mon premier soin ce matin a été de téléphoner à ton directeur... Evidemment, Terry va être obligé de te raconter une histoire pour expliquer son absence au moment du tremblement de temps. Tu n'auras qu'à faire semblant de le croire... Allons, mon petit chou, ne pleure plus... sois bien courageuse, bien gentille jusqu'à demain, et tu verras que tout ira bien... Oui, je serai prudent. J'aurai maintenant quelqu'un pour me protéger. Et rassure-toi : je l'ai rendu doux comme un agneau.

» En un sens, il est heureux que les choses se soient présentées ainsi. De la façon dont je viens de m'y prendre, tout marchera beaucoup mieux qu'avec l'autre moyen — qui a échoué... Eh oui ! je le sais : tu m'avais bien dit de retirer cette lettre du dossier, mais j'avais complètement oublié. Enfin, nous n'aurons plus besoin désormais de recourir à un tel statagème.

» Mais oui, chérie ! Quelle question ! Et toi ?... Ah ! chérie, mon amour, tu me rends mes vingt ans ! »



D'aucuns estimeront toujours qu'il vaut mieux, pour notre santé morale, toucher carrément du doigt certaines vérités désagréables. D'autres, par contre, souscrivent au vieux cliché d'après lequel l'ignorance nous épargne la souffrance : ils reconnaîtront donc avec nous que le tremblement de temps du 16 avril 1979 fut une bénédiction pour nos trois héros — Raff, Eve et Terry. Raff apprit ainsi à garder ses petits secrets en lieu sûr, et qu'il est plus facile (et plus gentil) de tenir un mari trompé dans une douce ignorance, que de chercher à se débarrasser de lui en le vouant à la honte et au déshonneur. Eve fut sauvée d'un scandale public. Enfin, pour Terry, ne valait-il pas mieux continuer à couler des jours paisibles dans la peau d'un mari cornard, heureux et innocent, que briser sa vie entière par un crime dont, seul, un tremblement de temps le préserva ?

(Traduit par René Lathière.)

La route de Driegho

par MICHEL DEMUTH

Après ses essais de science-fiction sociologique (« La ville entrevue » : n° 77, « Projet Information » : n° 92), *Michel Demuth se consacre ici au space-opera, nous prouvant qu'il est un des jeunes auteurs français les plus aptes à réussir dans ce genre. Malgré la minceur de son sujet, son long récit, servi par une aisance narrative et une richesse visuelle constantes, se lit d'une traite.*



A Robert Sheckley.

I

L'ESPACE, dans le secteur d'Ophiuchus, n'était qu'un vaste poudroiement de soleils, un enchevêtrement de rayonnements et d'incandescences où les différents vaisseaux, en route vers Anaël, Félice ou Nouvelle-Thuringe, étaient difficilement décelables.

Azio Mongze avait donc abandonné depuis longtemps les multiples écrans et les calculateurs de route pour se consacrer tout entier au seul problème du moment : comment arriver plus vite encore sur Griche ?

Il allait sans cesse des moteurs au dôme d'observation qui faisait, sous les clartés stellaires, un étincelant chapeau au pôle du vaisseau. La puissance était au maximum et Azio n'osait même pas s'avouer qu'il ne se souvenait pas d'avoir vu le « *Marquis* » soutenir une telle vitesse. Dans le dôme, il découvrait la sphère sombre du vaisseau de Richard, le « *Malaisie* », qui naviguait de concert avec le sien. Les deux appareils étaient reliés par un couloir et Azio aurait pu en quelques pas retrouver son compagnon et lui confier ses inquiétudes. Mais il ne le faisait pas, pour deux raisons bien précises : d'abord Richard n'aurait eu que faire de ses tourments ; à la minute présente, il devait en connaître de semblables puisque son but était le même.

Ensuite, Azio détestait par-dessus tout quitter le « *Marquis* ». Surtout au moment où il exigeait de lui une vitesse inhabituelle tout en prenant un minimum de risques.

Les systèmes étaient pourtant proches, dans ce coin de l'espace, jamais séparés par plus de trois années-lumière. Les naines blanches foisonnaient et elles étaient autant de pièges, avec leur densité infernale, leur champ gravitique étendu loin autour d'elles. Il y avait également les feux verts de Wolf-Rayet, de part et d'autre des chemins tracés

On disait souvent que traverser Ophiuchus équivalait à patauger, seul et sans arme, dans les jungles de Ductor II. La comparaison avait vraisemblablement été forgée, année après année, par les équipages aventureux de navires pareils à ceux d'Azio et de Richard : des Libertaires.
On disait aussi, sur les vieilles planètes, colonisées depuis cinq cents ans et plus : « Homme de Libertaire, abonné à l'Enfer ! »

⁂

La phrase vint danser devant les yeux d'Azio, tourbillonna puis s'effaça. Il rit silencieusement, debout devant le prodigieux paysage galactique que l'on nommait les Fleuves Blancs.
De fait, les groupes connus sous les sobriquets de Friche, Briche et Triche formaient trois bandes de lumière où l'éclat des naines blanches et des géantes givrées dominait. Au cœur de ces amas d'astres, se tenait le système de Griche. Sur la seconde planète, du même nom que son soleil, une ville agonisait entre deux révolutions et une attaque extérieure. Driegho, gigantesque métropole, n'en avait plus, aux dernières nouvelles, que pour huit à dix jours planétaires. C'était plus qu'il n'en fallait à deux Récupérateurs décidés pour remplir les cales de leurs vaisseaux. Seulement, les deux Récupérateurs se trouvaient encore à plus de trente années-lumière du but.

II

— « Azio ! »
Il se retourna puis, comprenant que Richard l'appelait par le circuit, se glissa jusqu'au poste de commandes.
— « Oui ? »
L'image de son compagnon dansa et se précisa jusqu'à se tenir, vivante et animée, au-dessus de la pointe de cristal qui la matérialisait. Richard Hianne était petit, robuste et nerveux. Ses cheveux blonds et rares étaient perpétuellement collés à son front et à ses tempes par une sueur trop abondante.
— « Il y a un Clyrien, là, juste devant moi, Azio ! »
— « Tu ne te sers pas de l'écran ? »
— « Mais je le vois, Azio, comme je te vois ! Il est énorme et armé pour une guerre de mille ans, au moins. »
Azio ne se permit pas de sourire. Ses longues mains palpaient son menton osseux qu'il avait toujours voulu orner d'une barbe sans jamais y parvenir.
— « Ecoute, » dit-il enfin, « je pourrais le voir d'ici ? »
— « Certainement... A condition que je m'écarte. »
— « Alors, retire le couloir et passe vers l'arrière. »
L'image de Richard disparut. Azio ne perdit pas de temps et remonta aussitôt sous le dôme. Là, il mit en marche l'indicateur-spécificateur

automatique et en dirigea le viseur vers l'espace, un peu au devant de la route du « *Marquis* ». Le « *Malaisie* » achevait sa dérobade. Sphère noire où un unique hublot brillait, il rétrograda vers l'arrière, découvrant de nouveaux amas d'étoiles... et la silhouette du navire étranger.

Azio connaissait le goût de son compagnon pour l'exagération. Mais il reconnut en lui-même que, cette fois, celui-ci ne s'était pas laissé aller à son penchant : le Clyrien était immense et les canons et armes plus légères faisaient une couronne luisante à son bordage plat.

L'indicateur-spécificateur ronronna doucement. Sur son corps ventru, l'écran de résultat s'illumina et des vues défilèrent en une succession rapide. L'une d'elles se stabilisa enfin. Elle représentait exactement le navire clyrien mais posé dans une prairie mauve, son équipage au sol.

— « Vaisseau d'origine clyrienne, construit par les Trois Sociétés ! » dit la voix douce du spécificateur. « Appareil de guerre prévu pour soixante canons thermiques et trente armes plus légères, renouvelées au gré des perfectionnements et des découvertes. C'est ce qui fait la principale force du Clyrien 304-A, connu pour sa vitesse et sa quasi invulnérabilité. »

L'écran montra d'innombrables images du 304-A, au repos, au combat, au port, en plein espace.

Azio en savait assez. Il coupa le film d'un geste sec et demeura perdu dans la contemplation du géant qui précédait le « *Marquis* » et le « *Malaisie* », en route comme eux pour Griche.

Il détaillait les petites coupoles des servants, l'appendice curieux appelé trompe où s'abritait le service cartographique, les lignes des baies transparentes où il surprenait des silhouettes étrangères. La lumière bleu pâle qui baignait les coursives du Clyrien correspondait à celle de son soleil natal : Clyria, du groupe des Tourelles.

C'était un ensemble vaste, homogène et puissant, qui possédait sa parfaite autonomie de moyens. Un tel navire pouvait nourrir et distraire son équipage durant des années sans toucher une planète. Il n'était guère d'attaque qui pût l'inquiéter et la seule réputation de Clyria suffisait à écarter l'ennemi éventuel.

« C'est pour Driegho, c'est certain, » songea Azio. « Il va encore attaquer les installations portuaires et les usines d'armement ! »

Clyria s'était ruée sans avertissement sur Griche qu'elle convoitait depuis longtemps. Elle avait choisi le moment précis où deux révolutions éclataient à Driegho. Tandis que les Autonomistes et les Frères de Lach s'affrontaient au long des avenues, les navires de Clyria survolaient le port, puis le quartier des docks, puis les usines, détruisant consciencieusement les installations les plus importantes. Dans les nuées de mondes d'Ophiuchus, on savait cela : Griche, c'était Driegho. En dehors de sa métropole, le petit monde vert offrait au premier venu ses mines et ses riches continents que ne protégeait aucune cité.

Dans quelques jours, il serait entièrement aux mains de Clyria et ce ne serait que justice. Ses habitants avaient été imprévoyants et futiles, pour la plupart colons venus de la Nouvelle-Thuringe ou d'Anaël, aven-

turiers et hurluberlus bourrés d'idées qu'ils perdaient au fil des maisons de jeu de Driegho.

Depuis le jour du premier débarquement sur Griche, il n'y avait eu personne pour établir un semblant de constitution, une quelconque teinte d'originalité. A moins, bien sûr, que l'on ne considérât les Frères de Lach ou les Autonomistes comme dignes du titre de politiciens.

Mais les premiers se perdaient dans l'ombre d'un mysticisme cosmique baroquement mêlé de débauche solennelle et les seconds passaient leur temps à transcrire les faits et méfaits des Etrangers, c'est-à-dire des gens de passage, venus d'Hydiame ou d'Orénoque pour le temps d'un enrichissement.

C'était dans cette trame, aux dernières heures de l'agonie, que se glissaient les Récupérateurs dignes de ce nom.

Azio ne se faisait aucune illusion à ce sujet : Richard et lui n'étaient pas les seuls à être attirés par la mort de la capitale de Griche. Les vaisseaux libertaires devaient accourir de toutes parts.

Mais dans le foisonnement des richesses à enlever, il y en aurait assez pour chacun et jamais un Récupérateur n'avait fait du tort à un autre.

⁂

— « Richard ! »

Cette fois, c'était Azio qui appelait. Son compagnon parut immédiatement. Il avait dû attendre devant le circuit, anxieux du résultat des pensées d'Azio. En général, Richard était très utile dans l'action et pour les détails techniques, mais Azio était la source d'astuces et le seul capable de les sortir d'ennui par voie de diplomatie et de ruse.

— « Mon avis, » dit-il, « est que ce monstre guerrier ne présente aucun danger pour nous. »

— « Tu crois qu'ils savent ce que nous sommes ? »

— « Les Clyriens sont au courant de tout, Richard. Ils ne risquent pas de nous attaquer, du moins cette fois, pour l'excellente raison que nous les aidons un peu. Nous hâtons la ruine de Driegho et c'est ce qu'ils désirent. »

— « Tout à fait d'accord, mais Driegho n'est pas encore morte et elle a quelques vaisseaux de défense. Quand notre gros ami va se présenter au-dessus de Griche, il va sûrement être accueilli. Je ne désire pas du tout être pris dans la tourmente, moi ! »

Les yeux noirs d'Azio parurent lancer des flammes. Il étendit une main en un geste impératif.

— « N'oublie pas notre vrai problème, Richard : arriver à temps sur Griche pour profiter de la débâcle. Nos navires sont comme immobiles par rapport à ce Clyrien et tes inquiétudes, au fond, ne tiennent pas puisqu'il nous distancerait rapidement. »

— « C'est vrai, » dit Richard, « un mauvais point pour moi. »

— « Ne vois-tu pas le rapport entre les deux faits ? La vitesse du mastodonte et notre course contre le temps ?

Richard prit un pas de recul. Ses courtes mèches blondes étaient plus que jamais collées à son front.

— « Complètement fou, » dit-il, « tu es complètement fou ! »

— « De vouloir le Clyrien ? Pas du tout. D'autres ont réussi, déjà, et nous ne sommes pas plus médiocres que ces autres. »

Et les yeux sombres du Récupérateur fouillaient les armoires, tandis qu'il essayait de se souvenir de l'endroit où il avait rangé le film « *Hauts faits des navires libertaires* ».

— « Ecoute, » fit Richard, « à toi d'agir. Nous travaillons ensemble et, sur un tel point, j'aime mieux te laisser décider seul. Mais en tout cas, pense à la disproportion, Azio... Et pense aussi que le Clyrien va bientôt nous distancer ! »

III

Les vaisseaux de guerre et tous les vaisseaux réguliers n'entraient jamais en contact avec les Libertaires. Ceux-ci étaient rarement en position de légalité et, de plus, les responsables de Réguliers craignaient d'avoir à faire front à diverses suppliques ou à quelque nouvelle ruse.

On se croisait, on se dépassait, dans les étroits couloirs de navigation tels que ceux d'Ophiuchus, mais l'on gardait un parfait silence.

Ayant fait défiler deux fois le film « *Hauts faits des navires libertaires* », Azio cherchait une raison valable pour appeler le Clyrien par circuit. C'était là le point principal du plan « Capture d'un navire-forteresse par immobilisation ». Assis dans l'unique fauteuil du poste de commandes, il passait en revue une foule de conversations imaginaires. Il existait de nombreuses causes d'appel de vaisseau à vaisseau, en commençant par les salutations entre unités alliées, mais pour un Libertaire ces causes étaient réduites à quelques-unes seulement et à presque rien quand il s'agissait d'entrer en relation avec un Clyrien.

« Il faut y parvenir, » se dit Azio, « de n'importe quelle manière ! » Alors, l'idée lui vint. Ce n'était pas celle qui présidait à la « capture d'un navire-forteresse par immobilisation », elle offrait des risques, du danger même. Mais la rapidité d'exécution promettait de ramener l'opération à quelques négligeables minutes.

« Le tout est de savoir si Richard marchera... » Azio appela de nouveau son compagnon qui naviguait toujours vers l'arrière, laissant le « *Marquis* » au plus près du Clyrien.

— « Richard, voici mon idée... »

Et en une dizaine de phrases claires, Azio exposa l'essentiel du projet à son associé. Richard laissa s'écouler de précieuses secondes, puis il siffla entre ses lèvres :

— « Je ne sais pas si tu te rends tout à fait compte, Azio, du danger énorme que... »

— « Je m'en rends parfaitement compte. Je ne désire qu'un mot : oui, ou non ! »

— « Oui, bien sûr. Si je disais non, tu serais capable de me laisser tomber en plein espace et d'aller ratisser Driegho seul. »

Azio grogna indistinctement puis sourit.

— « Nous allons rester en circuit, » fit-il. « Tu effectueras les mêmes manœuvres que moi ! »

Il s'éloigna du cône de cristal et déclencha l'indicateur de route. Le couloir de navigation apparut aux deux Récupérateurs comme un chemin noir entre des nuages de points blancs, roses et mauves qui étaient les systèmes alentour.

La carte changea d'échelle.

« Voilà nos vaisseaux, » dit Azio en tendant l'index. « Ici le « *Marquis* », là, le « *Malaisie* »... Un peu plus loin, le Clyrien. D'après ce que je t'ai exposé, tu dois comprendre qu'il nous faut pour agir un point difficile, un endroit où le couloir se resserre à cause de la présence d'une ou plusieurs naines... »

L'échelle se modifia de nouveau.

— « Droit devant, » dit Richard. « Je crois que c'est ce qu'il nous faut. »

— « Exactement. »

Une naine blanche dépourvue de planètes s'annonçait en effet sur le couloir qui marquait, à son approche, un net rétrécissement. Les techniciens qui délimitaient les voies imaginaires qu'empruntaient les vaisseaux étaient prudents : leurs tracés passaient bien au large des astres dangereux.

« Maintenant, répétons, » dit Azio, sans quitter des yeux l'indicateur de route. « Nous appelons le Clyrien pour lui dire que nous sommes sur le point de l'attaquer, en tant que natifs de Griche. C'est vraisemblable... Du moins ce le serait si nous étions plus puissants. Nous jouerons donc le rôle de deux hargneux un peu fanatiques. Le Clyrien ne fera pas feu immédiatement. Je pense même que tout l'équipage va rire aux éclats. »

— « C'est un drôle de risque à courir, » intervint Richard. « Suppose que les officiers soient un tantinet mauvais et... »

— « Comme tu le dis : c'est un risque. Quand nous aurons annoncé notre attaque, nous ferons un large virage dans l'espace comme si nous voulions prendre position. En même temps, nous larguerons une borne d'interférence. Ce genre d'appareil fausse pour quelques secondes les instruments de bord, mais il a le désavantage d'agir sur le lanceur aussi bien que sur la victime désignée. Le Clyrien, autant que nous, ne saura donc plus sa position exacte. C'est ici un autre risque à courir. Au dernier moment, avant de lancer la borne d'interférence, nous relèverons nos deux positions. »

Il désigna un point du couloir, à l'endroit où celui-ci était rétréci au maximum.

« A cet instant, nous serons à peu près ici, c'est-à-dire hors de portée gravitique de la naine blanche. Le Clyrien, lui, sera de l'autre côté, également en sûreté. L'astuce consiste alors à simuler le péril. A la seconde où nous semblerons vouloir attaquer, nous stopperons et nous donnerons les signes du vaisseau pris dans un champ de gravité trop intense. Je te

laisse le soin de la mise en scène : roulage, avance et recul, immobilisation, etc.

» Le Clyrien, lui, n'ayant plus l'usage de ses instruments à cause de la borne d'interférence qui agira encore pour quelques secondes, ne se fiera qu'à nous pour se mettre en sûreté. Il croira, d'après notre simulacre, qu'il risque de faire comme nous, de trop s'approcher de la naine. Alors, il se dégagera un peu plus et... »

L'index d'Azio se posa sur un gros point mauve, juste en bordure du couloir.

« ...Et il tombera dans le piège du mauve. Ce champ gravitique n'est pas très fort mais il suffira pour immobiliser le Clyrien. Nous nous amènerons alors, précédés d'un feu roulant de bornes d'interférence, et nous gazerons l'équipage. »

Le Récupérateur eut un large sourire et lissa ses noirs cheveux.

— « Et voilà ! » fit Richard d'un ton sarcastique.



Du dôme d'observation, la naine blanche apparaissait comme un phare aveuglant entouré d'écharpes lumineuses. L'éclat des astres voisins en était presque éclipsé. Au-delà, pourtant, les Fleuves Blancs étaient nettement visibles. Ils ne semblaient pas avoir grandi et Griche demeurait encore trop lointaine.

Azio hocha pensivement la tête. S'ils ne réussissaient pas à s'emparer du croiseur clyrien, ils n'arriveraient pas à Driegho avant que tout fût consommé. Et la terrible bataille qui sonnait le glas de la grande métropole était une occasion unique offerte aux Récupérateurs.

« Combien d'années, » songea-t-il, « combien d'années passeront avant que se représente une pareille chance ? » Il quitta le dôme après un coup d'œil brûlant sur la vaste silhouette du navire étranger. Dans le poste de commandes, il retrouva Richard qui ne cessait de se mordiller nerveusement les doigts en surveillant la progression des trois unités sur l'indicateur de route. Le point de rétrécissement du couloir n'était plus très lointain à présent. Un simple coup d'œil sur un cadran isolé apprit à Azio que la naine blanche faisait déjà sentir son influence.

— « Il est toujours là ? » demanda Richard, faisant allusion au Clyrien.

— « Bien sûr... Je me demande même s'il a l'intention de nous distancer. Peut-être a-t-il décidé de nous protéger pour le reste du parcours ? »

— « Tu prends cela bien à la légère ! Ton plan est sans doute nouveau et astucieux (encore faut-il que les Clyriens n'aient pas vu le film « *Hauts faits des navires libertaires* »), mais les risques sont nombreux ! »

— « Je croyais cette question réglée, Richard. »

— « Plus j'y pense, plus cela me tourmente. D'abord, il faut que le croiseur n'ouvre pas le feu et cela tient à un rien. Ensuite, nous pouvons nous prendre *réellement* dans le champ gravitique de la naine blanche... Ou de tout autre soleil. Et même si nous réussissons d'un bout à l'autre,

il reste à investir ce vaisseau dont l'équipage ne doit pas compter loin de deux cents hommes. »

— « Sans doute plus, » remarqua Azio.

— « Tu es désespérant de confiance et d'orgueil ! »

— « Non... Simplement, je suis Récupérateur, et tu l'es aussi. Ton devoir serait de penser et d'agir comme moi. Si nous tombons réellement dans le piège gravitique, nous ne serons qu'empêtrés et il n'y aura pas grand mal à demander grâce à l'adversaire que nous aurons provoqué. Après tout, notre métier est irrégulier et aventureux et de telles conjonctures sont notre lot quotidien ! A Driegho, il y a de quoi nous rendre riches l'un et l'autre. »

Richard fixa son compagnon d'un œil plein de doute.

— « Azio, combien de fois ai-je entendu cette plaidoirie ? Tu me l'as servie avant d'atteindre Logo-Siméon, au large d'Hafanère, de Thruile, de Samothrace-Rouge et de Bliard, sur Missi, devant les armées de Thoundre et sur Ochépator, en plein camp raphaëliste. Et depuis, sommes-nous plus riches ? »

Le Récupérateur affichait un sourire narquois et amical en même temps. Azio s'apprêtait à répondre quand une grêle sonnerie retentit dans le poste. Il se retourna et fixa d'un air interdit la pointe de cristal du circuit extérieur.

— « Ça, » souffla-t-il, « je ne l'avais pas prévu ! »

— « Nous voulions l'appeler, » dit Richard, « et c'est lui qui nous appelle. »

Azio hésita une seconde, puis il fit un pas jusqu'à l'appareil et établit la communication.

IV

Les deux compagnons eurent un sursaut de stupéfaction en découvrant, au lieu de l'image d'officier à laquelle ils s'attendaient, celle d'un individu débraillé, bardé d'objets divers à l'usage indéfini. L'homme souriait de toutes ses dents incroyablement longues et, dans sa main droite, brune et sèche, deux petits dés de rubis s'entrechoquaient.

— « Hello, les Libertaires ! » fit-il.

Sa voix évoquait le croassement d'un oiseau de la Nouvelle-Thuringe.

— « Ça alors ! » murmura Azio. « Vous êtes l'opérateur de... de ce croiseur ? »

— « Pour le moment, il paraît, oui... Mais si je parviens à gagner cette passe de quatre... » (les dés quittèrent sa main, roulèrent, invisibles, puis s'arrêtèrent) « je ne le serai plus ! »

Une seconde fois, une troisième et une quatrième, les dés cliquetèrent et roulèrent. L'homme releva la tête, une lueur de triomphe dans ses yeux. « Bon sang ! Ça y est ! Je regrette, les amis, mais... »

Il disparut et fut presque aussitôt remplacé par le perdant de la passe de quatre. Celui-ci tenait un jeu de dés personnel, en pierre de Fomalhaut

véritable, qu'il eut tôt fait de ranger dans une des innombrables poches de sa tenue.

— « Heureux pour vous que j'aie perdu, » dit-il. « Logot est un type bizarre et capable des farces les plus sinistres. »

Dans le poste de commandes du « *Marquis* », Richard et Azio semblaient hypnotisés par la projection, incapables d'un mot ou d'un geste.

« Alors, » reprit l'homme, « si nous discutions un peu ? »

— « Nous... nous voulons bien, » dit Azio.

— « Je crois comprendre que vous êtes étonnés d'avoir affaire à des types comme nous alors que vous attendiez de raides officiers clyriens... Simple à expliquer : nous sommes les Mutinés de Profession. Peut-être avez-vous déjà entendu parler de nous ? Société et écoles établies sur Totem IX, dans les groupes de la Dorade. »

— « Les mondes australs nous sont pratiquement inconnus. »

— « Oui... Hmmm... En ce cas, vous avez eu vent de la capture d'un transporteur murien entre Thibault et Lanaram ? »

— « Je m'en souviens, » dit Richard.

Le visage du Mutiné Professionnel s'illumina de joie.

— « Et l'affaire du « *Guillaume Républica* » ? Le coup des destroyers sibrians ? »

— « C'était vous ? » dit Azio.

— « C'était nous ! Comme l'invasion de l'« *Ile 24 du Roi de Priam* » et la capture du « *Mastodonte Dictatorial* », dans le Centaure, pendant les révolutions autonomistes. »

On sentait qu'il aurait ainsi poursuivi l'énumération des titres de gloire de sa confrérie jusqu'à épuisement des flottes stellaires.

— « En somme, » fit Azio, s'efforçant de reprendre son calme, « ce croiseur n'appartient plus à Clyria mais... »

— « Aux Mutinés de Profession. Nous avons été formés à l'école et la société nous a assigné le secteur Ophiuchus comme terrain d'opérations. Quand nous avons réussi à capturer un navire, nous le revendons ou nous l'utilisons au mieux de nos intérêts... Tout notre bénéfice est destiné à la société qui nous paye, bien entendu, par rapport à nos succès. »

— « Mais, » fit Richard, « c'est... de la piraterie. »

— « Dans ce coin, vous ne nous connaissez pas bien et vous pouvez appeler comme cela notre métier, par ignorance. Mais les groupes australs savent que nous sommes en règle avec toutes les lois. »

— « Bien sûr, bien sûr, » dit Azio d'un ton apaisant, car il craignait que le mutin finît par se fâcher.

Il songeait en même temps que les systèmes australs avaient toujours recélé d'étranges sociétés, et comme les lois avaient le défaut d'être les mêmes pour la Polaire comme pour la Croix-du-Sud...

— « Pourtant, » disait Richard, « nous avons aperçu la lumière bleue de Clyria dans les coursives de votre vaisseau. »

— « Dans le quartier des officiers et techniciens qui sont, eux, de vrais Clyriens fanatiques. Nous ne sommes pas des assassins et il a bien

fallu les garder prisonniers à bord. Quant à nous, au départ, nous étions l'équipage régulier. Nous avons profité de difficultés de navigation à l'entrée de ce couloir pour investir le croiseur sans coup férir. »

« Quelle chance ! » songea Azio avec amertume. « Pour une fois que nous pouvions nous emparer d'un vaisseau... d'autres l'ont fait avant nous ! »

— « Mon nom est Serth Fronde, » dit le mutin, « et j'ai une proposition à vous faire. »

Les deux Récupérateurs inclinèrent la tête d'un air bienveillant.

« Du moins, » reprit Serth Fronde, « c'est le commandant qui vous fait cette proposition. A mon avis, vous feriez bien d'accepter, et au plus vite. Vous avez eu un exemple en ce qui concerne les opérateurs, mais chez nous, c'est partout la même chose : les dés, les cartes, et les jeux les plus nouveaux. Donc, le commandant *actuel* vous invite à ranger vos deux coquilles de noix dans les berceaux de notre croiseur et à faire route vers Driegho en notre compagnie. A votre vitesse actuelle, vous n'y seriez jamais à temps pour faire une cueillette satisfaisante.

— « C'est très aimable de votre part, » commença Richard, « et nous nous... »

— « Nous allons en discuter, » coupa Azio, « nous vous rappellerons dans quelques secondes ! »

— « Très bien, » dit le nommé Fronde, « mais faites vite. Je peux être remplacé entre-temps et le commandant aussi, je vous le répète, ce qui serait plus grave. Si le remplaçant est un méchant ou un fantaisiste dangereux, comme Logot que vous avez vu tout à l'heure, il peut très bien trouver passionnant de vous désintégrer... vous et vos bulles libertaires. »

La communication fut coupée. Richard se tourna vers Azio.

V

— « Je l'admets, je l'admets, » disait Azio, « et je n'ai jamais eu la moindre intention de refuser. Seulement, rappelle-toi que de nous deux, c'est moi qui suis le meilleur psychologue. Je n'ai demandé ce délai que pour mettre au point notre mode de vie pendant les quelques heures que durera le voyage jusqu'à Griche. »

Richard sourit et désigna l'indicateur de route. On y voyait nettement les points blancs des trois vaisseaux qui avaient maintenant franchi le point de rétrécissement où aurait dû se produire l'attaque des Libertaires.

— « De toute manière, quels que soient les dangers qui nous guettent au milieu de cet équipage de Mutinés de Profession, ils n'égaleront pas ceux que tu acceptais tranquillement pour ton plan. Songe, par exemple, à ce qui serait advenu si nous avions lancé ce défi au croiseur et commencé notre fameux virage avant le simulacre. Des hurluberlus comme ce Serth Fronde n'auraient pas compté jusqu'à trois avant de tirer

une bordée sur nous. A l'heure qu'il est, les débris de nos navires retomberaient lentement vers la naine blanche. »

— « Terrible vision, » fit Azio. « Mais nous courons le même risque à présent. Si le bienveillant commandant perd une passe de quatre... »

— « Je sais, je sais ! »

— « Quels jeux connais-tu, Richard ? »

— « Oh ! les dés, le vieux tarot et le Chime, qu'on pratique sur Strie. »

— « Ça suffira. Pour ma part, le Doguel, le Conseil et le Surveillant font partie de mon corps. »

— « Donc, il ne nous reste plus qu'à rappeler le croiseur. »

— « Attends une minute... Encore quelques points de détail et nous serons parés. C'est que je tiens à arriver vivant à Driegho, moi ! »

Et Azio fit un long discours basé sur la « Psychologie du Mutiné ». A la fin, Richard eut envie de lui faire remarquer qu'il y avait une certaine différence entre mutin tout court et mutin de profession, formé à l'école et possesseur d'un véritable métier. Mais le temps manquait. Ils rappelèrent le croiseur.



C'est ainsi qu'après avoir parlé à Serth Fronde au moment où il allait entamer une passe de huit, ils coupèrent les moteurs du « *Marquis* » et du « *Malaisie* », se munirent chacun de trois armes différentes, dont un thermic de belle taille, et se présentèrent au sas à l'instant où le croiseur clyrien se rangeait contre les Libertaires.

Un très court tunnel leur livra l'accès de l'autre vaisseau.

— « Bienvenue ! » lança un gros homme à la tenue bigarrée qui portait en bandoulière un véritable assortiment de jeux de cartes. « Une petite partie ? »

— « Vous n'êtes pas tenus d'accepter... Du moins pas immédiatement. »

Richard et Azio reconnurent Serth Fronde. Celui-ci les entraîna au long d'une coursive extraordinaire large et haute, sans hublot mais baignée d'une chaude lumière jaune.

« Mieux vaut vous habituer d'abord à notre mode de vie, » reprit le mutin. « Il est assez spécial et il change, en vérité, de vaisseau en vaisseau. Tenez, le jour où nous avons pris l'« *Ile 24 du Roi de Priam* », eh bien, c'était un paradis à bord. Par contre, pour les destroyers... »

— « Un moment ! » fit Azio en s'arrêtant. « Je vous paraîtrai peut-être méfiant, mais j'aimerais surveiller la manœuvre d'amarrage de nos vaisseaux. »

— « C'est votre droit, Récupérateur. » Fronde examina les ceintures et les armes des deux compagnons. « Ici, ce n'est pas de la méfiance, mais de l'instinct de conservation ! »

Ils obliquèrent à gauche à un carrefour et empruntèrent un couloir désert jusqu'à une petite cabine d'élévateur, dont la présence à l'inté-

rieur d'un vaisseau surprit Azio. Ils furent déposés dans un dôme pareil à celui du « *Marquis* » ou du « *Malaisie* » mais au moins trois fois plus vaste.

« Voici vos vaisseaux, » dit Fronde avec un geste de la main.

Effectivement, le dôme correspondait aux berceaux d'amarrage du croiseur et les deux Récupérateurs purent voir leurs nefs saisies entre d'énormes pinces et amenées jusqu'au nid de poutrelles. Un rideau de plastique se referma sur elles.

« Vos coquilles de noix vont être soignées par nos techniciens. Et bien que ceux-ci jouent, comme tout le monde à bord, ils ne sont interchangeables qu'au sein de leur partie. Venez ! »

Richard et Azio suivirent sans contrainte le Mutiné de Profession vers les profondeurs du croiseur. Au fur et à mesure de leur avance, ils rencontrèrent d'épaisses nappes de fumée provenant de cigares exotiques, des salles entières aménagées pour le jeu, contrastant avec des centrales de calcul où des machines noires corrigeaient sans cesse la route du vaisseau. Ils pénétraient sans heurt dans un monde hurlant, braillard et joyeux, joueur et buveur, qui avait fait de l'anarchie et de l'intempérance un métier comme un autre.



— « Eh, salut ! »

L'aspect du commandant n'était rien de moins que répugnant. Sa tenue eût convenu à n'importe quel mineur d'astéroïde, mais elle jurait affreusement avec l'ambiance ouatée du poste de commandes. Elle jurait autant que son propriétaire, qui semblait avoir collectionné les mots les plus orduriers des quatre coins de l'espace.

— « Voici Oggy Malthe, » dit Fronde. « C'est lui qui vous a invité à bord. Une partie, commandant ? »

Le mutin sortait d'une poche son jeu de dés en pierre de Fomalhaut. L'œil d'Oggy Malthe s'alluma.

— « Avec plaisir, Serth, et nous rejouerons tant que tu n'auras pas gagné. Ce poste de commandant commence à m'ennuyer sérieusement ! »

— « En général, » expliqua Fronde à l'intention de Richard et d'Azio, « nous jouons pour ce que nous désirons. J'ai proposé cette partie parce que je désire prendre la place d'Oggy et que lui n'en veut plus. »

— « Mais alors, » remarqua Richard, « faites le changement sans jouer puisque vos désirs se complètent. »

— « Cela n'aurait plus aucune valeur. »

Les dés roulèrent pour une passe de deux. Chacun se servait de son jeu personnel. Celui de Fronde jetait des reflets rouges sur la petite tablette de métal qui avait été choisie comme piste, mais qui était en fait un sélecteur de route à longue prévision.

Oggy Malthe, pestant et grognant, fit cliqueter ses dés de céramique thuringienne et perdit.

— « Je suis bien content, » dit-il. « Ce croiseur est un drôle de mor-

ceau. Difficile de s'occuper de tout, des machines, des moteurs, des canons et des parties de dés ! »

Il fit un signe amical aux deux Récupérateurs, donna une bourrade à son compagnon et quitta le poste.

— « Un brave homme, » dit Serth Fronde. « On ne croirait pas à le voir et à l'entendre, mais il est sorti premier de sa promotion à l'Ecole de Mutinerie. »

Richard, qui avait du mal à se familiariser avec de tels concepts, plissa le front et dit :

— « Ecole ? Promotion ?... »

— « Mais oui, » fit Azio. « Totem IX, voyons, dans la Dorade ! »

VI

— « A présent que je suis commandant, donc pratiquement maître à bord, je vais tâcher de le demeurer le plus longtemps possible ! » déclara Fronde.

— « Cela vous sera très facile, » dit Richard, « si vous refusez de jouer chaque fois qu'on vous le proposera. »

Le mutin eut un sourire indulgent.

— « Je ne peux vous blâmer pour de telles réflexions, mais sachez qu'à l'Ecole nous faisons « vœu de jeu » pour la durée de notre vie. C'est-à-dire que nous jurons sur le Grand Dé, qui est en réalité un des derniers représentants d'une race de cristaux qui habitait les parages de Canopus bien avant l'apparition de l'homme dans l'espace. »

— « Et, » ajouta Azio, « votre... heu... diplôme de fin d'études, en quelque sorte, ne vous est pas délivré si vous ne faites pas le vœu. »

— « Exactement, mais... »

Fronde s'interrompit et, avec lui, les deux Récupérateurs prêtèrent l'oreille à un bruit de pas qui se rapprochait. Un homme venait vers le poste et une partie semblait s'annoncer. Les doigts du commandant glissèrent vers sa poche et firent tourner les dés de Fomalhaut. Un second bruit de pas se fit entendre alors, rejoignit le premier. Il y eut un instant de silence, puis quelque chose roula sur le sol de la coursive.

— « Il était temps ! » dit Fronde avec un sourire.

Il remit ses dés en poche, se frotta les mains et regarda ses compagnons.

« Par prudence, je vous demanderai de servir comme seconds jusqu'à ce que je sois remplacé. Cela vous fera du moins quelques instants où vous serez en sécurité, à l'abri des autres. »

Ainsi fut donc fait. Deux heures s'écoulèrent sans que parût un seul candidat au commandement. Azio et Richard s'acquittaient parfaitement de leur tâche. Ayant l'habitude de diriger complètement un vaisseau, il leur paraissait aisé de n'avoir plus qu'à transmettre les ordres et à surveiller la route.

Le grand croiseur avait pris sa vitesse maximum et les Fleuves Blancs

se précisaient à l'avant, de minute en minute. Le couloir de navigation s'élargit au sortir d'un essaim de soleils sans planètes, évita une véritable forêt d'astéroïdes métalliques née de la collision de deux mondes errants et rejoignit bientôt une des grandes voies de commerce de la Galaxie Septentrionale. Fronde fit réduire la vitesse, craignant le relatif voisinage de vaisseaux qui étaient pratiquement tous en route pour Driegho.

« Maintenant, » dit-il, « nous sommes certains d'arriver largement à temps... La bataille doit être engagée. »

Azio quitta des yeux l'indicateur de proximité où deux destroyers clyriens apparaissaient comme deux points jaunes.

— « Dites-moi, Fronde, qu'est-ce qui peut attirer les Mutinés de Profession à Driegho ? L'argent, la marchandise ou les navires ? »

— « Les navires, évidemment, puisque notre métier consiste à nous en emparer. Nous sommes plusieurs, ici, à bord, qui nous réunissons pour former des plans quand une grande affaire est en perspective. Pour Driegho, je vous avouerai que nous comptons investir non seulement les nefs de Griche désemparées, ce qui sera facile, mais d'autres unités clyriennes, comme celle-ci. »

— « Vous ne serez jamais assez nombreux ! » s'exclama Richard.

Fronde balaya l'objection de la main.

— « Si vous croyez qu'il n'y aura sur Griche, dans les heures à venir, que l'équipage de ce croiseur... »

— « D'autres Mutins de Profession ? »

— « Oui, des centaines ! »

Le visage puissant de Fronde se plissa de joie à cette évocation.

« Quant à vous, » ajouta-t-il, « c'est l'argent et les marchandises qui vous intéressent. »

Azio inclina la tête de côté en faisant la moue.

— « Bah ! Nous préférons les bijoux ou les stocks de minerai. De toute façon, nous ne sommes pas des voleurs et nous payons souvent aux gens le prix de ce que nous emportons. »

— « Le prix... *véritable* ? »

— « Pas toujours... Mais après tout, les populations nous attendent. Elles comptent sur nous pour évacuer leurs biens, quittes à nous les racheter ensuite à un taux supérieur. Nous ne profitons jamais des malheureux et il nous est arrivé d'aider certains qui... »

— « Il nous est arrivé ? » fit Richard. « Combien de fois as-tu gaspillé notre bénéfice pour faire évader une jeune et jolie personne ou ravitailler une colonie de gosses ? »

Azio pinça les lèvres et Fronde se mit à rire.

— « Cela doit être vrai, » dit-il, « car, dans le fond, vous autres Récupérateurs avez une bien meilleure réputation que nous ! »

A cet instant, deux hommes pénétrèrent dans le poste. Azio entendit Fronde jurer entre ses dents. Il jeta un coup d'œil au mutin et vit qu'il était loin de sourire. Les deux nouveaux venus ne prirent pas la peine de saluer et s'appuyèrent aussitôt au sélecteur de route à longue prévision

— « Une partie, commandant ? »

— « Je suis à vous tout de suite », dit Fronde.

Il entraîna Azio et Richard jusqu'au seuil et murmura :

— « Ces deux pirates ne sont pas les meilleurs hommes du bord. Si je perds, disparaissez aussitôt et faites-vous oublier dans n'importe quelle salle de jeu... Tenez, nous allons fixer un endroit où je vous rejoindrai : la bibliothèque, qui a été transformée en piste d'essai pour les nouveaux jeux. D'accord ? »

— « D'accord ! » dit Azio.

Le mutin regarda vers les deux candidats au commandement qui s'impatientaient et frappaient leurs dés sur le métal.

— « C'est bizarre, mais c'est la première fois qu'ils jouent pour ce poste. Ils ont la réputation d'aimer la bagarre mais de détester les responsabilités. »

Fronde n'en dit pas plus. En quelques pas, il rejoignit la piste à dés improvisée tout en sortant son jeu-bijou.

— « Passe de un ! » grommela un des deux hommes.

Il était petit et maigre comme son compagnon, avec de longs cheveux noirs mal peignés et un uniforme qui avait dû appartenir à un soldat du Roi de Priam.

— « Passe de un, d'accord ! » dit Fronde.

Les dés écarlates roulèrent de sa main, s'immobilisèrent. Les lèvres serrées, ses deux adversaires jouèrent, chacun à leur tour.

— « Douze ! De peu, hein ? Mais vous n'êtes plus commandant, Fronde ! »

Richard et Azio s'entre-regardèrent et franchirent le seuil.

— « Eh là ! Vous deux ! Où allez-vous ? Restez ici ! C'est un ordre, vous entendez ? »

Mais les deux Récupérateurs fonçaient dans la coursive, cherchant à s'orienter tout en mettant la plus grande distance possible entre eux et le poste de commandes.

Ils s'arrêtèrent à un carrefour. Un couloir montait en pente douce, à gauche. Sur la paroi, une inscription fraîchement tracée disait : *Les Nouveaux Jeux.*

— « Par là ! » fit Azio.

Ils tournèrent après quelques mètres et débouchèrent, surpris, dans une véritable caverne de lumière où se pressait une foule bigarrée et bavarde qui devait compter au moins le tiers de l'équipage.

VII

Une courte promenade confirma à Azio qu'il n'y avait, dans la salle, ni Doguel, ni Conseil, ni Surveillant. Ces jeux étaient pourtant parmi les plus nouveaux et les plus étranges de tous. Mais ceux que pratiquaient les mutins devaient constituer les derniers nés de l'imagination humaine.

Richard tomba en arrêt devant une table occupée par une dizaine de joueurs. Ceux-ci se servaient de cartes, aux dessins assez élémentaires, en

général dépourvus de couleur. Ils paraissaient en posséder chacun une inépuisable collection. L'étonnement de Richard allait croissant avec le tas de cartes quand Azio lui posa une main sur l'épaule en tendant le doigt.

Sous la table, auprès de chaque joueur, il y avait une machine cylindrique munie d'un nombre prodigieux de petits voyants bleus, rectangulaires et lumineux. Des cartes en sortaient à intervalles plus ou moins réguliers. Le dessin en était toujours différent, complexe quand le délai avait été long, réduit à un symbole géométrique quand le rythme se précipitait.

— « Il fallait y penser, » dit Azio. « Ils fabriquent eux-mêmes leurs cartes, en imaginant dessin et signification. »

— « Mais il faut une base, un barême ! »

Azio haussa les épaules puis montra le poignet d'un joueur. Un cadran y était fixé et des images s'y formaient, changeaient et défilaient à une cadence hallucinante.

— « Peut-être est-ce cela ? »

Ils passèrent à un autre jeu qui se présentait sous l'aspect hermétique d'une pyramide blanche, lisse et brillante. Des gouttes d'un liquide noirâtre tombaient de la pointe et roulaient sur les faces jusqu'à la base entourée de tissu bleu. Les quatre joueurs, un par face, avaient l'air hypnotisé, les pupilles trop dilatés et les narines pincées.

— « Trop fort pour moi, » dit Azio.

Richard désigna, à une extrémité de la salle où subsistait encore un rayon de films d'étude, un coin de verdure.

— « Il y a des plantes, là-bas ! Si c'est un jeu, il doit être assez exotique ! »

Les deux Récupérateurs se frayèrent un chemin à coups de coudes, s'efforçant de ne pas grimacer au passage d'haleines empestant le champouille ou le cigare de Biaque.

La plante qui présidait au jeu était d'une espèce courante sur nombre de planètes. Une tige centrale verte et des feuilles en fer-de-lance plantées régulièrement, sombres d'un côté, claires de l'autre. Entre les racines et jusqu'au bord de la piste de jeu, une herbe verte se mêlait à de la mousse jaune et fine. On distinguait des ruisselets d'eau et quelques cailloux très ordinaires.

— « La banalité fait le mystère, » dit Richard.

Azio sourit.

— « Admire ! Ces faces de pirates penchées sur cette scène bucolique ! »

De fait, les mutins étaient nombreux et particulièrement recueillis et attentifs autour du jeu. Mais s'il y avait quelques types très représentatifs de forcenés, la majorité évoquait un rassemblement de jeunes universitaires de quelque monde philosophe ou scientiste. Les yeux brillaient et les doigts, parfois, venaient gratter les fronts sous l'effet d'une pensée intense. Azio convint en lui-même de sa mauvaise foi.

— « On entre, messieurs ? »

Il sursauta et tenta de repousser la main qui venait de l'agripper par une épaule. L'homme était grand et basané, le visage hilare, visiblement sous l'influence du champouille.

— « Allons, » reprit-il, « vous devez être ces invités dont nous avons fixé les vaisseaux, tout à l'heure ? »

A regret, Azio acquiesça.

— « Eh bien, une partie de Prise Verte ne vous fera aucun mal. Vous risquez même de vous y enrichir... Nous ne sommes pas des bandits, amis, et ce jeu est une nouveauté. Les Récupérateurs se doivent de tout connaître. »

Azio sentit alors quelque chose qui montait en lui. Une sensation pleine d'âpreté qui le poussait à se mêler à ces hommes fiévreux réunis autour de ce carré d'herbe verte, à apprendre et à dompter cet énigmatique jeu. Il ne se rendit compte que très confusément que Richard essayait de l'entraîner plus loin. Il résista machinalement et demeura immobile. Puis il s'approcha tout contre la piste de jeu et dit :

— « D'accord ! »

Le brouhaha des voix, des cris, des rires dans la grande salle s'était mué en un murmure incroyablement lointain et doux. L'univers était fermé, soudain, autour d'Azio, avec le jeu et les adversaires. Le Récupérateur s'assit et l'homme hilare qui avait battu le rappel lui tendit plusieurs boîtes. Impossible encore de savoir ce qu'elles contenaient et quelle était leur utilité, mais c'était cela le véritable plaisir, la passion de l'attente.

***

— « On ne guérit pas cela ! » avait dit le docteur Guyang, sur Onnozimer, sept ans auparavant. Richard lui avait amené son compagnon, pieds et poings liés puisque sous l'effet d'un paralyseur Kox, à la suite d'une mémorable aventure. Azio avait dilapidé au jeu le bénéfice de leur dernière opération sur Dozimer, la planète voisine. Il restait tout juste de quoi réapprovisionner les vaisseaux en carburant.

— « Mais enfin, docteur, » avait protesté Richard, au comble du désespoir, « il doit y avoir un moyen. L'hypnotisme, la magie des indigènes ou une cérébro-opération. »

— « Aucun moyen, aucune ressource. Votre ami est joueur et qu'y puis-je ? Pour trouver la clé de ce mal, il faudrait plonger dans son inconscient, et ça, je ne le puis pas. »

— « Mais Azio n'est pas véritablement joueur. Il ne connaît que le Doguel et le Conseil. Il est en train de s'initier au Surveillant, mais à part ces trois jeux... »

Le docteur avait levé la main.

— « Vous m'avez dit qu'il avait perdu ici, sur Onnozimer, la totalité de vos biens monétaires dans une partie de... Comment donc, déjà ? »

— « Une partie de Tétramort... C'est un jeu local. Justement, docteur, c'est cela que je voulais préciser. Comme tout le monde, il connaît deux ou trois jeux, rien de plus normal. Mais ce qui ne l'est pas c'est que lorsqu'il rencontre une nouveauté, parfois, il semble sous l'effet d'une crise et... et n'a de cesse de l'avoir essayée. »

Les yeux du docteur avaient reflété un peu de pitié pour Richard, mais il avait soupiré.

— « C'est encore bien moins guérissable que la simple maladie du jeu. Votre ami a une forme perverse du goût de la nouveauté, c'est tout. »

Richard avait incliné la tête, un long moment, abattu à la fois par le diagnostic implacable et par la chaleur lourde de l'équateur onnozimérien.

— « Docteur, » avait-il demandé enfin, « sur quels mondes s'occupe-t-on de l'inconscient humain ? »

— « Je m'attendais à cette question. Sur Ulysse-La-Superbe, mon ami. »

— « Où est-ce ? »

— « Dans un coin perdu. A l'extrémité d'un bras galactique. Le groupe stellaire se nomme la Forêt de San Tellus. »

— « Alors. tôt ou tard, j'emmènerai Azio là-bas ! »



Richard fut tiré brutalement de son souvenir par une explosion de cris.

— « Regardez ! Votre ami se débrouille bien ! »

Il s'assit entre deux gigantesques mutins. Celui qui avait attiré son attention sur la partie lui broya le poignet tout en répétant :

« Il se débrouille bien ! Drôlement bien ! »

Richard considéra Azio qui, sur un des côtés du jeu, s'activait à ouvrir et refermer d'innombrables petites boîtes, à pianoter sur des touches blanches et à relier entre elles des canalisations d'une complexité inouïe.

Au centre, où se dressait la plante verte, rien ne semblait avoir changé. Mais en poursuivant son examen, Richard remarqua des files d'insectes cheminant dans l'herbe, serpentant entre les racines hautes et se rencontrant en plusieurs endroits. A ces points précis, la confusion était extrême. Richard nota que les insectes n'étaient pas tous de même nature. Ils étaient en fait groupés par colonnes et s'affrontaient en des batailles que leur petitesse seule empêchait d'être monstrueuses.

Mais tout cela n'éclaircissait rien quant à la logique du jeu. Pour Richard. l'enthousiasme du mutin qui continuait de s'exclamer : « Ah ! il se débrouille bien ! » était incompréhensible. Il finit par se demander s'il oserait poser des questions. « En tout cas, » songea-t-il, « pas à ce grand diable ! » Et il quitta les deux mutins qui avaient commencé à frapper des mains sous l'effet de l'excitation. La salle semblait empester de plus en plus le cigare et le champouille. Des candidats joueurs qui n'avaient pu trouver de place aux différentes pistes satisfaisaient leur passion en de banales parties de dés. Où que Richard tournât son regard, il ne rencontrait que fronts tendus. lèvres serrées et yeux en feu. Pourtant. l'ambiance générale ne provoquait pas de nausée comme certains endroits des mondes surcivilisés. Ici, à bord de ce croiseur qui avait appartenu à la flotte clyrienne, le jeu ne s'accompagnait d'aucune violence, nul drame ne se faisait jour. Ces hommes rassemblés, tassés, murmurant ou criant au coude à coude

étaient tous d'un même métier, d'une même confrérie. Il n'y avait pas véritablement de perdant, de victime.

Le Récupérateur fit le tour de la table où Azio jouait toujours. Il s'en tenait à prudente distance et détaillait au passage les visages. Il était partagé entre deux inquiétudes : savoir le « pourquoi » et le « comment » de la partie où Azio semblait sur le chemin de la victoire et ensuite trouver Serth Fronde. Un certain temps s'était écoulé depuis leur fuite du poste de commandes. Si Fronde ne les rejoignait pas d'ici une dizaine de minutes, il faudrait conclure qu'il lui était arrivé quelque chose.

Le soulagement que Richard avait éprouvé en découvrant qu'il n'était pas vraiment dans une capitale de la débauche se dilua tandis qu'il bouclait son tour de table. A qui demander la règle d'un jeu, dans cette cohorte de joueurs aguerris ?

Soudain, il se trouva devant un jeune homme fluet, au long visage sympathique, qui errait tout comme lui et n'avait pas l'allure pressée de ses compagnons. Il portait un curieux ensemble rouge sans doute ramené d'un monde hautement exotique.

— « Pardon, » fit Richard, « je ne fais pas partie de l'équipage et je ne suis à bord qu'en qualité d'invité. J'aurais un renseignement à vous demander. »

— « Avec plaisir. »

La voix du jeune homme contrastait singulièrement avec son aspect. Elle était sèche, cassante et déplaisante. Ses yeux, pourtant, continuaient d'être clairs et lumineux.

« Allons par là, » ajouta-t-il avec un ample geste du bras vers un endroit à l'écart.

Au moment où Richard remarquait les gants violets qui complétaient la tenue, il aperçut, tout au fond de la salle, près de l'entrée, une silhouette connue : celle de Serth Fronde. Le mutin, pour autant qu'il fût possible de s'en rendre compte, était pâle et son visage reflétait de l'angoisse. Il se mit à faire de grands gestes. Richard voulut répondre mais, à cet instant précis, il sentit dans son dos un objet rond et dur.

— « Auriez-vous oublié votre renseignement ? » demanda le jeune homme, d'une voix encore plus froide.

Il poussa devant lui le Récupérateur. Ils atteignirent un coin de la salle, s'arrêtèrent pour laisser passer un groupe fiévreux portant une impressionnante pile de cartes triangulaires. Richard se retourna. Il vit Azio qui continuait sa mystérieuse partie, devant la plante assiégée par les insectes, et Serth Fronde qui se rapprochait rapidement, jouant des poings au milieu de la cohue. Puis un panneau se déplaça dans la paroi et le jeune homme à la voix froide poussa Richard hors de la salle, dans un couloir obscur.

VIII

Le jeu était du type dit « biologique » ou encore parfois « écologique ». La plante au milieu des herbes et des ruisselets d'eau était le but à atteindre, la forteresse à prendre. Les forces dont disposait chacun des adversai-

res étaient constituées par des insectes, plus ou moins évolués, plus ou moins puissants. Chaque espèce avait ses défauts et ses qualités. Le joueur composait en toute liberté son armée et la lançait vers la plante. Mais avant d'atteindre celle-ci, il y avait des difficultés sans nombre. Les filets d'eau emportaient des dizaines d'insectes lourdauds qui auraient été fort utiles au moment de l'assaut. Les herbes perdaient les plus petits, dépourvus de sens d'orientation dans cette mer verte où tout se ressemblait.

Azio s'efforçait de guider, de ramener et de rassembler. Il se heurtait, aux abords de la plante, à des éléments avancés de ses adversaires, des insectes presque parfaitement ronds munis de fausses élytres rouges. Dans le même temps, il devait s'occuper d'un bataillon de cuirassés aux pattes natatoires, en train de franchir une rivière, et de deux unités isolées, luttant contre d'importantes forces ennemies.

Tout cela, attaque, lutte, retrait, n'était pas réellement nouveau. Malgré l'aspect extérieur bucolique et serein, c'était le thème de la guerre tout juste transposé. Mais la partie ne faisait que commencer. Plus tard, Azio le savait, il faudrait utiliser des mutations, des sous-espèces et des unités-reines. Alors, cela deviendrait intéressant.

En tout cas, Azio gagnait. Ses forces étaient les plus proches de la plante et elles restaient relativement groupées. D'ici quelques minutes, elles atteindraient la tige, puis les premières feuilles. Il faudrait à ce moment choisir de nouvelles boîtes, entrer dans la seconde phase du jeu.

— « Récupérateur ! »

La voix, impérative, lui fit tourner la tête. Mais il ne perçut pas tout de suite l'environnement des visages passionnés, la foule, les cris et les autres jeux, bien au-delà.

« Récupérateur ! Il faut venir ! »

— « On ne dérange pas un joueur pendant le... »

— « Mais c'est urgent, Flinn ! »

— « Ah ! c'est toi, Serth ! »

Une main secoua Azio par l'épaule. Il ne se soucia plus du tout de l'avance de ses insectes et se dressa d'un bond, furieux.

— « C'est moi, Récupérateur ! »

Il reconnut Serth Fronde et cela acheva de le replacer entièrement dans la réalité. Le mutin avait une expression sévère. Azio porta une main à son front et souffla entre ses lèvres sèches.

— « Ça ne me quittera jamais, » dit-il. « Chaque fois que je me trouve devant un nouveau jeu, je... »

— « Taisez-vous donc, et suivez-moi ! »

Fronde entraîna le Récupérateur en le tenant par la main, tout comme s'il se fût agi d'un enfant capricieux. A la table de jeu, la partie recommençait et s'étendait sur le territoire qu'avait occupé Azio, maintenant déserté.

***

— « Vous avez eu de la chance, » dit le mutin, « que mon ami Flinn Erhab se soit trouvé près de la piste, sans cela je n'avais aucune chance de

vous tirer de cette partie qui pouvait très bien durer jusqu'à l'arrivée à Driegho ! »

— « Mais pourquoi ? Où est Richard ? »

— « C'est de lui qu'il s'agit, » reprit Fronde. « Il vient de disparaître sous mes yeux, enlevé par un Clyrien. Pendant que vous vous excitiez à guider vos satanés bestioles ! »

— « Enlevé par un Clyrien ? Que racontez-vous là ? »

— « L'exacte vérité ! Mais attendez... »

Fronde regarda autour de lui puis entraîna son compagnon jusqu'à la paroi qui s'ouvrit et leur livra passage. Elle se referma derrière eux.

— « C'est fait ! »

— « Qu'est-ce qui est fait ? Allez-vous m'expliquer ? »

Le couloir était plongé dans l'ombre. Il devait être long mais, à l'extrémité, un hublot laissait pénétrer la lueur laiteuse des amas stellaires.

— « Ici aussi bien qu'ailleurs, » murmura Fronde. « Voici donc ce qu'il en est : votre compagnon Richard vient d'être capturé, sous la menace d'un rollo, par un sinistre jeune homme de Clyria auquel il avait demandé un renseignement. Et d'un... Je suis pour ma part poursuivi par quelques hommes à la solde du nouveau commandant. Je vous aurais rejoint plus tôt, comme convenu, si je n'avais dû faire un détour par les petites coursives. Et de deux ! »

— « Mais pourquoi un Clyrien enlèverait-il Richard ? Et comment pouvait-il se trouver en liberté, parmi tous les mutins ? »

— « Je vous ai dit qu'au début de ce couloir de navigation, nous avions pris possession de ce croiseur, conformément à notre métier et à notre devoir. Nous avons rassemblé et consigné l'équipage clyrien dans les étages inférieurs en attendant de le débarquer sur Griche. Mais vous n'allez pas imaginer que ces fanatiques, qui s'apprêtaient à rejoindre l'escadre de bombardement qui assiège Driegho, allaient accepter leur sort avec calme. Ils sont quelques officiers et techniciens prêts à tout pour redevenir maîtres de leur vaisseau. Un otage serait pour eux l'idéal car ils connaissent notre caractère. Cet otage, ils l'ont maintenant ! »

— « Richard ? » fit Azio, encore incrédule.

— « Oui, Richard ! Voilà pour votre première question. Maintenant, n'allez pas croire que ce Clyrien s'était échappé des étages inférieurs. Il se trouve, si vous n'y avez pas songé, qu'il a bien fallu embarquer, à un certain moment, les jeux que vous venez de voir et même d'essayer. »

— « C'est vrai. Mais si vous avez investi le croiseur à l'entrée du couloir, vous n'avez pas pu vous arrêter sur un monde pour... »

— « Pas besoin de nous arrêter sur un monde. Comme d'habitude, un vaisseau est venu nous accoster à notre demande, pour nous livrer les jeux, boissons, champouille et cigares dont nous pouvions avoir besoin. Le malheur a voulu que cette nef rapide partie d'Anaël fût pilotée par un Clyrien. A moins que cela n'ait été combiné à notre insu. Ce pilote a pu circuler librement à bord et personne ne s'est méfié de lui. Je présume qu'on l'a confondu avec vous, la nouvelle de votre présence étant connue

Il a dû entrer en liaison avec les officiers prisonniers, soit avant, soit après son arrivée à bord. »

— « Que faut-il faire, à votre avis ? »

— « Opérer seuls, Récupérateur. Les deux hommes que vous avez vu gagner la partie de dés commandent toujours. »

— « Mais ils sont Mutins de Profession, tout comme vous ! Ils ne pourraient se retourner contre leurs compagnons ! »

— « Ils ne trahiraient pas, non... Mais ils considéreraient que les Clyriens n'ont aucun otage. Richard et vous-même, vous ne les intéressez pas. »

Les deux hommes gardèrent le silence jusqu'au moment où ils stoppèrent devant le hublot, à l'autre extrémité de la coursive. L'ensemble des Fleuves Blancs n'était plus perceptible, à présent. Le grand croiseur avançait au sein d'épais nuages de poussière que les nombreuses étoiles illuminaient et paraient de reflets et d'ombres. Il devait passer à proximité d'un système car une planète était visible, relativement proche, entourée de quatre points bleuâtres qui étaient sans doute des satellites. Le soleil central devait apparaître de l'autre côté du vaisseau.

— « Ce doit être Limitation Gamma, » dit Fronde. « Nous ne sommes plus très loin de Griche, à présent. Peut-être une heure ou deux, encore. Cela nous laisse bien peu de temps pour retrouver votre ami. »

— « Et changer les commandants ! »

— « C'est moins important. N'importe qui peut les inviter à une partie de dés et il est possible qu'en ce moment même ils soient redevenus simples navigants. »

— « Je ne parviendrai jamais à me faire à votre univers, » soupira Azio. « Tant d'instabilité et d'insécurité me donnent envie d'établir un régime dictatorial. »

Fronde rit dans la pénombre bleutée.

— « Si vous restiez, vous vous habitueriez sûrement, Azio. Notre mode de vie repose sur la bonne entente et le libre consentement mutuels. Ces deux brebis galeuses qui m'ont fait pourchasser seront mises à l'index dès le prochain rapport.

» Allons, venez ! Si nous n'avons pas réussi avant Griche, les choses risquent de tourner mal ! »

Ils quittèrent le spectacle des étoiles, tournèrent à gauche et entrèrent dans une petite pièce faiblement éclairée. Azio reconnut Oggy Malthe. L'ex-commandant était fort occupé à faire rouler ses dés de céramique thuringienne devant deux jeunes mutins attentifs.

— « Oggy, » dit Fronde. « nous avons besoin de toi ! Tu finiras tes séries plus tard ! »

IX

On avait laissé aux officiers clyriens l'entière disponibilité du dernier étage du croiseur. Leur mode de vie militariste leur permettait de s'accommoder de la sobriété et de l'inconfort. Ils avaient donc emménagé dans les

anciens quartiers de l'équipage. Tandis qu'il attendait, seul dans un réduit particulièrement étroit, Richard pouvait les entendre maudire le Conseil de Clyria.

« On n'aurait jamais dû embarquer un équipage non clyrien ! » « Plus de mercenaires ! » « C'est l'ennemi dans nos portes ! » Ces phrases revenaient fréquemment, prononcées par les voix sèches d'hommes inflexibles, mûris par une discipline terrible, prêts à tout pour assurer le triomphe d'un idéal parfaitement artificiel.

Richard, quant à lui, maudissait sa propre naïveté et son manque de discernement. Rien de plus idiot que de se jeter dans la gueule du loup. Lui, Récupérateur, servir d'otage dans une lutte où il n'avait pas d'intérêt, sinon celui d'être transporté plus vite vers Driegho !

Plusieurs Clyriens étaient déjà venus lui expliquer son rôle, sans lui taire le possible aboutissement de l'aventure. Ils ressemblaient tous à Ulion Poje, le jeune homme qui l'avait capturé avec tant de facilité. Mêmes yeux clairs, même air quasi sympathique. Mais aussi même voix glacée, dénuée de sentiment.

Richard considéra pensivement sa ceinture où ne pendaient plus les armes qu'Azio avait accrochées avant de venir sur le croiseur. Les Clyriens l'en avaient délesté au plus vite. Il essaya de penser à Azio, à ce que celui-ci pourrait faire s'il sortait de son infernale partie. A ce moment, la porte s'ouvrit et Ulion Poje s'introduisit dans la cellule.

Sans mot dire, il s'assit sur une caisse métallique qui portait l'emblème de sa patrie, l'oiseau-couteau, et considéra Richard.

— « Dans quarante minutes locales, » dit-il enfin, « nous atteindrons Griche. A ce moment, nous pourrons aussi bien être contactés par des unités amies que par des navires grichiens. »

— « Ça !... » fit Richard en ouvrant les mains.

— « Oui, une chance pour vous, une chance pour nous. »

Ulion Poje jouait avec ses longs doigts. Richard s'aperçut, avec étonnement, que le Clyrien était embarrassé, qu'il avait envie de dire quelque chose et ne trouvait pas les premiers mots. Il fallait sans doute l'aider.

— « Vais-je rester encore longtemps ici ? » demanda le Récupérateur.

— « Non... D'un moment à l'autre, le conseil d'urgence de nos officiers vous convoquera. A ce propos, j'ai une communication à vous faire. »

— « Allez-y ! »

Soudain décidé, Poje se pencha en avant. Bizarrement, Richard se rappela que le nom de Clyria venait de ce que ses habitants avaient les yeux clairs, « clairs comme la bouche d'un Grume » !

— « Le conseil pense que, si nous réussissons cette opération, il est juste de vous récompenser. Vous autres, Récupérateurs, ne contrariez nullement notre attaque de Griche et nous n'avons pas de raison de vous en vouloir. Les chances pour que les Mutins de Profession nous redonnent le croiseur contre votre vie sont de 98 sur 100, ce qui est extrêmement favorable. Quand tout sera terminé, vous serez libres, vous et votre ami, d'embarquer dans vos vaisseaux la totalité des jeux que j'ai amenés par nef rapide de-

puis Anaël... Cela représente une valeur marchande énorme. Je pense que cette idée vous convient ? »

Blême de rage, Richard s'était dressé.

— « Pour qui nous prenez-vous, bandit en uniforme ? Ce genre de bénéfice ne nous conviendra jamais ! A plus forte raison quand il s'agit d'un marché avec *vous* ! Vos navires écrasent un monde sans défense et vous voudriez que des Récupérateurs acceptent vos offres ? »

Poje se raidit et s'appuya à la porte. Il sortit son rollo noir et dangereux et le pointa vers Richard.

— « Naïf imbécile ! » cracha-t-il. « N'avez-vous pas conscience d'être un véritable charognard des planètes ? Dites-moi donc comment vous gagnez de l'argent dans tous les endroits où il y a de la guerre ou de la révolution dans l'air ? Peut-être en ravitaillant gratuitement les populations, non ? »

Le Récupérateur sentit quelque chose qui se serrait tout au fond de sa gorge. Mais il demeura immobile sous la menace du rollo. Le Clyrien ouvrit la porte et sortit. Quelques secondes après, trois officiers grisonnants pénétrèrent dans la cellule et entraînèrent Richard.



Azio, Serth Fronde et Oggy Malthe s'arrêtèrent au fond d'une coursive. La cabine d'un élévateur faisait régner une douce lumière jaune qui se mêlait plus loin au reflet des étoiles entrant par huit hublots.

— « Avec ça, » murmura Fronde, « nous serons immédiatement à l'étage inférieur, en plein dans la tanière ! Seulement, la cabine ne peut prendre que deux hommes à la fois. Bien que le risque ne soit pas très grand, il convient de se décider. »

— « Facile, » dit Oggy Malthe.

Et les dés thuringiens apparurent miraculeusement dans sa main grassouillette. Le visage de Fronde montra une contrariété passagère, puis il grogna :

— « Soit, puisque c'est le vœu... D'accord, Azio ? »

Le Récupérateur haussa les épaules. Doucement, à demi accroupis, il lancèrent les dés. Azio gagna avec le jeu de Fronde, laissant Oggy Malthe perdre avec beaucoup de jurons.

Sans plus perdre un instant, le grand mutin et le Récupérateur s'installèrent dans la cabine, armes thermiques en main. Fronde posa le pied droit sur la commande de descente. Le puits n'apparut que comme un bref éclair de chrome. Ils surgirent dans une coursive où régnait le jour bleu cher aux Clyriens. L'endroit était désert mais des pas retentissaient, par-delà un coude encombré de caisses.

La cabine était remontée. Son retour parut interminable, tandis que les pas se rapprochaient. Oggy Malthe surgit enfin. Ils coururent jusqu'aux caisses et Azio se pencha pour examiner les coursives qui s'offraient à eux.

— « Trois hommes avec Richard ! » souffla-t-il en se rejetant en arrière. « Ils viennent de la gauche ! »

⁂

Au signal de Fronde, les trois hommes bondirent. Les officiers clyriens se rejetèrent contre la paroi en dégainant leurs armes. Deux d'entre eux tombèrent, assommés par Azio et Oggy Malthe. Le troisième lâcha Richard et voulut rebrousser chemin. Il appelait à l'aide d'une voix formidable qui semblait emplir tout le grand croiseur. Fronde le faucha d'un jet thermique.

— « Attention, à droite ! » criait Richard.

Ulion Poje accourait à la tête d'un important groupe armé.

— « Ne tirez pas, » ordonnait-il, « c'est autant d'otages ! »

Bien entendu, les quatre hommes ne tinrent aucun compte de l'injonction. Leurs armes grésillèrent et trois Clyriens s'abattirent avant que le combat tournât au corps-à-corps. Dans la terrible mêlée, Oggy Malthe réussit à éliminer encore deux adversaires isolés. Mais les Clyriens surgissaient des trois coursives, sans cesse, et mutins et Récupérateurs se trouvèrent très vite immobilisés.

Ulion Poje s'avança. Il était pâle et un jet de thermic qui l'avait effleuré lui avait laissé une cicatrice brune au menton.

— « Nous avions un otage, » triompha-t-il, « maintenant, en voici quatre ! »

X

L'étage où avaient été relégués officiers et techniciens fanatiques comptait de nombreuses pièces du type compartiment à bombes et certaines pouvaient servir de lanceur. C'était dans une de ces dernières que Fronde, Oggy Malthe, Azio et Richard venaient d'être enfermés.

L'endroit avait été fort logiquement débarrassé de son principal ornement : les bombes, par les Mutins de Profession ; il convenait en effet de ne laisser aux Clyriens aucun moyen d'action. Assis dans un coin, Azio fixait tour à tour, avec mélancolie, les alvéoles pyramidales où se trouvaient couchées les armes en temps ordinaire. Face à la porte, la paroi pouvait se dédoubler pour former un viseur à graduations. Le lanceur même surgissait du sol au simple appel du pied.

— « Tout cela est parfaitement conçu, » remarqua Serth Fronde. « Ce croiseur est un chef-d'œuvre de technique. Il me déplairait de l'abandonner à ces statues vivantes. »

— « S'il ne s'agissait que de cela, » dit Richard. « Mais mon évasion a échoué et nous sommes tous prisonniers, à présent. Que la transaction échoue ou non, nous voilà bien loin de nous enrichir à Driegho. »

Oggy Malthe secoua sa tête grimaçante.

— « C'est le sort, c'est le jeu... »

Ces paroles lui valurent un coup d'œil méprisant de la part des deux Récupérateurs.

— « Il ne faut jamais abandonner, » fit Richard, très grave, « c'est la loi de notre métier et ce devrait être aussi la vôtre. »

Fronde eut une moue désabusée.

— « L'aide ne peut nous venir que de l'extérieur. Notre situation présente ne durera pas longtemps. Il est certain que nos camarades mutins vont rendre le croiseur en échange de nos vies. »

— « Je l'espère bien. »

— « Oui, mais ensuite nous serons toujours prisonniers. Actuellement, notre valeur d'otages nous préserve, en quelque sorte. Quand nous aurons rempli notre office, les officiers clyriens pourront fort bien décider que nous sommes inutiles. »

— « En somme, » murmura Azio, sortant de sa sombre réserve, « nous allons arriver sur Griche pieds et poings liés. »

— « A moins, » dit Oggy Malthe, « que nous n'y arrivions jamais. »

Tous fixèrent l'ex-commandant.

« Pensez un peu aux navires de Griche, » poursuivit-il. « Ils ne sont pas encore tous hors de combat et ce croiseur va sûrement se heurter à une ou deux unités avant d'atteindre Driegho. »

— « Si cela arrivait, » dit Azio, « nous ferions mieux de nous éjecter dans l'espace, sans scaphandre, avec le lanceur de bombes. »

Il frappa du pied le sol grisâtre de la pièce.

— « Une solution désespérée, » dit Fronde, « mais j'ai entendu dire que les colons de Siphius IV, qui vont de leur planète aux satellites voisins en caboteur rudimentaire, pratiquaient un sport de ce genre. Ils se jettent dans le vide et le gagnant est celui qui réussit à atteindre une borne et à revenir au vaisseau en utilisant une seule fusée autonome. »

Richard fit la grimace.

— « Bon pour les gens de Siphius IV. Ce qui compte, c'est qu'il ne nous reste environ que quinze minutes de voyage. »

— « Si peu ? » s'étonna Fronde.

— « Il y a un certain temps, déjà, qu'Ulion Poje m'a dit que nous n'étions plus qu'à quarante minutes de Griche. »

Le silence, dans la froide cellule, atteignit un point de tension pénible.

— « Nous n'en sortirons pas, » dit Azio. « Ils ne sont pas venus nous chercher. Pour peu que la transaction ait échoué, nous devrons subir les combats dans cette boîte sans pouvoir nous défendre. »

A cet instant, des pas retentirent. Ils s'approchèrent, stoppèrent devant la porte qui s'ouvrit. Ulion Poje entra. Derrière lui, se tenaient quatre Clyriens en grand uniforme chamarré, la mine grave.

— « L'affaire est réglée, messieurs. Les Mutins de Profession nous ont remis le commandement de ce navire à 81 h. 24, heure locale. Vous êtes en conséquences libres d'aller à votre guise sans avoir toutefois l'autorisation de quitter le bord. Pour messieurs les Récupérateurs, je tiens à préciser que leurs vaisseaux libertaires sont sous séquestre du gouvernement de Clyria jusqu'à nouvel ordre. »

Richard serra les poings et Azio lança une insulte énorme qui réussit

à faire ciller le jeune Clyrien. Les quatre hommes suivirent la coursive, le cœur battant, à la recherche d'un élévateur.

Au carrefour, avant de perdre de vue les quatre officiers entourant Ulion Poje, Azio se retourna.

— « Eh bien ? » fit Richard.

— « Je veux me souvenir de son visage. Nous aurons tout le temps de le retrouver, à Driegho. »

— « Pour ma part, j'espère que non. »

Et Richard entraîna son compagnon.

De coursive en coursive, ils observèrent le nouveau flux d'activité des officiers et préposés aux armes. Les ordres résonnaient, claquaient, précipitaient les pas des navigateurs en uniforme. Les canonniers s'enfilaient dans les curieux puits aux dimensions de leur corps et l'on lâchait à leur suite les charges en prévision du combat. Les techniciens de guidage, les stratèges et les membres nommés du gouvernement passaient de salle en salle, précis et vigilants. Ils n'accordaient pas un regard aux mutins et aux Récupérateurs. Le croiseur retrouvait son allure normale.

— « Ces gens-là n'ont pas de système nerveux, » dit Fronde. « Ils sont à peu près sans réactions, sans enthousiasme ni haine. Je suis prêt à parier qu'ils n'exerceront aucune représaille... Ils se conduisent comme s'ils avaient été maîtres à bord pour tout le trajet. »

— « Un élévateur ! » s'écria Azio.

Ils dépassèrent un trio de Clyriens portant une bombe à l'effigie de l'oiseau-couteau et pressèrent le pas vers la cabine qui apparaissait, à l'extrémité de la coursive. L'atmosphère du vaisseau leur était oppressante et la lumière bleue qui régnait à cet étage commençait à blesser leurs yeux.

Le premier, Azio mit le pied dans la cabine. Ses trois compagnons s'entassèrent à sa suite. L'élévateur démarra... A cette seconde même, le croiseur tout entier frémit, la clarté vacilla puis revint.

⁂

— « L'attaque, » lança Fronde. « Déjà ! »

La cabine s'arrêta au niveau de l'étage supérieur. Ils sortirent et prêtèrent l'oreille à une foule de bruits.

— « Un moment, » dit Azio, « j'ai cru que nous allions être bloqués dans le puits ! »

Les appels d'hommes se mêlaient à des échos grinçants, des chuintements et des explosions brèves.

— « Par ici ! » Fronde s'élança. « Il faut d'abord contacter les autres ! »

Le vaisseau frémit à nouveau. Très loin, quelque chose s'écroula. Ils débouchèrent dans une coursive à hublots et Fronde étendit brusquement la main.

« Regardez ! Ils... ils parquent nos camarades ! »

Ils virent une file d'une dizaine de mutins que gardait tout un groupe de jeunes Clyriens en uniforme, l'arme en main. Les prisonniers entraient un à un dans la vaste salle des nouveaux jeux. A percevoir la rumeur des voix et le piétinement d'innombrables pas, on pouvait aisément deviner que la totalité de l'équipage mutiné était, ou allait être, rassemblée là.

« Rebroussons chemin, vite ! » dit Fronde.

Mais les Clyriens les avaient aperçus. Deux gardes s'avancèrent. Ils ne prirent pas la peine de lancer des sommations et tirèrent. Les deux premiers jets illuminèrent les parois. Azio en sentit l'écho torride sur son visage. Les quatre compagnons s'enfuirent vers l'extrémité de la coursive. Ils plongèrent à l'abri de la paroi et Richard, posément, abattit les deux gardes. Un concert de vociférations accueillit cette victoire : les mutins prisonniers les encourageaient, applaudissant malgré la menace des armes braquées sur eux.

« Les sommets ! » dit Fronde. « Vite, venez ! »

Ils reprirent leur course, percevant derrière eux les pas de nouveaux poursuivants. Pour une minute, Azio et Richard perdirent tout sens de l'orientation, suivant aveuglément Fronde et Oggy Malthe dans un dédale de couloirs. Ils empruntèrent un élévateur, trébuchèrent quand le grand croiseur accusa un nouveau coup et trembla de toute sa coque. Plus haut, encore plus haut, ils réussirent à se faufiler entre des allées de poutrelles puis à traverser des magasins de vivres emplis de brume conservatrice, dense et étouffante. Il régnait dans cette partie du navire une atmosphère de jungle, chaude, moite. La plupart des salles étaient des entrepôts. Les coursives étaient devenues couloirs. Les couloirs, à leur tour, se firent passages étroits puis canalisations.

Serth Fronde s'arrêta enfin et examina ses compagnons. Oggy Malthe grimaçait et pestait, comme à son habitude ; Azio était songeur et Richard s'efforçait en vain d'essuyer les flots de sueur apparaissant sur son front, collant ses cheveux blonds.

— « Nous sommes dans les sommets, ici. Les Clyriens ne risquent pas de nous poursuivre. »

— « Ils ne peuvent ou ne veulent pas ? » interrogea Richard.

— « Ils n'en ont pas le temps en ce moment. Je ne sais pas combien de navires grichiens attaquent, mais le gros croiseur n'a pas l'air de bien supporter le traitement. »

— « Il faudrait nous rendre compte, » fit Azio.

— « C'est possible. »

Fronde se redressa. Il chercha des yeux tout au long des parois du cul-de-sac où ils avaient abouti. Au-dessus d'eux, un simple trou de ténèbres était l'unique issue. Le grand mutin s'agrippa des deux mains à l'épais rebord, effectua un rétablissement et disparut. Presque aussitôt, ils entendirent sa voix :

— « Allez-y... Faites comme moi. D'ici, la vue est superbe ! »

Un à un, non sans difficultés pour Azio, ils passèrent par l'ouverture et ressurgirent dans un étroit habitacle en coupole. La clarté y avait une

qualité laiteuse et fulgurait par instants des reflets du dehors. Le haut de la coupole était en effet transparent et l'on découvrait au-delà les silhouettes effilées de deux destroyers grichiens. Le croiseur devait rouler bord à bord et le paysage défilait, les destroyers passaient puis disparaissaient continuellement. En même temps, les décharges allumaient des orages éblouissants au sein du vide, les canons traçaient des voies parallèles, rouges, blanches ou blafardes.

D'autres vaisseaux devaient se trouver là. Les quatre hommes entrevoyaient les mouvements des formes indécises, presque hors de portée. Parfois, un des attaquants glissait et semblait vouloir entrer en collision avec le Clyrien. Enorme et obscur, il dominait la coupole puis laissait voir à nouveau les systèmes d'étoiles blanches.

Un nouveau coup atteignit le croiseur. Le bruit de déchirement d'une paroi se fit entendre tandis que le sol métallique vibrait follement.

— « Tenez-vous ! » cria Fronde. « Si les stabilisateurs s'arrêtent, nous allons tous passer en chute libre ! »

Le paysage stellaire changea encore une fois, comme le Clyrien se dérobait, et...

— « Regardez, » hurla Azio. « Nous y sommes ! »

Levant les yeux, ils découvrirent un mince croissant gris nimbé de vert pâle par son atmosphère.

— « Griche ! » dit Richard.

Par-delà la planète, le soleil local flamboyait d'une lumière de gel. Il semblait par instants tressauter, mais ce n'étaient que des armadas de navires passant entre lui et le regard qui créaient l'illusion.

— « A nous, Driegho ! » fit Azio.

— « Pas encore, » murmura Richard.

XI

L'énergie fournissant la lumière aux navires provenait des moteurs, plus précisément de la pile atomique diversement alimentée suivant les types de construction. Cette lumière était distribuée par le procédé Cheix-Meckam. Des chaînons à la minceur moléculaire étaient coulés dans les parois mêmes, soigneusement isolés et protégés. Ils s'échauffaient et brillaient au passage du courant. Leur répartition créait un effet agréable d'illumination générale. C'étaient les parois tout entières qui semblaient rayonner de clarté.

Ce furent les parois qui vacillèrent et devinrent obscures quand le coup direct d'un destroyer grichien atteignit le croiseur.

Figés dans les lueurs du combat, les quatre hommes entendirent le lamento aigu des systèmes d'alerte. De toutes parts, des parois nouvelles se fermaient, isolant les sections touchées. Les appareils trahissaient la baisse de pression de l'atmosphère et l'apparition de gaz hautement toxiques.

— « Il ne bouge plus, » s'écria Fronde. « Il ne tente aucune manœuvre. »

En effet, le paysage stellaire ne subissait aucune variation. La coupole restait ouverte sur le croissant de Griche et le feu blanc de son soleil. Inlassablement, les attaquants revenaient, tiraient et se dérobaient. Mais le croiseur immense ne bougeait plus, son complexe de propulsion ayant sans doute été atteint.

— « Nous ne pourrons jamais nous en sortir ! » fit Azio.

— « Il faudrait que les Clyriens se rendent, » dit Fronde. « Et encore, impossible de savoir si les Grichiens cesseront leur attaque. »

— « Je ne crois pas, » grommela Oggy Malthe. « A leur place, je pulvériserais cette machine. »

Le croiseur frémit, encore et encore. Les parois tombaient ou bien glissaient et se fermaient irrémédiablement. Azio se souvint d'un navire qu'ils avaient rencontré, Richard et lui, en plein vide, au large de Spica : un vaste cercueil fait de cent caissons individuels, retranchés les uns des autres. A cette évocation, un sentiment bien connu l'envahit. Il sentit ses mains comme deux choses inutiles et sèches au bout de ses bras impuissants. Un goût infect lui emplit l'arrière-gorge et il éprouva une terrible envie de parler, de parler sans arrêt, sans pouvoir le faire.

Richard, qui le surveillait du coin de l'œil, se pencha et lui frappa l'épaule de toutes ses forces.

— « Azio ! Bon sang, Azio ! Tu... »

Un fracas épouvantable lui coupa la parole. Ils roulèrent les uns sur les autres, se redressèrent et sentirent le navire trembler à nouveau.

— « Il ne faut pas rester ici ! »

— « Si la coupole éclate, nous serons éjectés sans scaphandres ! »

— « Où sont les scaphandres ? »

— « Essayons plutôt de regagner les berceaux, » dit Richard.

Il n'avait pas plus tôt prononcé ces mots qu'il lui sembla que son cœur s'arrêtait.

— « Azio ! Azio, nos navires ! »

Alors la peur, la peur à l'âcre saveur, s'enfuit loin de Richard.

— « Nos navires ! » fit-il en écho.

Les deux compagnons plongèrent littéralement par le trou d'homme qui livrait accès à la coupole. Serth Fronde et Oggy Malthe durent, bon gré mal gré, les suivre.

⁂

Parce qu'ils venaient de se souvenir tout à coup de leurs vaisseaux, Azio et Richard refirent en sens inverse l'épouvantable chemin des sommets du croiseur aux étages d'habitation. Cette fois, ce fut pire, car le grand bâtiment de guerre qui était en perdition recélait des zones interdites et des points où l'atmosphère devenait mortellemnt toxique.

Le bruit, murmure pareil à celui d'un océan, accompagnait les quatre hommes qui s'enfonçaient dans le dédale gris des coursives violentées. La lumière revenait par intermittences, révélant soudain les plis du métal froissé qui résistait encore ou les parois d'isolement dressées sur le chemin.

Ils retournèrent en arrière, se perdirent et trébuchèrent plus de vingt

fois. Il était pratiquement impossible de reconnaître les lieux tant ils avaient changé. En vain, ils cherchèrent un élévateur en état de marche. Les cabines qu'ils rencontraient étaient inutilisables, soit brisées, soit bloquées dans le puits faussé par une déflagration.

En peu de temps, le formidable croiseur clyrien, réputé invincible, était devenu une épave luttant pour quelques mètres de métal intact.

A un moment, Serth Fronde s'arrêta.

— « Inutile d'aller plus loin, c'est de la folie ! » dit-il.

— « Il faut rejoindre nos navires ! » s'entêta Richard.

— « Je ne dis pas le contraire, mais si nous nous enfonçons trop avant et qu'une paroi se ferme derrière nous, nous isolant sans atmosphère... »

— « Des scaphandres ! » fit Azio. « C'est ce qu'il nous faut ! »

Les deux mutins reprirent donc la direction du groupe, étant les seuls à connaître les principaux emplacements des magasins.

En passant devant un hublot, ils aperçurent les étoiles, vides de toute trace de vaisseaux. Les attaquants semblaient s'être dérobés et, de fait, plus aucune explosion ne retentissait. Il n'y avait que les déclics d'isolement et les appels d'alerte, pour le feu, les gaz ou la radioactivité.

— « Je me demande pourquoi ils ne nous ont pas achevés, » déclara Richard.

Oggy Malthe tendit le doigt vers un point extrême, presque hors de leur champ de vision.

— « Voici la réponse, » dit-il. « Du renfort. »

Deux croiseurs clyriens, en tous points semblables à celui qui agonisait, arrivaient sur les lieux du combat, venant vraisemblablement de Griche.

— « C'est le moment ou jamais de nous sauver, » dit Richard.

— « Nous approchons d'un magasin. »

Trente mètres plus loin, ils atteignirent en effet un réduit à scaphandres, signalé par l'orgueilleux emblème de Clyria, l'oiseau-couteau au bec meurtrier.

Tandis qu'ils revêtaient les souples combinaisons et bouclaient les raides et lourds harnachements, ils se rendirent compte du retour au silence qui s'opérait à bord. Le croiseur avait repéré et soigné tant bien que mal ses parties blessées, enrayé l'infection. A présent, dans l'attente du sauvetage, il revenait au calme des longues traversées qu'il ne pourrait plus jamais tenter.

— « Impressionnant, » fit Azio. « Je voudrais bien savoir où se trouve l'équipage. »

— « Les nôtres ou les Clyriens ? » demanda Fronde.

— « Les Clyriens. »

— « Oh ! sans doute n'ont-ils pas quitté leurs postes. Jusqu'au dernier moment ils demeurent fidèles ! »

— « Et vous, Fronde ? » dit Richard d'un ton décidé. « Que faites-vous, à présent que le choix vous est donné ? Fuyez-vous avec nous ou restez-vous à bord, avec vos compagnons ? »

— « Ni l'un ni l'autre... Ou plutôt, l'un et l'autre. Que vous le vouliez

ou non, Récupérateur, il vous faudra embarquer les mutins dans vos Libertaires. »

La surprise immobilisa totalement Azio et Richard.

— « Mais... mais il n'y aura jamais de... »

— « Il y aura assez de place et, au besoin, nous prendrons en remorque des vedettes clyriennes. Un service est un service, Récupérateurs. Nous vous avons accueillis à notre bord et vous voici à Driegho bien avant ce que vous aviez prévu. Il est juste que vous nous rendiez la pareille. »

— « La pareille ? » fit Richard. « Mais nos navires ne sont pas prévus pour des dizaines de passagers. »

— « Et vos cales, qu'en faites-vous ? »

— « Mais elles sont pleines. La marchandise d'échange nous est utile pour nos opérations et... »

— « Et bien que nous ayons fraternisé depuis votre venue à bord, je me sens tout prêt, et Oggy Malthe aussi, à user de moyens peu courtois pour réussir le sauvetage de mes compagnons. La Mutinerie de Profession est une confrérie homogène placée sous le signe de la fraternisation efficace ! »

Les deux Récupérateurs s'entre-regardèrent. Leurs yeux admirent la même défaite, par-dessus la mentonnière trop montante de leur casque.

— « D'accord, Fronde... Nous embarquerons les mutins si nous réussissons à reprendre nos navires. »



Mais les berceaux étaient au ventre du croiseur. Et les destroyers grichiens semblaient s'être acharnés sur ce point précis, où ils savaient se trouver cales et magasins d'armes ainsi que la trompe du service cartographique. En suivant les coursives sans atmosphère, casque fermé et oxygénateur ouvert, Azio et Richard sentirent une appréhension glacée se dilater en eux : si le « *Marquis* » et le « *Malaisie* » étaient détruits ? Ou même hors d'état de prendre le départ ?

Chacun à part soi, ils se demandèrent quel serait leur sort sur Griche, investi par Clyria. Marchands ambulants ? Dockers ou cultivateurs des froides étendues vierges ?

Ils ne pourraient même pas avoir le recours de se ranger parmi les Mutins de Profession car ils n'étaient pas passés par l'Université de Totem IX dans les groupes de la Dorade.

Solennellement, silencieusement, ils jurèrent de ne plus voyager à bord d'un navire étranger, quel qu'il fût.



Serth Fronde avait vu juste en prévoyant que l'équipage clyrien n'aurait pas abandonné sa tâche. N'eût été le spectacle des brèches hâtivement obturées, des salles transformées en infirmeries d'urgence après avoir été tripots, on eût pu croire que le voyage se poursuivait en toute quiétude.

De jeunes officiers assuraient la liaison entre les principaux services. Sur des écrans de communication, le visage énergique d'un technicien prononçait des suites de mots complexes. A l'entrée de la coursive menant à la salle où tous les mutins étaient détenus, Fronde saisit une arme.

— « A présent, » dit-il, « tout devra se dérouler rapidement. Tirez sur les Clyriens sans hésiter. Quand nous aurons ôté les pinces magnétiques de vos navires, démarrez aussitôt, et tant mieux si nous causons de nouveaux dégâts au croiseur. »

La voie était momentanément libre. Sans plus hésiter, ils s'élancèrent droit devant eux.

XII

Les trois gardes clyriens tombèrent sans un geste, comme les pièces d'un jeu nouveau et extraordinaire. D'un signe, Serth Fronde recommanda le silence à ses camarades mutins. La foule bigarrée, suante et furieuse, s'écoula au dehors. Chaque universitaire de Totem IX retenait à grand peine sa joie agressive à l'idée de quitter le croiseur-tombeau.

Azio essaya de fixer le nombre approximatif de ces candidats passagers mais il y renonca vite, réalisant seulement qu'il lui faudrait vider de fond en comble les cales du « *Marquis* » tout comme Richard viderait celles du « *Malaisie* », perte qui serait difficile à rattraper, même en concevant Driegho comme une mine de richesses.

— « Pressons ! Plus vite ! »

Fronde montrait le chemin à la troupe désordonnée, donnant les ordres d'une voix tendue. Il se pencha vers Richard pour murmurer :

« Les deux autres croiseurs clyriens doivent être en train de se ranger auprès du nôtre. Il faut absolument atteindre les berceaux avant que les équipages fassent la jonction ! »

Le Récupérateur se contenta d'incliner la tête. Une boule énorme bloquait sa respiration au niveau du larynx et jamais il n'avait ressenti une telle angoisse. D'ici deux à trois minutes, lui et Azio risquaient de se retrouver Récupérateurs sans navires...

Une cabine d'élévateur se présenta devant les fuyards, mais il eût été saugrenu de penser l'utiliser. Fronde la désigna pourtant en ordonnant : « Halte ! » Il n'attendit pas que les derniers bruits de pas eussent cessé pour déclarer :

« Il serait préférable que les deux pilotes, en l'occurrence nos amis Récupérateurs, prennent les devants pour préparer leurs navires. De cette façon, dès que nous aurons embarqué, le départ pourra être donné. »

Nul n'eut l'étourderie de tonitruer son approbation. La plupart des têtes s'inclinèrent, y compris celles de Logot le farceur et des deux mauvais commandants.

« Quelques-uns d'entre nous iront avec les Récupérateurs, » reprit Fronde, « cela afin de calmer les appréhensions des gens qui manquent de confiance ! »

Richard et Azio n'accusèrent pas l'ironie de la phrase. Quatre mutins sortirent des rangs pour les accompagner et Azio reconnut trois de ses ex-partenaires au jeu de la Prise Verte, qui l'avait captivé si inopportunément.

« Je reste avec le gros de la troupe, » dit Fronde. « Filez le plus vite possible jusqu'aux vaisseaux et... préparez la pleine puissance ! »

Sans attendre, Azio entra dans l'élévateur avec deux mutins. La cabine revint et Richard suivit le même chemin, appréhendant le spectacle qu'ils allaient découvrir à l'arrivée.

⁂

Il n'y en eut pas tout de suite un, pourtant. Le système d'éclairage ne fonctionnait pas dans la portion de coursive où arrivait la cabine et les six fuyards s'orientèrent à tâtons dans l'obscurité, s'interpellèrent avec un rien de crainte.

— « Tenez vos armes en main, » dit Richard, prenant naturellement le commandement du petit groupe, « et tirez sur le premier Clyrien qui débouchera... Maintenant, quelqu'un peut-il s'y reconnaître dans cette partie du croiseur ? »

— « Avec de la lumière, c'est certain, » dit une voix de mutin.

Frappant les parois et posant avec précaution les pieds sur le sol, ils s'aventurèrent vers ce qu'ils espéraient être la fin de l'obscurité. Ils redoutaient par-dessus tout la paroi qui leur barrerait le chemin, révélant que les berceaux étaient isolés, donc touchés, peut-être détruits avec les vaisseaux. La nappe de gaz pouvait également être un danger car, si les deux Récupérateurs étaient toujours en scaphandre, les mutins étaient sans défense contre l'asphyxie possible.

— « Là... Voici le jour ! »

Ils surgirent à un carrefour. Le couloir de gauche était éclairé par une succession de hublots et descendait en pente douce jusqu'à une porte rouge à l'emblème de l'oiseau-couteau.

— « C'est l'un des berceaux ! » fit un mutin. « Je ne vous garantis pas que ce soit celui de vos navires, mais... »

— « C'est le 3, » dit un autre, le seul qui n'eût pas été partenaire d'Azio au jeu de la Prise Verte. « J'ai participé aux manœuvres d'arrimage et je me souviens du chiffre. »

— « Très bien ! » Richard esquissa un sourire. » En ce cas, nous ne sommes plus loin de la liberté, les amis ! »

Il eut juste le temps de terminer sa phrase. Du berceau 3, surgirent les traits de feu d'armes thermiques. La porte s'ouvrit et deux Clyriens apparurent.

Les six hommes s'étaient plaqués contre les parois, ayant échappé de justesse aux rayonnements. D'un commun accord, ils plongèrent sur l'ennemi, visant les longues jambes bottées des soldats. Une nouvelle décharge brûlante passa au-dessus d'eux, mais déjà ils frappaient, faisant basculer les Clyriens. Azio assomma son adversaire en lui secouant violemment la

tête contre un hublot. Le jeune militaire aux traits durs perdit conscience, sur le fond prodigieux des nuées stellaires des Fleuves Blancs.

— « Allons-y ! »

Jugeant la voie libre, Récupérateurs et Mutins passèrent dans le berceau 3. Richard s'immobilisa, figé par la joie et le soulagement, en découvrant la lourde silhouette du « *Malaisie* ». Azio désigna, de l'autre côté d'un quai de métal rougeâtre, le « *Marquis* », lui aussi intact, du moins à première vue.

— « Comment ouvre-t-on les berceaux ? » demanda Richard.

— « Ne pensez pas le faire ! Cela n'est possible que depuis le croiseur... Il faudrait que l'un de nous se sacrifie et ce n'est pas une solution. »

— « Alors, comment faire ? »

— « Bombes ou tir au canon, simplement ! » Le mutin montra du doigt le lit de poutrelles qui maintenait les navires. « Ceci n'est pas résistant. En général, la vitesse seule du navire-porteur constitue une sécurité suffisante. Actuellement, le croiseur est stoppé et nous avons toutes nos chances. »

— « Embarquons, alors ! »

Azio courut avec une joie intense vers le « *Marquis* », suivi par deux de ses ex-partenaires.

⁂

Un navire était comme une maison. Il était un refuge, un point fixe pour tout Récupérateur digne de ce nom, même un Récupérateur s'étant fourvoyé dans un croiseur clyrien. Un navire était comme le nid de joncs au pêcheur de Thuntar, le gouffre au troglodyte bleu de Mélancholy, l'arbre à ruchiers au sinctiphage de Nouveau-Joseph.

On y respirait librement, on pouvait y manger, y dormir, voir par ses hublots et ses écrans se dérouler la trame des systèmes. Un navire était un pont, une matrice, une tour d'oubli, un moyen de transport. Il pouvait aussi servir de panier à phénomènes... C'était ce que pensait Azio, tandis qu'il essayait les commandes sous les yeux brillants et un tantinet méfiants de ses amis mutins.

— « Parfait, » dit-il, « tout est parfait. »

— « Azio ? »

Il se retourna et découvrit le visage de Richard au-dessus de la pointe de cristal du circuit.

— « Il nous faut vider les cales, n'est-ce pas ? »

— « Bien sûr, » dit-il. « J'y ai déjà pensé et c'est obligatoire, hélas ! »

— « C'est même la seule solution... Au racleur, alors ? »

— « Au racleur, Richard ! »

Chacun dans son vaisseau, ils appuyèrent sur la petite commande noire. Au fond, tout au fond des cales, dans l'odeur des légumes, des caisses de tissus, des outils et de quelques armes (oh ! si peu !), le racleur s'éveilla, sa motricité déclenchée par l'appel ondonique. Multiforme et vigoureux, il déchaîna ses muscles de plastique et ses facultés sensorielles pour la tâche brutale qui était sienne : vider les lieux des marchandises qui y étaient en-

treposées. Il poussa, traîna, ouvrit les écoutilles à la dimension maximum, déchira un peu, fit tomber, fit rouler... Mais il ne racla pas. Toutes les machines de son espèce avaient l'apanage des sobriquets injustifiés : racleur, troueur, défonceur, suggestionneur, révulseur...

La troupe des mutins, Serth Fronde, Oggy Malthe et Logot en tête, débouchait dans le berceau 3 quand Azio fit savoir à Richard : « Terminé ! »

Une ampoule bleue venait de s'allumer et de s'éteindre par deux fois.

— « Terminé aussi ! » dit Richard.

Le racleur retomba dans son sommeil. Il replia ses membres selon le volume le plus réduit et se tassa dans l'ombre, effacé, soumis, efficient et un peu fatigués déjà bien qu'il provînt des usines de Samothrace-Rouge, qui jouissaient d'une solide réputation parce qu'elles employaient des indigènes à micro-vue.

***

Serth Fronde, pour le « *Malaisie* », et Oggy Malthe, pour le « *Marquis* », dirigeaient les opérations d'embarquement. Celles-ci se déroulèrent avec une rapidité qui apparut miraculeuse aux yeux de Richard et d'Azio. Pas un instant, le calme ne fut rompu. Les mutins montaient à bord et s'entassaient dans les cales sans maugréer, sans protester, ayant abandonné jusqu'à nouvel ordre champouille et cigares de Biaque. Comme le fit remarquer Azio par circuit, une fois les écoutilles refermées : l'air demeurait presque respirable.

Puis il fallut libérer les navires des poutrelles du berceau. Richard, spécialiste des actions violentes, décida d'utiliser les deux canons thermiques du bord qui se trouvaient placés à peu près aux deux extrémités du navire.

Il mit le circuit sur les cales et avertit :

— « Attention, tous ! Nous allons faire fondre ce nid ! »

Dans la même seconde, lui et Azio déclenchèrent le feu. Ils arrêtèrent presque aussitôt cette première décharge et s'enquirent de leurs passagers.

— « La température monte, » dit Fronde, « mais nous pouvons tenir le coup. On se croirait dans les marais de Ductor II. »

La seconde décharge amena un bruit de déchirement. Le « *Marquis* » et le « *Malaisie* » vacillèrent.

— « Nous en sommes presque sortis ! » exulta Richard.

Il lui sembla percevoir au dehors de sourdes explosions. Il ne chercha pas à se renseigner par les appareils. Peut-être les Clyriens essayaient-ils de retenir les Libertaires... De toute façon, il était trop tard pour cela.

— « Prêt, Azio ? »

— « Prêt ! »

La troisième décharge se confondit avec la secousse formidable qui annonçait la complète libération des vaisseaux.

— « Départ ! »

— « Départ ! »

Automatiquement, le « *Marquis* » et le « *Malaisie* » s'orientèrent et pulsèrent à pleine puissance, arrosant d'énergie vive l'épave du grand croiseur. Par l'écran, Richard distingua des silhouettes d'hommes rejaillissant dans le vide, hors du berceau 3 éventré. Puis l'accélération brutale lui fit fermer les yeux et il consacra toutes ses forces à résister à la nausée qui venait.

Le croiseur désemparé et ses deux compagnons intacts s'estompèrent à l'arrière. Bientôt, les deux Libertaires entamèrent la longue spirale qui devait les rapprocher de Griche.

XIII

Comme ils touchaient l'atmosphère et percevaient le doux sifflement tant attendu des navigateurs explorateurs, Richard tendit le doigt vers l'écran : la lumière dorée du crépuscule atténuait l'atrocité d'un spectacle de destruction. Un malheureux transporteur civil d'Orénoque, pris à parti par deux vaisseaux clyriens de petit modèle, se désagrégeait dans un orage de flammèches et de scintillantes gouttes de métal en fusion.

— « Quel assassinat ! » grommela Serth Fronde. Il serrait les poings et ses mâchoires frémissaient. « Et personne n'interviendrait dans des conflits comme celui-ci ! »

— « Richard et moi nous avons vu bien des choses, » dit Azio, songeur, « et nous en sommes arrivés à une conclusion. C'est que le monde, l'humanité, est encore en gestation... Notre âge adulte se trouve aussi loin de nous que lorsque nous étions confinés à un monde unique, ou à quelques-uns seulement. »

— « Nous n'y arriverons jamais. »

— « Si... Nous-mêmes, nous sommes bien arrivés à Driegho. »

Comme Azio disait cela, la vaste métropole apparut. Chacun se tut. Combien de bombes avaient été nécessaires pour détruire tant et tant de quartiers, d'architectures, de spirales colorées ?

Mais combien en faudrait-il encore pour achever, pour étouffer ce qui restait intact, tant la Cité était vaste ?

Les deux navires glissaient vers les faubourgs. Leur proue fendait déjà des nuages d'âcre fumée, de poussière, de cendre en suspension.

Le soleil se couchait sur Driegho. Dans les immenses rues, de viaduc en viaduc, de passerelle en passerelle, les Autonomistes, les Frères de Lach, les Clyriens débarqués, les Mutins de Profession, les indépendants, les commerçants, les réfugiés étaient comme les cellules d'un sang insolite.

— « Ma parole, » fit Azio, « cela grouille ! »

Il y avait de l'admiration et de la peur dans sa voix. Un sentiment complexe de jubilation. La sensation de choses à venir.

C'était dans le chaos que se tenaient les promesses. Rien ne peut sortir de l'ordre... Sinon le chaos, à nouveau.

*
* *

Achevant la route qui les avaient amenés de cent années-lumière, les Libertaires effleurèrent une haie sombre, se reflétèrent l'espace d'une seconde dans un étang où rouillait une carcasse de tank puis se posèrent dans un pré, non loin d'arbres solennels au feuillage frémissant.

Azio bondit le premier au dehors. Le visage levé vers le ciel rose, il cherchait déjà la direction de la métropole. Richard et lui se rencontrèrent à mi-chemin des deux navires. Leurs yeux brillaient. Ils étaient si joyeux, si joyeux... qu'ils ne sursautèrent qu'à la seconde interpellation de Serth Fronde.

— « Récupérateurs ! » disait-il. « Oh ! Récupérateurs ! »

Ils se retournèrent, le fixèrent, un peu égarés. Le mutin, le visage hilare, du regret dans les yeux, pourtant, tenait une arme d'un poing solide.

« Manque d'expérience ? » demanda-t-il doucement. « Vous voici à Driegho, c'est ce que vous vouliez, n'est-ce pas ? »

Richard et Azio opinèrent. Ils comprenaient peu à peu, stupéfaits, placés une fois de plus devant un des innombrables tours du cosmos-des-hommes.

« Nous sommes Mutins de Profession, » continuait Serth Fronde tandis que ses compagnons se rassemblaient autour de lui, goguenards, « Mutins de Profession heure par heure... Et avouez vous-mêmes qu'il serait stupide de rater une telle occasion. Nous ne resterons pas à Driegho, car vos deux Libertaires valent mieux que ce que nous pourrions espérer ici.

» Et puis, c'est une sorte de compensation que nous vous devons. Quand vous vous serez rempli les poches... cherchez un moyen de transport et devenez mutins à votre tour. Dites, ce ne serait pas une mauvaise idée après tout : Mutins et Récupérateurs ! Bien entendu, il vous faudrait faire l'Université. Un peu d'expérience par-dessus les études et vous seriez parés ! »

Machinalement, ils hochèrent la tête. Déjà, les mutins réembarquaient, retournaient dans les profondeurs des vaisseaux qui leur appartenaient désormais.

De façon saugrenue, Azio se demanda où diable pourraient être installés les nouveaux jeux, la Prise Verte, dans l'espace assez réduit du « *Marquis* »...

Serth Fronde agita la main une dernière fois, cligna de l'œil... Puis il n'y eut plus que le « *Marquis* » et le « *Malaisie* » immobiles sur le pré, clos comme deux œufs d'acier.

Que le « *Marquis* » et le « *Malaisie* » s'ébranlant, vibrant. Que le « *Marquis* » et le « *Malaisie* » se soulevant dans une tempête de mottes de terre et d'herbe hachée. Que le « *Marquis* » et le « *Malaisie* » filant jusqu'au plus haut du ciel, loin au-dessus de Driegho.

Il y avait un étang, à gauche, où rouillait encore un tank autonomiste qui devait dater de l'installation de Port-Procyon. Une haie sombre et des arbres. Un pré. Des lambeaux de fumée dans la direction de Driegho. Un roulement sourd de bruits, d'éclatements lointains. Un appel.

Sans mot dire, sans reproches, les deux Récupérateurs se mirent en

route. Cependant, comme ils atteignaient un chemin où une chenillette avait laissé une profonde empreinte, Azio demanda :

— « Totem IX... Où est-ce ? »

— « Tu ne te rappelles pas ? Dans les groupes de la Dorade... »

Et d'un commun accord ils éclatèrent de rire. Pendant une bonne minute, ils firent plus de bruit que la bataille.

Quand ils eurent cessé, ils respirèrent profondément et se remirent en marche, très vite cette fois.

Puis ils s'éloignèrent vers Driegho, côte à côte et les mains vides.



La gare

(Mr. Sakrison's halt)

par **MILDRED CLINGERMAN**

Mildred Clingerman refuse avec obstination d'écrire une seule histoire qui ressemble à ses précédentes. Cette fois, ce sont ses souvenirs d'enfance qui sont à la source d'une des œuvres d'imagination les plus fraîches et les plus pures qu'elle nous ai jamais offertes (1).



A cette époque le tortillard, la Katy, me faisait l'effet d'un tapis magique qui me transportait d'un univers dans un autre. L'été, pour moi, ne commençait vraiment qu'à l'instant où le contrôleur me hissait dans le train et me conjurait de me tenir tranquille « comme une grande fille. » Que j'aie déjà passé deux jours en voyage, toute seule, et dans des trains bien plus importants que la Katy, ne l'impressionnait nullement. Quand il avait demandé des nouvelles de ma mère et raconté avec quelle impatience mes grands-parents attendaient mon arrivée, il continuait, le long du couloir, vers les mystérieuses contrées de l'avant, et j'étais libre de chercher Miss Mattie Compton dans tout le wagon.

Une fois sur deux, Miss Mattie n'était pas là, et les seuls autres occupants, de vieux messieurs somnolents en pardessus d'alpaga, se dressaient de temps à autre pour utiliser les crachoirs. Le plus souvent, son absence s'expliquait simplement par le fait que le contrôleur n'avait pas encore trouvé le temps de l'éjecter manu militari du wagon réservé aux noirs, mais parfois il me fallait bien admettre qu'elle se reposait chez elle ce jour-là. Dans ce cas, j'étais abominablement déçue. Et, tandis que la Katy longeait les champs de coton en se pavanant et en cliquetant, et passait au-dessus des criques ombreuses avec un murmure mélancolique, je n'avais rien à faire qu'à me maintenir sur mon siège de paille et à garder les yeux ouverts pour ne pas m'endormir.

Mais le plus souvent, j'avais la chance de prendre la Katy en même temps que Miss Mattie. Je ne voyais que le sommet d'un ruban qui se balançait au-dessus du dossier et je me hâtais de traverser le wagon pour

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Dites nous grand-mère...* » (n° 18) ; « *Voyage-surprise* » (n° 19) ; « *Le rêve* » (n° 52) ; « *La sève de l'arbre* » (n° 53) ; « *La petite sorcière* » (n° 65) ; « *Le jour où soufflait comme un vent d'adieu* » (n° 71) ; « *Le manteau couleur du temps* » (n° 72).

me glisser à côté d'elle. A moins que la porte ne s'ouvre et que Mr. McCall, le contrôleur, n'apparaisse, tenant Miss Mattie dans ses bras. Elle se laissait pendre, aussi flasque qu'un vieux morceau de tulle, en contemplant, l'air soumis, le visage rouge et embêté de Mr. McCall. Il la laissait tomber à côté de moi, et puis, adaptant sa démarche au balancement de la Katy, sortait de notre compartiment sans dire un mot.

Miss Mattie et moi ne nous soucions guère des formules de politesse. Les liens entre nous étaient si solides que nous nous retrouvions toujours juste au même point où nous nous étions quittées l'année précédente. Parfois il lui arrivait de m'appeler du nom de ma mère au lieu du mien, mais ça m'était égal (c'était un si joli nom). Presque tout de suite, du milieu du babillage confus et jacasseur qui lui servait de conversation, émergeait le souvenir de nos communes amours, et une fois de plus nous nous mettions à parler de Mr. Sakrison. Les interruptions étaient fréquentes, autant que les arrêts de la Katy le long de la ligne. Quand la Katy, avec des saccades et des bruits aigus, arrivait à une gare et s'y arrêtait, haletante, nous pressions le nez contre la glace crasseuse (avec ses petits monticules de poussière de charbon sur l'appui de la fenêtre) et nous regardions au dehors en silence. Ensuite, pendant un moment, après chaque arrêt, il fallait que je tapote les mains de Miss Mattie jusqu'à ce qu'elle cesse de pleurnicher.

Miss Mattie était jolie quand elle ne pleurnichait pas. Elle avait un visage doux et rose, creusé d'un fin réseau de rides, et ses yeux bleus étaient plus jeunes que le reste de sa personne. Parfois, quand elle racontait pour la centième fois tout au long l'étrange histoire de la disparition de Mr. Sakrison, de cette voix jeune et gazouillante, j'oubliais que Miss Mattie approchait de la soixantaine.

Elle portait toujours de petits gants blancs de crochet, qui donnaient quelque dignité au reste de son accoutrement mal assorti. Les gens qualifiaient l'attirail de Miss Mattie de « vraiment curieux. » Elle portait des vêtements vieux de trente ans avec n'importe quelle bricole à la mode qui lui avait tiré l'œil. Pour tirer l'œil de Miss Mattie, il suffisait qu'un article d'habillement soit rose et vaporeux. Les habitants de Chapel Grove n'ont jamais oublié le jour où Miss Mattie fit son apparition avec une paire de petits pantalons roses épinglés à ses boucles grises. Sans pudeur, et même avec une certaine grâce, la lingerie pendait derrière sa pauvre tête creuse, tous les voyous de la ville avaient pu le voir et la suivre jusqu'à sa porte en criant à la chienlit.

Dans l'ensemble, Chapel Grove traitait Miss Mattie avec une certaine bonté. On la montrait aux touristes. Mais nul ne fit jamais l'effort de dissimuler les sourires et les coups de coude qui accueillaient son apparition. Il y avait de joyeux farceurs, également, qui se plaisaient à la blaguer à propos de Mr. Sakrison, disant des grossièretés et des injures à son adresse, jusqu'à ce que Miss Mattie se laisse tomber à leurs pieds, petit tas humide et sanglotant. A ces moments-là, j'avais l'impression pénible et mal définie que Chapel Grove serait ravie de me faire pleurer.

moi aussi. Sous leur gentillesse de surface, je sentais fort bien qu'ils me soupçonnaient d'être à ma façon aussi différente d'eux que Miss Mattie. Même mes grand'parents pensaient que c'était bien dommage que je dusse grandir ailleurs, et tout le monde souriait de mon accent « étranger ». J'avais beau me jeter joyeusement chaque été au cœur des distractions de la jeunesse locale, je sentais fort bien la réserve implicite qui m'interdisait d'approcher le centre véritable de la ville. (Ils n'avaient donc pas compris que j'étais des leurs ? Après tout, j'étais née là... mais Miss Mattie aussi).

Miss Mattie et moi, nous étions bien faites pour sentir à quel point Chapel Grove blâmait ceux qui voyagent trop. Plusieurs fois par an, elle allait jusqu'au Capitole de l'Etat pour demander à la direction des chemins de fer de l'aider à retrouver Mr. Sakrison. Mais la plupart de ses voyages ne la menaient qu'à la ville où se faisait la correspondance avec la Katy pour les quatre dernières heures de voyage vers Chapel Grove. C'était là que la Katy cliquetait chaque matin, là qu'elle retournait chaque soir. Miss Mattie la prenait au moins deux fois par semaine pour faire l'aller et retour. Une fois arrivée, Miss Mattie se contentait d'habitude de rester dans le train, si les employés voulaient bien la laisser faire. La ville ne présentait pour elle aucun intérêt. C'était le voyage, aller et retour, qui était important.

Lors du dernier voyage que nous fîmes ensemble, le contrôleur ne me hissa pas dans la Katy et ne me dit pas d'être une grande fille. J'*étais* une grande fille. Du moins, je le pensais. En tout cas, je dominais la minuscule Miss Mattie d'une bonne tête, et j'avais une conscience aiguë des petits bourgeons durs qu'étaient mes seins — mi-fière, mi-honteuse de leur manière de se dresser sous la robe de voile serrée.

Miss Mattie était dans un de ses rares moments de lucidité. Elle m'appela par mon propre nom et me fit l'historique, à travers un maquis généalogique fort embrouillé, de son cousinage au quatrième degré avec ma mère. Cela ne me surprit pas ; j'étais parente d'un côté ou l'autre avec tout le monde dans la région. Mais je fus surprise et déçue de l'entendre parler comme toutes les autres grandes personnes que je connaissais. Elle avait l'air fatiguée, aussi, et je fus prise d'une terrible crainte de la voir un jour prochain abandonner sa quête et accepter sa défaite.

— « Oh ! Miss Mattie, s'il vous plaît, » dis-je, « parlez-moi de Mr. Sakrison. »

Elle tourna la tête pour me regarder, et j'eus envie de pleurer tout haut quant je vis qu'elle se rétractait comme si j'étais un de ces bravaches de Chapel Grove qui avait envie de lui envoyer quelque flèche empoisonnée. Je lui rendis son regard, jusqu'à ce que les larmes coulent le long de mes joues.

— « Tu as tant grandi, » murmura-t-elle. « J'ai eu peur... »

Alors, nous avons pleuré toutes deux, sans nous cacher, dans un grand déploiement de mouchoirs blancs, après quoi je fus heureuse de constater que le regard las de grande personne avait disparu de ses yeux. Nos

têtes se touchaient presque, la main de Miss Mattie dans la mienne, elle me raconta l'histoire une nouvelle fois, la dernière.

« Tu te souviens, ma chérie — je te l'ai dit si souvent. Il avait le caractère le plus charmant du monde. J'avais toujours cru qu'un Yankee ne pouvait être qu'une *brute,* mais il était si bon, si gentil... Je n'avais pas l'intention d'en tomber amoureuse. On disait tant d'horreurs sur les voyageurs, surtout quand ils étaient yankees. Il m'a raccompagnée depuis l'église, ce soir-là. Il n'est pas entré dans la maison, puisque — aux yeux de Chapel Grove — je vivais seule dans cette grande maison. Mais il m'a embrassée... Nous étions sous le vieux catalpa, tu sais... Il m'a serrée dans ses bras si fort qu'il a écrasé les roses que je portais, et l'odeur de leurs pétales froissés nous entourait comme une brume. Nous avons fait nos plans, et, toute la nuit, j'ai fait mes bagages. J'ai mis toutes les négresses à repasser et à raccommoder... La nuit a passé vite, et nous étions tous heureux, nous interpellant et chantant des bouts de chansons.

» Tôt le matin, j'ai mis ma robe d'organdi rose, Mr. Sakrison est venu me chercher, et nous avons pris la Katy pour aller à la ville nous marier. C'était un matin extraordinaire. Je n'ai jamais vu la Katy rouler de façon si moelleuse. Il y avait aussi quelque chose d'inhabituel dans la manière qu'avait le soleil de dorer les champs de rayons obliques. Je me rappelle avoir pensé que si j'avais pu déplacer ces longues ombres un brin, comme on le fait d'un vase plein de roses, j'aurais vu un délicieux paysage tout neuf. Et l'air avait un goût neuf et merveilleux, et aussi le café que j'avais préparé pour nous !

» Après un moment, nous nous sommes sentis plus calmes, Mr. Sakrison tenait ma main et parlait de ses espoirs d'avenir. Pas le nôtre seulement, non plus. Il parlait pour l'univers entier, et j'étais si fière de lui. Je n'ai jamais entendu personne parler des nègres avec tant de tristesse — de leur pauvreté, de leurs craintes. Ils étaient dehors dans les champs à cueillir le coton, ce jour-là, je me rappelle... Il donnait des noms aux petits sentiments de malaise que je ressentais parfois, et je commençais à comprendre son point de vue... un peu, pas tout. Pas à ce moment-là. »

La Katy eut un long sifflement lugubre. Miss Mattie s'interrompit en disant « Chut ! » et pressa le nez contre la vitre pour voir si enfin c'était la gare qu'elle cherchait depuis tant d'années. Non.

« Tu vois, » dit-elle. « J'étais trop heureuse pour me soucier de savoir de quelle gare il s'agissait. La Katy s'arrêtait, comme toujours, presque à chaque pré. Parfois Mr. Sakrison sortait dans le couloir fumer un cigare, bien que l'odeur ne me gêne pas... Elle est très agréable, n'est-ce pas ? Mais il disait que l'odeur se prenait dans mes cheveux, et qu'il ne pouvait pas l'admettre. Il disait que mes cheveux avaient l'odeur de la brise au printemps... Et puis la Katy s'est arrêtée dans la plus adorable petite gare ! Nous étions en route depuis deux heures, je crois, ce devait être à mi-chemin ou à peu près. Je n'avais jamais remarqué l'endroit avant, il est vrai que je n'avais pas souvent été en ville.

» La première que je remarquai fut un énorme camélia en fleurs, un rouge. Les pétales tombés avaient formé un rond autour, comme ils font toujours, tu sais. J'ai demandé à Mr. Sakrison de descendre et de me cueillir un bouton avec son canif. Je ne pensais pas que le chef de gare y verrait malice, et nous n'avions pas le temps d'aller le lui demander poliment. Mais le plus bizarre... La Katy était arrêtée, tremblant et soufflant, pour un bout de temps, semblait-il. Et au dehors, tout bougeait, très lentement. Il y avait un parc avec un petit lac bleu, et des cygnes, la tête sous l'eau... et des enfants qui jouaient. Des quantités d'enfants, tous très bien habillés, même les petits noirs. Il y avait des adultes qui se promenaient aussi, tous mêlés, de toutes les couleurs. Je n'étais pas étonnée le moins du monde, mais j'étais un peu surprise du long mouvement de toute la scène. On aurait dit des herbes ondulant sous l'eau.

« Et puis, j'ai remarqué la gare elle-même. C'était un drôle de petit bâtiment octogonal en briques. Sur la porte de la salle d'attente, il n'y avait pas écrit : « RÉSERVÉ AUX BLANCS », tu sais, mais bien : « SALLE D'ATTENTE POUR TOUS ET POUR CHACUN. » Et puis, pendant que Mr. Sakrison était en train de me couper une fleur, un monsieur de couleur est sorti de la gare. Il est allé vers Mr. Sakrison, lui a donné une tape dans le dos, ils se sont serrés la main et j'ai vu le moment où ils allaient tomber dans les bras l'un de l'autre... » Miss Mattie se tut un instant, se mordant les lèvres, et ôta sa main de la mienne.

« Eh bien, sais-tu, ça m'a mise en colère ? J'ai regardé Mr. Sakrison avec attention, et un instant il m'est apparu comme un Yankee comme les autres... un étranger. C'est la colère qui m'a fait rester assise là, à regarder, au lieu d'aller le rejoindre. Maintenant, je ne serais plus en colère. Même à ce moment-là — je suis heureuse de m'en souvenir — j'ai combattu ma colère, je l'ai appelé et je lui ai fait signe. Mais il a simplement regardé autour de lui, l'air intrigué... et il est parti dans le parc avec l'homme. La Katy est repartie avec un terrible craquement, et s'est éloignée avec une grande rapidité.

» Je regardais en arrière, tu sais, et j'essayais d'attraper le signal d'alarme... et je pleurais. J'ai vu seulement les premières lettres sur le panneau de la gare. C'était « BRO... » quelque chose. En ville, j'ai attendu et attendu, mais Mr. Sakrison n'est pas venu. On m'a dit que la seule gare entre Chapel Grove et la ville dont le nom commençait par BRO était Brokow. J'ai loué une voiture et j'y suis allée, mais c'était une vieille halte délabrée, sans même une gare en dur, simplement un hangar au-dessus des voies... »

Miss Mattie interrompait toujours son histoire à cet endroit, comme elle le fit ce jour-là. Une fois de plus nous répétâmes à voix basse tous les jolis noms qui auraient pu être celui de la gare. Comme d'habitude, Miss Mattie combattit avec vigueur en faveur de son préféré. Mais je ne trouvais pas le mot « *Brotherhood* » (1) assez joli. Tandis que nous par-

---

(1) « Fraternité »

lions, je me remémorais la fin de l'histoire — la partie que je connaissais d'un autre point de vue. Chapel Grove prétendait que le voyageur Yankee avait, depuis le début, l'intention de se jouer d'elle. Vraisemblablement elle lui avait donné de l'argent, disait-on. Sa famille lui en avait laissé beaucoup. Et (arrivés à ce point ils pinçaient les lèvres) il n'avait jamais eu l'intention de l'épouser et s'était enfui à la première occasion. Miss Mattie était alors rentrée chez elle et s'était cloîtrée pendant des mois. Quand elle se montra à nouveau, elle avait déjà l'air d'une folle, d'une tête légère, comme maintenant. Il n'y avait qu'à voir les sottises qu'elle faisait — prendre la Katy, tout au long de la ligne, presque chaque jour pendant trente ans, pour retrouver la gare qui avait englouti Mr. Sakrison !

Dans le long crépuscule, la Katy fit ce jour-là de nombreux arrêts, et Miss Mattie et moi regardions chaque gare avec la plus grande attention, espérant reconnaître *quelque chose* qui nous dirait : celle-ci est BRO...

Eh bien, nous l'avons trouvée. C'est moi qui ai vu les cygnes, tout blancs dans le crépuscule, mais c'est Miss Mattie qui a vu le camélia et l'homme qui attendait à côté. Quand la Katy s'arrêta, Miss Mattie descendit en un clin d'œil, mais elle n'avait pas besoin de tant se presser, parce que la Katy est restée là à souffler un bon moment. Je vis un pétale de camélia tomber pendant des éternités avant de toucher le sol. Je vis Miss Mattie appuyée au bras de l'homme, ils se sont tournés vers moi et il m'a fait signe avec son chapeau de paille, très, très lentement. Et... oh ! Mr. Sakrison était si gentil... et Miss Mattie aussi. Elle était jeune et épanouie, surtout à la poitrine, et tout à coup j'ai eu honte et croisé les bras sur mes seins. Je regardais les cygnes former des arches avec leur cou, quand la Katy repartit très vite, comme si elle s'en allait à toute vapeur. Ce n'est qu'à cet instant que j'ai pensé à regarder le nom de la gare, mais il était trop tard.

⁂

A Chapel Grove, cet été-là, on s'est étonné pendant longtemps de la façon dont la pauvre vieille Mattie Compton était descendue de la Katy et avait disparu sans laisser de trace. Etant la dernière personne à l'avoir vue, je dus raconter des centaines de fois les faits bruts : la Katy avait stoppé à une gare dont je n'avais pas remarqué le nom, Miss Mattie était descendue et n'était pas remontée. Je ne racontai rien de plus. Grand'mère mit un point final aux questions en faisant remarquer aux dames que j'étais « à cet âge fragile » et que la disparition de Miss Mattie m'avait bouleversée.

Ce qui n'était pas le cas, bien sûr.

Mais, à Chapel Grove, il y eut cette année-là des choses qui me bouleversèrent. Plusieurs nuits je vis flamber les croix de feu sur la colline de l'école. Grand-père pinçait les lèvres, l'air furibond, et maudissait ces « idiots à la langue trop longue. » Parfois je restais éveillée dans mon lit et écoutais les chiens de chasse aboyant dans les basses terres, et de

toute mon âme je souhaitais avoir assez d'argent pour prendre la Katy chaque jour sur tout le trajet jusqu'à ce que je trouve la gare appelée « BRO... » Là je courrais, je courrais, jusqu'à me retrouver serrée sur le cœur de Mr. Sakrison... et sur celui de Miss Mattie.

Le tortillard « Katy » a été supprimé il y a des années. Maintenant, c'est une grande route qui conduit à la ville, et il paraît que tout le monde à Chapel Grove va souvent en ville puisque c'est si près. On me dit que tout a changé. Mais les journaux de la semaine dernière m'ont appris qu'on a barricadé les portes de l'école, qu'on en a interdit l'accès à coups de fusils, que la colère s'est déchaînée une fois de plus tout au long de la colline, et en voyant cela je comprends que Chapel Grove est toujours terriblement loin de la gare de Mr. Sakrison.

(Traduit par Anne Merlin).



■ Sternberg, Prix de l'Humour Noir.

Le Grand Prix de l'Humour Noir 1961 a été attribué à notre collaborateur et ami Jacques Sternberg, pour « *L'employé* » (Editions de Minuit) et pour l'ensemble de son œuvre, avec mention spéciale pour « *La banlieue* » (Julliard).

Sternberg n'est sans doute pas l'inventeur de l'humour noir. Mais il en est l'un des introducteurs et des principaux représentants en France. Etonnons-nous de voir qu'on n'avait pas encore semblé y songer ! Rarement, donc, pareille récompense aura-t-elle semblé aussi justifiée.

Dans les autres catégories, le Prix de l'Humour Noir pour les dessins a été attribué à Topor pour son « *Anthologie* » (Jean-Jacques Pauvert). Une autre distinction qui s'imposait... Rappelons que Topor est également auteur et que plusieurs de ses nouvelles ont paru dans « *Fiction* ».

Enfin, dans la catégorie cinéma, le Prix a été décerné à l'unanimité à « *Viridiana* » de Luis Brunuel.

PLANÈTE

On connaît l'immense succès que remporte le Matin des Magiciens de Louis Pauwels et Jacques Bergier, qui est en passe d'atteindre son centième mille (Gallimard). Etonnés et heureux de cet enthousiasme, émerveillés par tout ce qu'il implique de soif de connaissances, d'intérêt passionné pour l'avenir, de goût du fantastique, de désir de connaître les tenants et les aboutissants de tout événement historique ou scientifique, de toute découverte, ils décidèrent de lui donner une suite permanente, une sorte de grande encyclopédie... c'est ainsi que naquit PLANETE, « la première revue de bibliothèque » (1). La présentation est élégante, raffinée, la lecture aisée, les illustrations abondantes, très classiques ou très modernes, insolites, mais toujours belles.

Le n° 1, qui est paru en librairie le 1er octobre — et qui est à peu près épuisé — comportait au sommaire : Teilhard de Chardin, Julian Huxley, Suzanne Lilar, Lovecraft, Robert Jungk, Lawrence Durrell et Damon Knight pour une excellente nouvelle de science-fiction, etc.

Le n° 2, qui sera en librairie le 1er décembre, semble encore plus « étoffé », plus attrayant : une nouvelle de Jorge Luis Borgès ; une autre de Robert Bloch ; « Pour comprendre l'univers » de Jean Charon » ; « Les armes incompréhensibles de demain » par XXX ; « Voyance et Mathématiques » par Gérard Cordonnier ; « Les Esquimaux, hommes du futur » par Jean Cathelin ; « La grande énigme des rochers sculptés » par Serge Hutin ; « Des hirondelles sous l'eau ? » par Maurice Burton ; « La littérature d'avant-garde soviétique » par Jacques Bergier ; « La Femme est rare » par Louis Pauwels.

« ...il existe un public qui attend une vision du monde et des aspects de la connaissance à la mesure du fantastique contemporain, qui attend autre chose qu'une vision conformiste, vieillotte, des événements d'hier, d'aujourd'hui et de demain, à quoi on l'a habitué... »

Il est visible que PLANETE s'est assigné cette tâche passionnante.

---

(1) Rédaction 8, rue de Berri Bal. 53-23. Abonnements : Editions Retz, « Planète », 37, rue de Lille - Paris.

Asimov et son empire

par Damon Knight

Nous commençons la publication, annoncée le mois dernier par Pierre Versins, d'extraits de l'ouvrage de Damon Knight « In search of wonder » *(En quête de merveilles). Rappelons que les divers chapitres de ce livre reproduisent des articles de critique écrits auparavant par Damon Knight, dans des revues ou fanzines.*

Voici quatorze ans, peu après la parution de la première nouvelle d'Asimov, il reçut une lettre d'un fan duveteux de 18 ans, à Hood River, Oregon. Mais assez de suspense, ce fan, c'était moi.

Le temps passa ; je vieillis très lentement, me laissai croître une moustache invisible et la rasai, appris à m'écarter d'un vin rouge trop sec et me rétablis quelque peu de mon enthousiasme pour Ross Rocklynne et Edgar Rice Burroughs. Mais comme fan d'Asimov, encore aujourd'hui, je ne m'inclinerai devant personne. Parmi les écrivains illustrant la forme la plus difficile et la plus pure de science-fiction, l'histoire sérieuse du type « Que se passerait-il si... ? », je pense que personne ne l'approche si ce n'est Heinlein. Ses nouvelles de robots ont mis fin à jamais à l'illégitime série du cliquetant Adam Link (1) qui a infesté pendant vingt ans la science-fiction ; son « *Nightfall* » est sans égal dans son genre, et je pourrais citer une demi-douzaine d'autres titres.

Mais comme écrivain de contes réchauffés, je crois qu'Asimov est aussi terne que quiconque. C'est pourquoi j'ai attendu, longtemps et impatiemment, « *Les cavernes d'acier* » : parce que je voulais louer Asimov et parce que, si j'avais critiqué « *Cailloux dans le ciel* », « *The stars, like dust...* », « *Foundation and Empire* », « *The currents of space* » ou « *Second Foundation* », je ne l'aurais pas pu.

Ces cinq livres, tous les cinq, sont construits sur la même toile de fond galactique, une toile de fond qui, selon les propres termes d'Asimov (légèrement tronqués pour l'occasion) est « *simplement l'Empire Romain... récrit largement* ». Cette phrase, pour moi, est une critique absolument dévastatrice de n'importe quelle œuvre de science-fiction, pour deux raisons. La moindre d'abord : l'Histoire ne se répète pas.

Dans sa contribution au symposium « *Modern Science Fiction* », Asimov prit cette mienne opinion, publiée par moi dans un fanzine, et s'attacha à prouver que, en ce qui le concernait, je me trompais. Il étala un tableau montrant dix-neuf points de correspondance entre la Guerre Civile d'Angleterre, la Révolution Française et la Révolution Russe. Les correspondances sont frappantes certes, et la présentation d'Asimov était ingénieuse, mais l'ensemble n'a tout bonnement aucun rapport avec le sujet : bien qu'il y ait

(1) Allusion aux anciennes nouvelles de robots dont la dernière apparition eut lieu dans la suite de 10 nouvelles d'Eando Binder, parues dans *Amazing Stories* de janvier 1939 à avril 1942, et dont la première avait pour titre « *I, Robot* », le personnage robotique s'appelant Adam Link.



SILVER MATCH

A GARANTIE ILLIMITÉE

un intervalle de deux siècles entre Charles Ier et Nicolas II, comme Asimov le sait très bien, ils ont perdu leurs trônes et leurs vies dans le même processus historique, qui a joué un peu plus tard en France qu'en Angleterre, et un peu plus tard en Russie qu'en France.

La coupure, dans la citation d'Asimov ci-dessus, est : « *...ou Britannique...* ». L'association d'idées était inévitable ; la similitude entre les Empires Britannique et Romain est probablement l'exemple le plus fréquemment cité à l'appui de cette fausse platitude : « L'Histoire se répète » — face au fait aveuglant que les ressemblances entre les deux empires sont insignifiantes par rapport à leurs différences.

Un Romain du Bas-Empire qui eût essayé d'utiliser sa propre Histoire pour écrire un récit prophétique au sujet d'un Empire Briton n'eût réussi qu'à se montrer comme un âne ingénieux. Mais l'Empire galactique d'Asimov est romain.

La seconde objection, plus sérieuse. à cette sorte de chose est simplement la suivante : il ne s'agit pas plus là de science-fiction — c'est-à-dire de fiction spéculative — que le bien connu Western de l'Espace où les pistolets à rayons remplacent les six-coups ; pas plus que « *The Santa Claus planet* », de Frank Robinson, qui transférait en bloc les Kwakiutl de Vancouver Island (2) dans un monde fictif. C'est l'essence même de la fiction spéculative qu'un problème original doive être étudié pour lui-même par l'auteur ; s'il s'agit d'un vieux problème, et si l'auteur n'a qu'à en chercher les solutions dans un livre, il n'y aura guère de plaisir pour tout le monde ; et plus, les réponses auront toutes chances d'être fausses.

« *Les cavernes d'acier* », par contre, outre qu'il s'agit là d'une chose délectable en soi, me semble justifier Asimov en tant qu'écrivain et moi-même en tant que critique. Comme sa novelette de 1952, « *La Voie martienne* » — comme à peu près toute son œuvre, en fait, mis à part son lamentable Empire — c'est un exercice imaginatif brillant, complet et par-dessus tout original. Le sujet appartient au plus vieux stock de la science-fiction, la super-cité de « *Métropolis* » et d'« *Une histoire des temps à venir* », de Wells ; mais, de même que Heinlein prit l'idée ancienne et mal utilisée du super-parasite et, dans « *Marionnettes humaines* », l'équilibra avec une telle masse de détails qu'elle se mit à vivre d'une manière horrifiante, Asimov a jeté un regard clair, ironique et tendre dans chaque recoin de la Cité : les jeux des enfants dans les rues mouvantes ; les légendes qui sont nées au sujet des corridors désertés ; les coutumes et les tabous dans les cuisines de Section et les salles pour les hommes ; la sensation, l'odeur et la structure véritables de ces cavernes d'acier où les hommes vivent et meurent.

L'histoire, de plus, tend vers le roman policier ; elle n'essaie pas, comme tant de mésalliances récentes, de fondre la science-fiction et le roman policier en les collant ensemble sous la même couverture ; la partie la plus importante, l'histoire de science-fiction, tourne autour du mystère policier. Le mouvement est massif, rapide et énormément excitant.

Le livre s'achève sur une pieuse note que je trouve un peu forcée, et le problème de la population de la Cité est résolu d'une manière qui — de nouveau, nul ne le sait mieux qu'Asimov — n'est pas une solution du tout ; mais ceci ne touche que la dernière page. Si le livre comportait cinq fautes semblables, il demeurerait pourtant la performance impressionnante qu'il constitue.



La nouvelle qui donne son titre au recueil d'Asimov « *La Voie Martien-*

(2) Tribu d'Indiens de l'île de Vancouver.

ne » (3) est sûrement une des meilleures novelettes de science-fiction jamais publiées. Le point de départ de l'histoire est simple : si l'on ne trouve pas de carburants-miracles ou un nouveau système de propulsion, comme il faut coloniser Mars tout de même, il faudra donc y aller avec des fusées à étages. L'ABC. Très bien, mais qu'adviendra-t-il des étages largués — des centaines de milliers de tonnes d'acier récupérable ? La réponse d'Asimov : ils errent tout au long de l'orbite martienne, jusqu'à ce que des Boueux de l'Espace dans de minuscules astronefs biplaces viennent les chercher.

Le drame de « *La Voie martienne* » est dans ces astronefs. Asimov, écrivant de façon compacte et avec une assurance enviable, rend chaque détail intensément plausible — l'irritation qui croît dans les quartiers étroits, les criailleries des « Veuves des Boueux » sur Terre, l'attente monotone, l'excitation — comme s'il s'agissait d'attraper le plus gros poisson du siècle — à chaque coup d'importance.

Un écrivain moindre, se fouillant pour trouver quoi dire, aurait fait de ces hommes de petits héros en fer blanc, lèvres sévères et regard d'acier, avec des épaules comme ça. Les personnages d'Asimov sont des gens de chez nous, humains, pas extraordinaires pour deux sous, de merveilleux Dupont.

Et un moindre écrivain, s'occupant du long voyage vers Saturne qui transforme cette histoire de vignette en épopée, aurait meublé le temps par des mutineries, des trous dans la coque, des cochonneries dans les bassins hydroponiques et Dieu sait quoi encore. Asimov, à l'inverse, a redécouvert l'euphorie mystique et la beauté du voyage dans l'espace. De ceux qui ont écrit sur ce voyage imaginaire, combien, à part lui, ont tenté de faire scintiller Saturne dans les yeux du lecteur comme le monstrueux joyau qu'est la planète ?

Quand vous lirez cette nouvelle, si ce n'est déjà fait, vous réaliserez combien il y a de héros dans la science-fiction courante, et combien peu d'héroïsme vrai. Asimov vous fera sentir les distances, le froid, la vastitude, le courage de petits êtres humains contre cette chute immense.

Il est rare que la science-fiction colle d'aussi près à son propre thème ; si cela arrivait plus souvent, les critiques respectables s'y seraient probablement intéressés depuis longtemps.

(*Traduit par Pierre Versins.*)

(3) « *The martian way* », dont deux novelettes sur quatre, « *La voie martienne* » et « *Le peuple des profondeurs* » (The deep) ont été traduites respectivement dans *Galaxie* N° 37, décembre 1956, et N° 43, juin 1957.

BIBLIOGRAPHIE DES TRADUCTIONS D'ŒUVRES D'ASIMOV

a) *Nouvelles :*

DEUX TOUFFES DE FOURRURE VERTE : *Galaxie* n° 1, novembre 1953.
LES VILLES D'ACIER : *Galaxie* nos 6 à 8, mai à juillet 1954 (préoriginale du roman « *Les cavernes d'acier* ».
UNE HÔTESSE ACCUEILLANTE : *Galaxie* n° 19, juin 1955.
LES CLOCHES CHANTANTES : *Fiction* n° 23, octobre 1955.
LA BÊTE DE PIERRE : *Fiction* n° 31, juin 1956.
LES MOUCHES : *Fiction* n° 33, août 1956.
CE QU'ON S'AMUSAIT : *Fiction* n° 35, octobre 1956.
LA VOIE MARTIENNE : *Galaxie* n° 37, décembre 1956.
LES FOURNISSEURS DE RÊVES : *Fiction* n° 37, décembre 1956.
SEPT HOMMES DANS L'ESPACE : *Galaxie* n° 40, mars 1957.
LE PEUPLE DES PROFONDEURS : *Galaxie* n° 43, juin 1957.

LA NUIT MORTELLE : *Fiction* n° 43, juin 1957.
LES IDÉES ONT LA VIE DURE : *Galaxie* n° 49, décembre 1957.
L'ENFANT RECRÉÉ : *Galaxie* n° 60, novembre 1958.
LE CORRECTEUR : *Galaxie* n° 62, janvier 1959.
ESPACE VITAL : *Satellite* n° 13, janvier 1959.
POUSSIÈRE DE MORT : *Fiction* n° 64, mars 1959.
ALICE AU PAYS DES HORMONES : *Fiction* n° 70, septembre 1959.
RUBRIQUE NÉCROLOGIQUE : *Fiction* n° 74, janvier 1960.
SUIVEZ LES INSTRUCTIONS : *Fiction* n° 78, mai 1960.
JUSQU'A LA QUATRIÈME GÉNÉRATION : *Fiction* n° 84, novembre 1960.
LA MACHINE QUI GAGNA LA GUERRE : à paraître dans « *Fiction* » n° 98, janvier 1962.

b) *Romans :*

1/ signés d'Asimov :

CAILLOUX DANS LE CIEL : Gallimard, 1953, Le Rayon Fantastique (traduction d'Amélie Audiberti).
LES CAVERNES D'ACIER : Hachette, 1956, Le Rayon Fantastique (traduction de Jacques Brécard).
FONDATION : Gallimard, 1956, Le Rayon Fantastique (traduction de Jean Rosenthal).

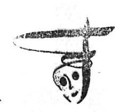
2/ signés Paul French :

SUR LA PLANÈTE ROUGE : Fleuve Noir, 1954, Anticipation n° 44 (traduction d'Amélie Audiberti).
LA BATAILLE DES ASTRES : Presses de la Cité, 1954, collection Captain Johns (traduction d'Henri Paquet).
VÉNUS CONTRE LA TERRE : Presses de la Cité, 1955, collection Captain Johns n° 114 (traduction d'Henri Paquet).
L'ESPION-ROBOT DE JUPITER : Presses de la Cité, 1958, collection Captain Johns n° 141 (traduction d'Henri Paquet).

c) *Etude sur Asimov :*

Chomet (Richard) et *Klein* (Gérard), ISAAC ASIMOV, DOCTEUR ÈS SCIENCE-FICTION : *Fiction* n° 43, juin 1957.

(Bibliographie établie par Pierre Versins)



Erreur de date.

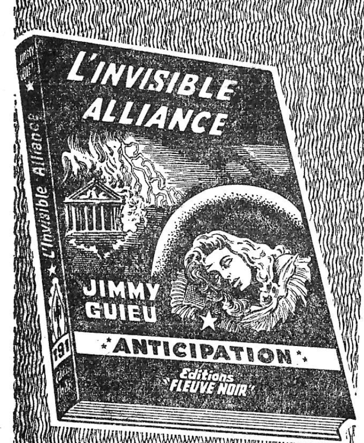
Une coquille typographique a entraîné une erreur dans la première ligne du compte rendu de Roland Stragliati consacré aux romans fantastiques de Gaston Leroux (« *Fiction* » n° 96, page 108).

La date citée (1800) était en réalité *1880*

Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes.

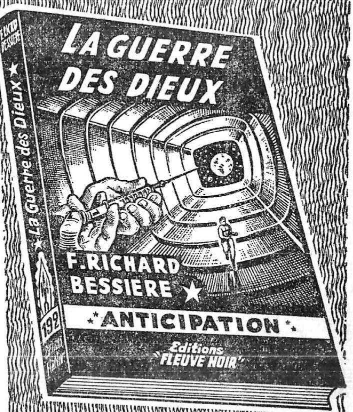
ANTICIPATION

DANS LA COLLECTION



EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES 2,50 N.F.

à paraître... DÉCEMBRE



LE PLUS FORT TIRAGE DU ROMAN ANTICIPATION

EXIGEZ LA SIGNATURE

UNE GARANTIE DE *QUALITÉ* ★

Editions FLEUVE NOIR

★ 69, BOULEVARD SAINT-MARCEL ★ PARIS (13e) ★

Tél. : KEL. 01-82 +

Revue des Livres

Ici, on désintègre !

Notre sélection du mois : un roman de Nathalie Charles-Henneberg, qui donne un sang neuf à un vieux thème... deux volumes présentant pour la première fois un échantillonnage de la science-fiction soviétique... et trois recueils honorables d'auteurs fantastiques français contemporains.

Nathalie Ch.-Henneberg : **Les dieux verts**

A propos de « *La Terre endormie* » d'Arcadius (1), Jacques Van Herp écrivait ici même que l'originalité du thème était devenue secondaire pour la science-fiction, au stade actuel de son développement. Un autre exemple en est apporté par « *Les dieux verts* », roman qui montre une nouvelle fois les plantes devenues intelligentes et entrant en lutte contre l'humanité. Cette idée de base, aujourd'hui classique, a servi à des ouvrages comme « *La révolte des plantes* » d'Edmond Hamilton, « *La guerre du lierre* » de David H. Keller, « *La colère végétale* » de Monique Watteau... et précisément « *La Terre endormie* » mentionné ci-dessus.

Pourtant, son emploi ici réitéré ne gêne pas. Ce n'est qu'une convention de départ, facilement admise, et n'hypothéquant nullement le déroulement du récit. Un tremplin commode permettant à l'auteur de déployer son imagination dans les voies qui lui sont propres. Et ces voies, ici, sont fortement typiques.

Ce roman confirme un fait déjà reconnu : plus encore que les œuvres autrefois signées Charles Henneberg, ce qu'écrit aujourd'hui Nathalie Henneberg cesse de relever de la S.F. traditionnelle. Il s'agit avant tout de l'expression permanente, indéfiniment réorchestrée, d'un cauchemar intime. L'œuvre de Lovecraft, celui de Catherine Moore, n'ont pas d'autre source. Et c'est à dessein que je cite ces deux noms (surtout le second), puisque c'est à leur suite que Nathalie Henneberg me paraît le mieux devoir s'inscrire. Comme Lovecraft, elle peint l'homme en proie aux monstres, et comme Catherine Moore, elle montre que la meilleure arme de ces monstres est le piège charnel, agissant jusqu'au vertige.

Mais il y a autre chose : un « ton Henneberg », qui peu à peu s'est forgé et qui maintenant a mûri. Et ce ton est caractérisé en premier lieu par le souffle épique. Il y a chez Charles ou Nathalie Henneberg un côté wagnérien dans l'affrontement des hommes et des monstres, les premiers haussés au rang de demi-dieux, les seconds prenant facilement figure d'allégories. « *Il avait l'impression écrasante d'assister au finale des Niebelungen, à un compte qui se réglait entre les héros et les dieux* » : cette phrase, extraite des « *Dieux verts* », est significative. Et faut-il rappeler leur premier roman, justement titré « *La naissance des dieux* » ?

Pourtant le héros henneberguien n'est pas lucide et fort, comme l'est en général le héros dépopée, mais au contraire perpétuellement chancelant et menacé, déchiré par des forces et des faiblesses contradictoires. Sa volupté secrète serait peut-être de s'engloutir avec extase dans ce cosmos dont les entités veulent sa chute. Il

(1) Voir « Fiction » n° 95 page 134

y a quelque chose de plus foncièrement féminin que de viril en lui — et ce n'est pas pour rien que sa description physique évoque les créatures angéliques et asexuées de Vinci ou de Botticelli.

Quant à la femme — quand elle n'est pas masque, faux semblant, phantasme suscité pour entraîner le héros et mieux le perdre — elle est à l'état pur une divinité incarnée, Altanléa de « *An premier, ère spatiale* », Atléna des « *Dieux verts* », prêtresse ou reine, idole fragile surchargée d'ornements.

Reste la toile de fond : toujours grouillante et morbide, avec un certain degré de complaisance esthétique dans la description de l'atroce, et cette notion — très proche de Catherine Moore — que les extrêmes se touchent, que le comble de la répulsion et le comble de la fascination peuvent être contigus. Rarement pareille fusion aura mieux été atteinte que dans « *Les dieux verts* », où les fantastiques apparitions des grandes fleurs de mort, des immondes plantes géantes avides de suc vital, suscitent à la fois l'effroi et la contemplation. « *Elle pouvait offrir à chaque proie les délices et les épouvantes faites pour elle,* » écrit l'auteur en parlant de l'Entité-Orchidée qui intervient aux dernières pages. C'est un peu ce que promettent tous les monstres de la mythologie henneberguienne.

Je citais tout à l'heure Wagner, mais il est une autre analogie, picturale celle-ci, qui vient irrésistiblement à l'esprit — et dont je m'étonne qu'elle n'ait pas encore été, à ma connaissance, relevée. C'est celle rapprochant Charles et Nathalie Henneberg de Gustave Moreau. Leur univers discordant et funèbre, peuplé de femmes à la beauté terrible et d'êtres mi-hommes mi-bêtes, tiraillé entre la pourpre et l'horreur, entre la somptuosité et le cauchemar, semble une équivalence à celui que projeta Moreau sur ses toiles — et que la récente exposition du Louvre nous a pleinement dévoilé.

Pour conclure au sujet des « *Dieux verts* », il faut signaler que ce roman n'est pas parfait. Ses différentes parties sont un peu inégales ; le début est hésitant et dispersé, et l'action en général passe au second plan derrière le décor. Par son degré de réussite, l'ouvrage se situe au-dessus de « *La rosée du soleil* », mais sans doute endessous de « *An premier, ère spatiale* ». La nouvelle convient d'ailleurs mieux au style des Henneberg que le roman, peut-être parce que les dimensions de celui-ci imposent une construction, un échelonnement, moins proche du tempérament des auteurs que cette coulée d'un seul jet qui engendra des chefs-d'œuvre comme « *Pêcheurs de lune* » ou « *Du fond des ténèbres* ».

Malgré ses défauts, le livre vaut toutefois d'être lu. Ne serait-ce que pour le situer dans le contexte de l'œuvre qui, à mesure de son épanouissement, offre un aspect de plus en plus passionnant.

Alain Dorémieux.

« *Les dieux verts* » par Nathalie Charles-Henneberg (Hachette, « Rayon Fantastique » — 3 NF).

Le messager du cosmos et Cor serpentis

Les Editions en Langue Etrangère de Moscou viennent de nous offrir deux recueils de S. F. : « *Le messager du cosmos* » et « *Cor Serpentis* », soit au total onze contes et nouvelles de neuf auteurs différents, c'est-à-dire plus que ce dont nous avions eu connaissance en vingt ans.

« *Le messager du cosmos* » contient : « *Hoity-Toity* » de A. Belaiev, « *Le messager du cosmos* » et « *Le Martien* » de A. Kasantsev, « *Réflexe*

spontané » de A. et B. Strougatski, « *L'infra du dragon* » de G. Gourevitch et « *L'éveil du professeur Berne* » de V. Savtchenko. Quant à « *Cor serpentis* », il nous offre : « *Cor serpentis* » de I. Efremov, « *Méa* » de Dneprov, « *Le procès du Tantalus* » de Saparine, « *Une pierre tombée des étoiles* » de Jouravleva et « *Six allumettes* » de A. et B. Strougatski. C'est dire assez l'importance d'une telle publication.

Les lecteurs français connaissent déjà Efremov et Kasantsev, mais au-dessus d'eux il faut placer Alexandre Belaiev (1884-1942), qui fut réellement le père de la S. F. soviétique et l'un des rares écrivains professionnels des recueils. Le conte qui nous est proposé est extrait d'un ouvrage datant d'environ vingt-cinq ans : « *Les inventions du Professeur Wagner* ». L'autre écrivain professionnel est Georgui Gourévitch (1917), encore est-il ingénieur, mais tous les autres sont des amateurs. Ivan Efremov (1907) est archéologue, Alexandre Kasantsev (1906) est astronome, Saparine (1905) journaliste, Vladimir Savtchenko est physicien, comme Dnéprov (1907), Valentina Jouravleva (1933) est doctoresse, quant aux frères Strougatski, l'un, Boris (1933) est astronome et l'autre, Arkadi (1925), linguiste.

Les sujets eux-mêmes s'étalent suivant un éventail assez vaste : voyages interplanétaires, greffe cérébrale, robots, anticipation, biochimie, écologie, parapsychologie. Il reste évidemment difficile de porter un jugement précis sur la qualité littéraire des œuvres qui nous sont proposées, les traducteurs ayant livré un travail correct, mais sans beaucoup plus. Il est toutefois déjà possible de laver les traducteurs de « *La nébuleuse d'Andromède* » du soupçon de maladresse et d'obscurité, car les mêmes défauts se retrouvent dans « *Cor serpentis* », et doivent être imputés à Efremov lui-même.

« *Cor serpentis* » est sans doute le récit le plus important, vu sa longueur (170 pages) ; c'est en fait un vrai roman. Nul ne le résume mieux qu'Efremov lui-même :

« *Je raconterai la rencontre de deux vaisseaux cosmiques dans les espaces intersidéraux. L'un emportant des Terriens, l'autre des êtres venus d'un autre monde. Cette hypothèse a donné lieu à bien des romans de S. F. Le plus souvent cette rencontre donnait lieu à des luttes. Or, je ne crois pas à une guerre des mondes. Je suis persuadé que des êtres assez intelligents pour construire des vaisseaux cosmiques ne peuvent être des brutes guerrières.* »

« *Cor serpentis* » a toutes les qualités et tous les défauts de « *La nébuleuse d'Andromède* » : rythme lent, personnages tracés tous du même crayon, longueurs et bavardages. Mais en regard, une constante richesse d'invention, que ce soit dans la description du procédé permettant de passer par l'hyperespace, ou dans celle des étrangers et de leur monde. C'est de loin, non le récit le plus parfait (qui est peut-être « *L'infra du dragon* »), mais le plus riche. En effet, les autres auteurs se révèlent économes, se bornant à exploiter une seule idée, mais complètement, et avec un souci de réalisme qui en fait le prix.

Nous avons cité « *L'infra du dragon.* » Ce récit roule également sur la conquête de l'espace, mais dans des limites plus restreintes et dans un futur moins éloigné. Les personnages sont mieux typés, vivants, et surtout l'histoire est plus riche en souffle épique et en chaleur humaine. Quant aux deux contes de Kasantsev, ils furent visiblement écrits pour diffuser les idées de l'auteur concernant le météore de 1908, en quoi il voit un astronef martien, revenu de Vénus. « *Le messager du cosmos* » n'est rien qu'une longue discussion sur ce sujet, à laquelle on peut préférer l'article, publié en note, nous livrant un élément de la polémique engagée depuis quinze ans entre les « météoristes » et les

« martiens », chacun des adversaires accusant l'autre de n'avoir pas l'esprit scientifique. « *Le Martien* », qui complète « *Le messager* », est bien savoureux. L'auteur est occupé à étudier les propositions de volontaires pour les premiers voyages cosmiques, quand se présente un habitué des asiles d'aliénés, télépathe de surcroît, qui réclame sa place ; il a droit au retour, étant un Martien vivant depuis quarante ans en U.R.S.S. à la suite de la catastrophe de 1908.

« *Réflexe spontané* » et « *Méa* » sont deux histoires de robots, la meilleure étant la seconde. Un ingénieur a construit une machine autodidacte, d'apparence humaine, qui méprise de plus en plus son inventeur à mesure que ses connaissances s'accroissent, et qui finit par le poursuivre, un scalpel à la main, brûlant du désir de le disséquer vivant, ne comprenant rien à ces refus passionnés qui n'ont rien de rationnels et empêchent Méa d'enrichir ses connaissances.

« *Six allumettes* » traite de la parapsychologie. « *Une pierre tombée des étoiles* » décrit l'arrivée d'un astronef dont l'équipage se réduit à un cerveau, libéré de son corps et actionnant directement les mécanismes. « *Hoity-Toity* » rappelle par certain côté « *Le Dr. Lerne* » de Maurice Renard. Il s'agit d'un éléphant berlinois qui sait compter, épeler, lit le journal en cachette et fait des réussites et qui finalement se brouille avec son cornac le jour où celui-ci lui manque de respect. C'est que notre éléphant a vu son cerveau remplacé par celui d'un jeune savant mort accidentellement. Bélaiev décrit avec une telle minutie, tant de soin et de réalisme, le comportement du savant enfermé dans un corps animal qu'il finirait par nous forcer à y croire. Quant au « *Procès du Tantalus* », il nous transporte dans un monde hygiénique, où tous les bacilles et virus dangereux ont été enfermés dans une prison laboratoire. Mais une mutation transforme un bacile inoffensif en quelque chose d'à la fois bénéfique et bienfaisant. Le héros ne parvenant pas à sauver Tantalus de l'emprisonnement, accepte avec joie, de servir sur Vénus, où les bacilles courent encore en liberté, et où la nature n'est pas complètement domptée.

Enfin, « *L'éveil du professeur Berne* » met en scène un savant soviétique, angoissé par l'idée de la guerre atomique, qui se fait mettre en hibernation pour douze mille ans, le temps nécessaire pour que les effets de la radioactivité ne soient plus à craindre, et pour que les hommes soient revenus à un certain stade de civilisation. A son éveil il se trouve au sein d'un pays sauvage, où des anthropoïdes commencent à se servir d'outils naturels. Avant d'être assommé il se dit qu'il avait vu juste. Mais en fait... il était revenu au jour dans une réserve naturelle, celle-là même où l'on tente des expériences sur les singes, dans le but d'étudier comment l'intelligence s'est éveillée chez nos lointains ancêtres. Quant au monde, il ne s'est jamais mieux porté, et la Grande Peur Atomique ne fut qu'une peur, pas une réalité.

Quel jugement porter, à partir de ces données, sur la S. F. soviétique ? D'abord que l'avis d'Anthony Boucher lui attribuant quarante ans de retard est manifestement erroné. Il rappelle un peu trop celui de Moskowitz publiant dans « *Different* » des jugements péremptoires sur la S.F. française, à partir de la lecture de trois ouvrages, dont deux destinés aux adolescents. Génial Popov n'est pas seul de son espèce, à côté de lui existent Génial Smith et Génial Durand, qui, comme lui, ont tout inventé, et sont les seuls maîtres. Mais soyons sérieux.

Jusqu'à présent, que connaissions-nous de la S. F. soviétique ? « *La Plutonie* », « *L'île en feu* », « *La nébuleuse d'Andromède* », « *Aelita* »

et « *L'hyperboloïde de l'ingénieur Garine* »... Six ouvrages, dont trois remontent à la période 1920-30 (1). Etait-ce assez pour porter un jugement d'ensemble, la déclarer naïve, didactique, ennuyeuse, maladroite, sans même se demander si certains des défauts n'étaient pas le fait de toute une littérature, d'une technique romanesque qui n'est pas la nôtre ? Aujourd'hui, après avoir pris connaissance de ces deux recueils, il nous est possible d'y voir un peu plus clair, tout en nous disant bien que les remarques ci-après peuvent être demain remises en cause par la parution de nouveaux recueils.

Une chose toutefois est certaine : la S. F. soviétique est résolument optimiste, elle ignore les guerres interplanétaires, les apocalypses et les destructions de l'humanité. C'est du reste ainsi que la présente Kasantsev :

« *La S. F. soviétique est plus réaliste, moins purement utopique. Ce n'est pas une simple vue de l'esprit. Elle présuppose des bases... (elle) est profondément utile dans la mesure où elle exalte l'effort humain, dans la mesure également où elle perce une fenêtre sur de nouveaux horizons scientifiques. Par contre, si elle reste à la traîne, si elle se contente de suivre la science, je crois qu'elle est extrêmement nuisible. C'est alors le côté négatif et profondément pessimiste qui produit tant de romans où l'on dépeint l'agonie de l'humanité. Pour moi la S. F. devrait être la littérature du désir dirigé, un rêve qui tendrait à devenir réalité.* »

En second lieu, les Soviétiques s'adonnent plus nettement à une littérature d'ancipation construisant à partir de données établies, plus enfermée dans les limites du possible, ne gambadant pas hors des plates-bandes scientifiques, et qui fait plus songer à Heinlein ou Asimov, par exemple, qu'à van Vogt.

(1) Nous exceptons « *Nous autres* », paru d'abord à l'étranger.

Cette S. F. ne mêle pas de fantastique à ses récits, ce qui ne veut pas dire quelle ignore la poésie et la rêverie dont on trouve même d'assez nombreuses traces. Elle ignore la fantaisie, mais non l'humour. « *Réflexe spontané* » est une très fine parodie de tant d'ouvrages à la Frankenstein : le robot qui sème la panique, fait pousser des cris de terreur à tous ceux qui l'aperçoivent, terrorise le personnel d'une centrale nucléaire et les hommes de la milice, est une honnête mécanique qui s'ennuyait et avait décidé de faire une petite promenade, saluant aimablement d'un « Bonjour, comment allez-vous ? » tous ceux qu'il rencontre. Même ton dans « *Méa* », « *Hoity-Toity* », « *Le Martien* », « *Six allumettes* ». Que cet humour ne soit pas corrosif ni destructeur, d'accord, mais il est là.

Enfin, les défauts majeurs : didactisme, lourdeur, couleur politique appuyée, schématisation des personnages, apparaissent comme propres aux ancêtres. Ils sont absents ou sont considérablement atténués chez les nouveaux auteurs, ceux de la génération de 1930. Il s'est passé certainement le même phénomène qu'en France et aux U. S. A. : les pionniers durent conquérir et rassurer le public, multiplier les explications et les justifications. La nouvelle génération est plus sobre, plus directe aussi, plus soucieuse de la construction du récit qu'elle attaque d'emblée.

Dans « *Le procès du Tantalus* », le suspense est bâti sur une suite de retours en arrière. « *L'infra du dragon* », n'est pas sans rappeler « *Le chant des astronautes* » de Henneberg par le ton épique et la chaleur humaine du récit. Quant à « *Méa* » et « *Réflexe spontané* », ils feraient plus qu'honorable figure devant les histoires similaires des écrivains américains.

La rigueur scientifique elle aussi est parfois bousculée. « *L'infra du dragon* » est bâti sur l'idée que, si l'en-

vol vers d'autres systèmes solaires nous est encore interdit, il existe à notre portée des mondes invisibles : des étoiles mortes, détectées par les radiotélescopes, possédant encore assez de chaleur interne pour que les conditions de la vie aient pu apparaître à leur surface. Sans doute... Mais l'astronomie nous apprend qu'elle sont devenues des naines noires, que le champ de gravité y est tel que l'astronef et son équipage s'y écrouleraient sous leur poids. Qu'on nous comprenne bien, nous ne faisons pas grief à l'auteur de passer outre ; nous constatons seulement qu'avec la vérité scientifique il y a des accommodements. « *Six allumettes* » conte l'histoire d'un jeune chercheur atteint de dépression nerveuse pour avoir voulu déplacer trop d'allumettes par télékinésie. Ici aussi un tour de passe-passe permet à l'auteur d'être en règle avec la doctrine matérialiste : il ne parle pas de facteur psi, mais du « *muscle du cerveau* ». Je te baptise carpe...

Que dire pour conclure ? Avant tout que ces deux recueils sont plus qu'intéressants. D'abord parce qu'ils nous mettent plus largement en contact avec une école dont nous ignorons tout, qu'ils nous obligent à reviser certains jugements, parfois un peu sommaires et dus à une information trop succinte. Ensuite qu'en U.R.S.S. le dégel se manifeste aussi dans le domaine de la S. F. Il y a sans doute peu d'écrivains, la plupart sont des amateurs, peu d'œuvres (du fait que les auteurs russes mettent parfois des années à terminer un livre, et qu'ils semblent ignorer les nécessités de la littérature alimentaire), mais les sujets tabous semblent se restreindre. Sans doute ne devons-nous pas attendre des œuvres pessimistes, de sensationnelles guerres des mondes, ou des avenirs chargés de nuit (quoique « *Fahrenheit* 451 » soit fort prisé), pas non plus de space operas échevelés. Mais dans ces limites, voici onze récits dont pas un n'est médiocre, et trois ou quatre fort bons. Ce qui n'est déjà pas si mal...

Jacques Van Herp.

« Le messager du cosmos », « Cor serpentis » (Editions en Langues Etrangères de Moscou. En vente à Paris dans les librairies spécialisées comme : Librairie du Globe, 21 rue des Carmes ; Librairie du Livre Etranger, 9 rue de l'Eperon ; Librairie Maspero, 40 rue Saint-Séverin ; Librairie « La Mandragore », 17 rue de l'Ouest.)

Marcel Schneider : **Le cardinal de Virginie**
Noël Devaulx : **La dame de Murcie**
Gisèle Prassinos : **Le cavalier**

Trois recueils de nouvelles fantastiques nous sont proposés simultanément par divers éditeurs, ce qui est un hommage substantiel au genre que « *Fiction* » est la seule revue spécialisée à représenter en France.

Ces trois volumes ont en commun plusieurs traits, dont l'examen peut servir à marquer les caractéristiques et les limites du fantastique français traditionnel. Disons si l'on veut que c'est du « fantastique de salon », aimable et policé, plus poétique et rêvé que véritablement étrange, et au-

quel l'auteur s'adonne comme à un divertissement de bon goût plutôt que par une nécessité intérieure. On ne retrouve pas là les brumes et les cauchemars nocturnes du fantastique anglo-saxon, ni le délire orchestré d'un Jean Ray, ni l'angoisse métaphysique de la postérité de Kafka. Un peu moins de mesure, un peu plus de folie, seraient peut-être souhaitables. Cela dit, il s'agit d'ouvrages à la facture élégante et séduisante, dont la lecture est souvent attachante et ne laisse jamais indifférent.

« *Le Cardinal de Virgine* » est le second recueil fantastique de Marcel Schneider, qui en outre avait déjà publié dans le genre deux romans : « *La première île* », et « *Le sang léger* ». Chose curieuse, alors que la nouvelle est la forme qui convient le mieux en général au fantastique, c'est dans ses romans que Marcel Schneider a trouvé son véritable souffle, et sa profondeur. Ses nouvelles en regard paraissent un peu inconsistantes, malgré leur aspect de pièces d'orfèvrerie admirablement travaillées.

Marcel Schneider est un homme du passé égaré dans notre siècle. A l'ère des spoutniks et de l'atome, il continue paisiblement de cultiver la veine de Nerval, d'Hoffmann et des romantiques allemands. Il y a même un peu de Perrault en lui, comme dans l'histoire qui donne son titre à ce recueil, et où l'on voit un oiseau-fée qui fait un peu songer à l'Oiseau Bleu.

Cela mis à part, il y a un lien dans les nouvelles réunies ici : ce lien, c'est le XVIIIe siècle au carrefour de l'histoire et de la légende. Apparaissent dans ces pages des personnages tels que Cagliostro, le Marquis de Sade et la Margrave de Bayreuth, ou Arminius le Chasseur Maudit. Il en découle une unité de ton et d'ambiance qui communique aux récits une résonance collective compensant leur minceur.

Noël Devaulx, lui aussi, avait précédemment publié un recueil fantastique, sous le titre « *Bal chez Alféoni* ». Dans « *La dame de Murcie* », il se montre un disciple mineur de Mandiargues et de Marcel Brion, ayant en commun avec le premier le goût des mystères charnels, des fêtes secrètes, des anomalies amoureuses, et avec le second une certaine immobilité minérale de l'action, une précision archéologique dans la description majestueuse du décor.

Contre lui, inscrivons une timidité imaginative qui n'est peut-être qu'un dédain calculé, et se manifeste par le choix archiconventionnel des thèmes, ainsi qu'un évident manque de souffle. Ses histoires restent comme la *figuration* de ce qu'elles pourraient être ; leur aimable surface dissimule un vide évanescent.

A son actif, par contre, il faut citer le ton allusif, le refus de l'effet, l'art de clore le récit en le laissant en suspens, sans que rien de vraiment matériel, de vraiment visible n'ait eu lieu. C'est peut-être audelà de leurs dernières lignes que ses histoires, par un phénomène analogue à celui de la persistance d'une image rétinienne, rendent le mieux leur écho.

Avec « *Le cavalier* », de Gisèle Prassinos, on s'envole d'un coup d'aile vers d'autres régions, aujourd'hui dûment recensées depuis qu'existe le surréalisme. Le volume renferme une série de contes alertes et déconcertants, qui sont autant de petits rébus, et dont le style est un mélange de grâce naïve et d'arêtes tranchantes. Certains d'entre eux rendent un son à la Béalu, mi-onirique mi-fantasque, d'où dérive un charme ambigu. D'autres sont trop visiblement *mis en scène* à coups d'accessoires surréalistes, dont la présence est aussi convenue que dans certains tableaux de Salvador Dali. C'est dans les plus dépouillés de ces intermèdes — tels

que « *L'homme aux questions* », « *La robe de laine* », « *L'ami d'enfance* », « *Les retrouvailles* » — que Gisèle Prassinos parvient le mieux à inquiéter, par le simple dévoilement d'une incongruité fondamentale derrière la réalité terne de tous les jours.

Alain Dorémieux.

« *Le cardinal de Virginie* » par Marcel Schneider (Albin Michel — 8,25 NF).

« *La dame de Murcie* » par Noël Devaulx (Gallimard — 5 NF).

« *Le cavalier* » par Gisèle Prassinos (Plon — 7,70 NF).

Arrabal : **L'enterrement de la sardine**

Voici une bien bizarre allégorie, qui ne manquera pas de surprendre, de choquer, voire d'irriter. Une curieuse cuisine érotico-ésotérique, au fumet perverti, a présidé à sa confection. Le piment d'une obsession sexuelle, caractérisée par le masochisme et le complexe de castration, s'y mêle à des relents de magie dont les recettes sont puisées aux sources de l'alchimie et de l'hermétisme. En toile de fond, un symbolisme grouillant, truculent, inspiré par l'univers pictural de Goya et Hiéronymus Bosch.

C'est précisément à une toile célèbre de Goya qu'est emprunté le titre « *L'enterrement de la sardine* », et c'est le prénom Hiéronymus que porte le héros de l'histoire. Ce héros est un nain, enfermé dans une chambre, où il est visité quotidiennement par deux femmes dont il doit subir les assauts (initiation sexuelle qui se double d'une initiation magique). Entre temps, se déroule sous la fenêtre une interminable procession bouffonne, grinçante, pareille à un cauchemar burlesque. A la fin, le nain, libéré de sa geôle, est invité par un « être aux longs cheveux blancs et au visage pâle » à descendre rejoindre le cortège.

Faut-il trouver des clés ? J'en propose deux. Selon la première, la procession représenterait le monde, et le nain l'homme enfermé dans le carcan de son ignorance ; après avoir été initié à la connaissance, il aurait la faculté d'appréhender le monde, de s'unir à lui. Selon la seconde, plus limitative, l'être aux cheveux blancs serait la mort, et le nain aurait assisté au cortège précédant ses propres funérailles.

Un bref compte rendu ne peut définir le charme de ce livre, lié partie au style, partie à l'imagination visuelle. Le liront ceux qui aiment s'évader du fantastique dans ses représentations courantes, et à qui l'allégorie ni l'érotisme ne disconviennent pas.

Alain Dorémieux.

« *L'enterrement de la sardine* » par Arrabal (Gallimard — 9 NF).

Critique des revues

QU'ALLONS-NOUS FAIRE DANS LES PLANETES ? (Diagrammes, n° 52).

Ce numéro spécial de la revue « *Diagrammes* » comprend deux textes, dûs à des auteurs différents. Le premier porte la signature d'Evry Shatzman ; intitulé « *Promesses de l'astronautique* », il passe en revue les pos-

sibilités qui seront offertes à l'astronomie par la conquête de l'espace. L'obstacle que constitue l'atmosphère terrestre, en ce qui concerne l'observation des planètes et des étoiles, est très fréquemment ignoré par le grand public. En une douzaine de pages, Evry Schatzman expose les raisons principales qui justifient un budget de recherches astronautiques — avant même qu'il soit question du voyage effectif vers une autre planète.

Sous le titre de « *Notre patrie solaire* », Th. de Galiana résume ensuite l'état de nos connaissances actuelles sur les astres de notre système planétaire. Il considère ceux-ci sous un angle particulier : celui de leurs analogies — et de leurs différences — avec notre terre et, par conséquent, celui des possibilités de colonisation qu'ils offrent à l'homme. Comme de juste, Vénus et Mars, nos voisins les moins hostiles, sont étudiés plus longuement que les autres planètes. Sans s'abandonner à un optimisme myope, l'auteur aborde les difficultés qui se présenteront aux astronautes de demain comme aux colons d'après-demain, et il évoque quelques-uns des moyens par lesquels ces problèmes pourront être résolus. Son texte, clair et dépourvu de termes techniques, se lit sans difficulté aucune.

Cette publication constitue une bonne mise au point des connaissances actuelles sur le système solaire tel qu'il s'offrira aux astronautes. Regrettons seulement que l'illustration n'en ait pas été mieux soignée — quantitativement surtout. Mais il faut noter qu'il s'inscrit dans une série au prix tout à fait modique.

Demètre Ioakimidis.

TABLE DES RECITS PARUS DANS « *FICTION* »

Neuvième année (2e semestre 1961 : nos 92 à 97)

Dépôt légal : 4e trimestre 1961. — *Le Gérant :* M. RENAULT.

Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)